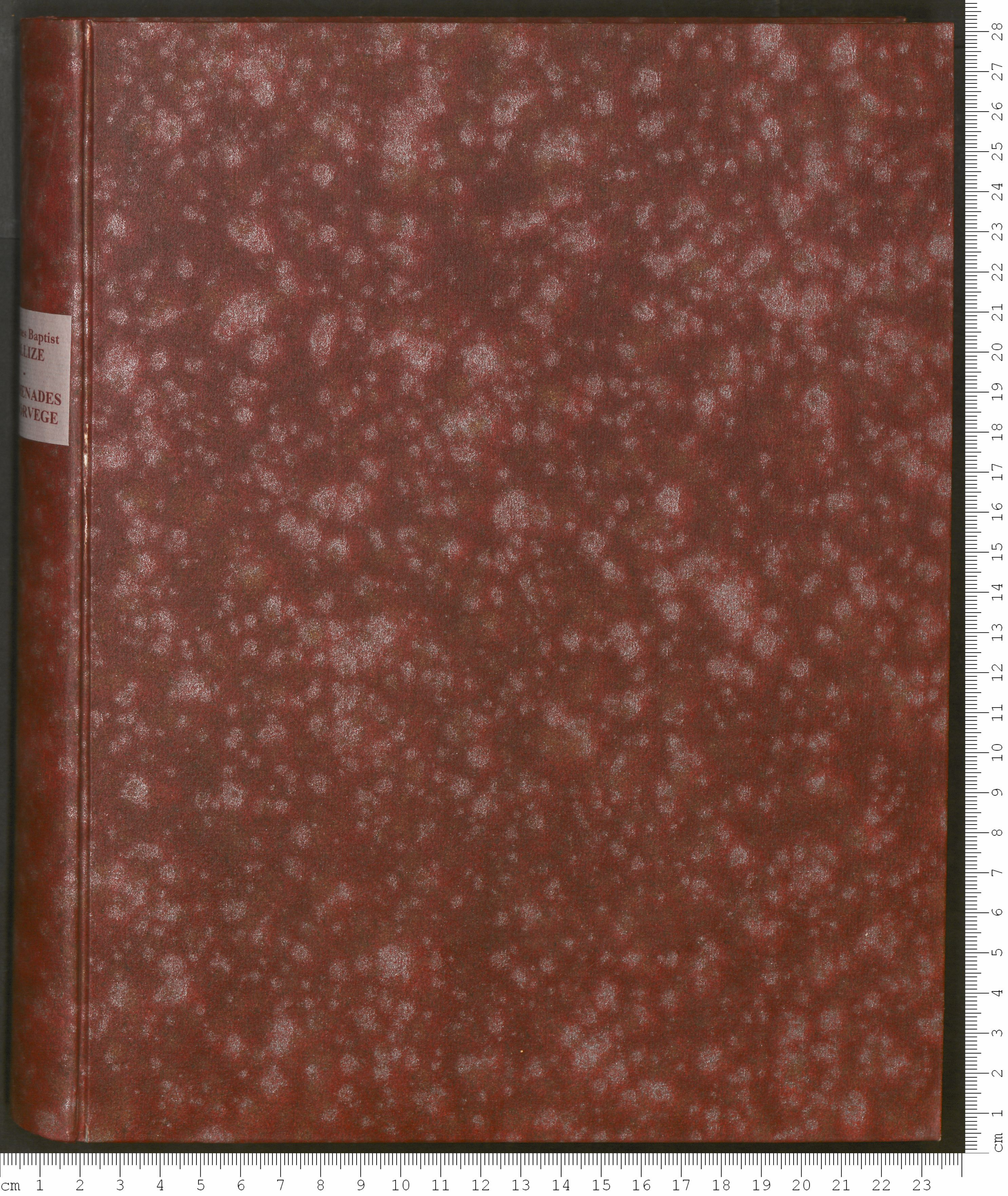
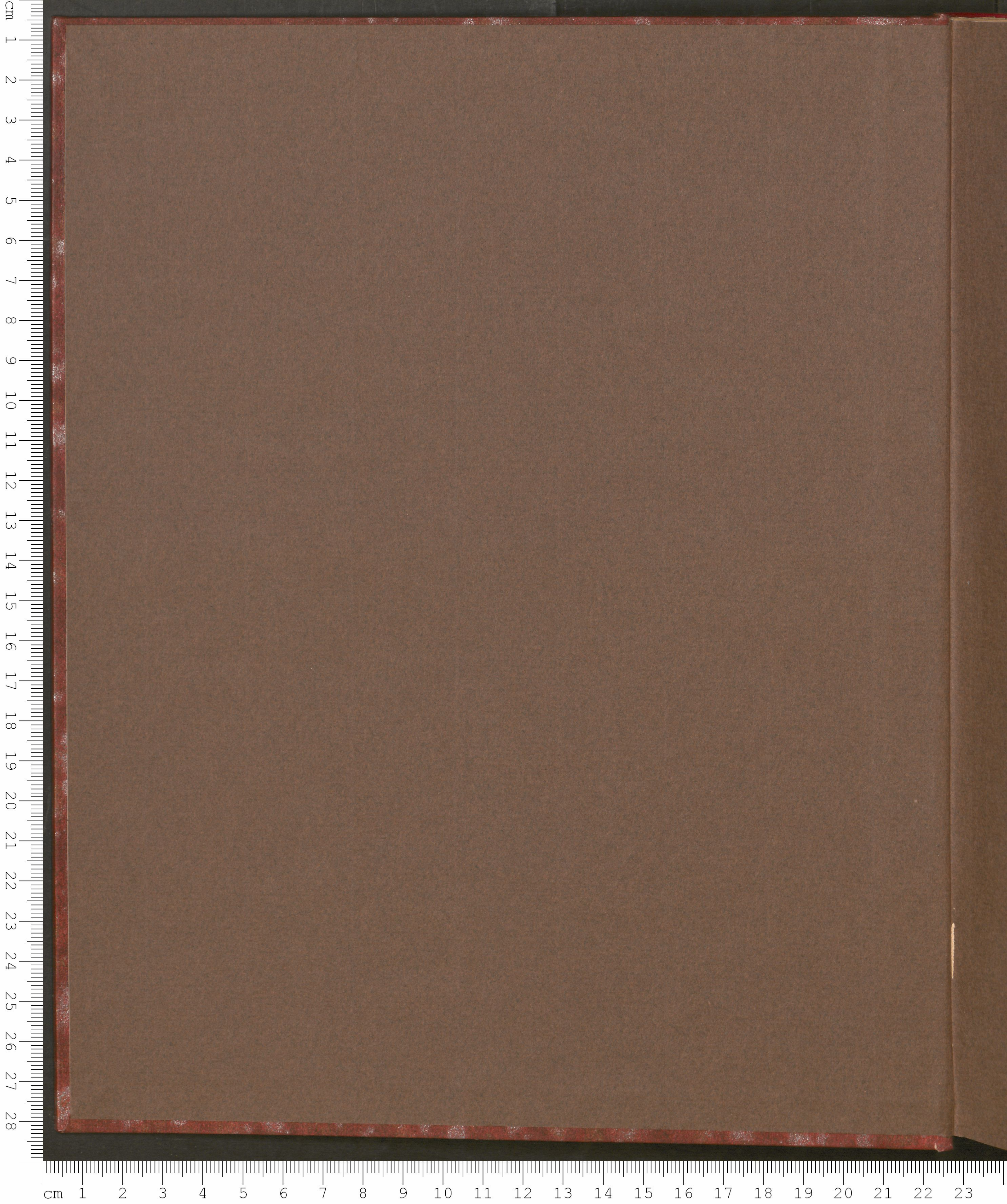
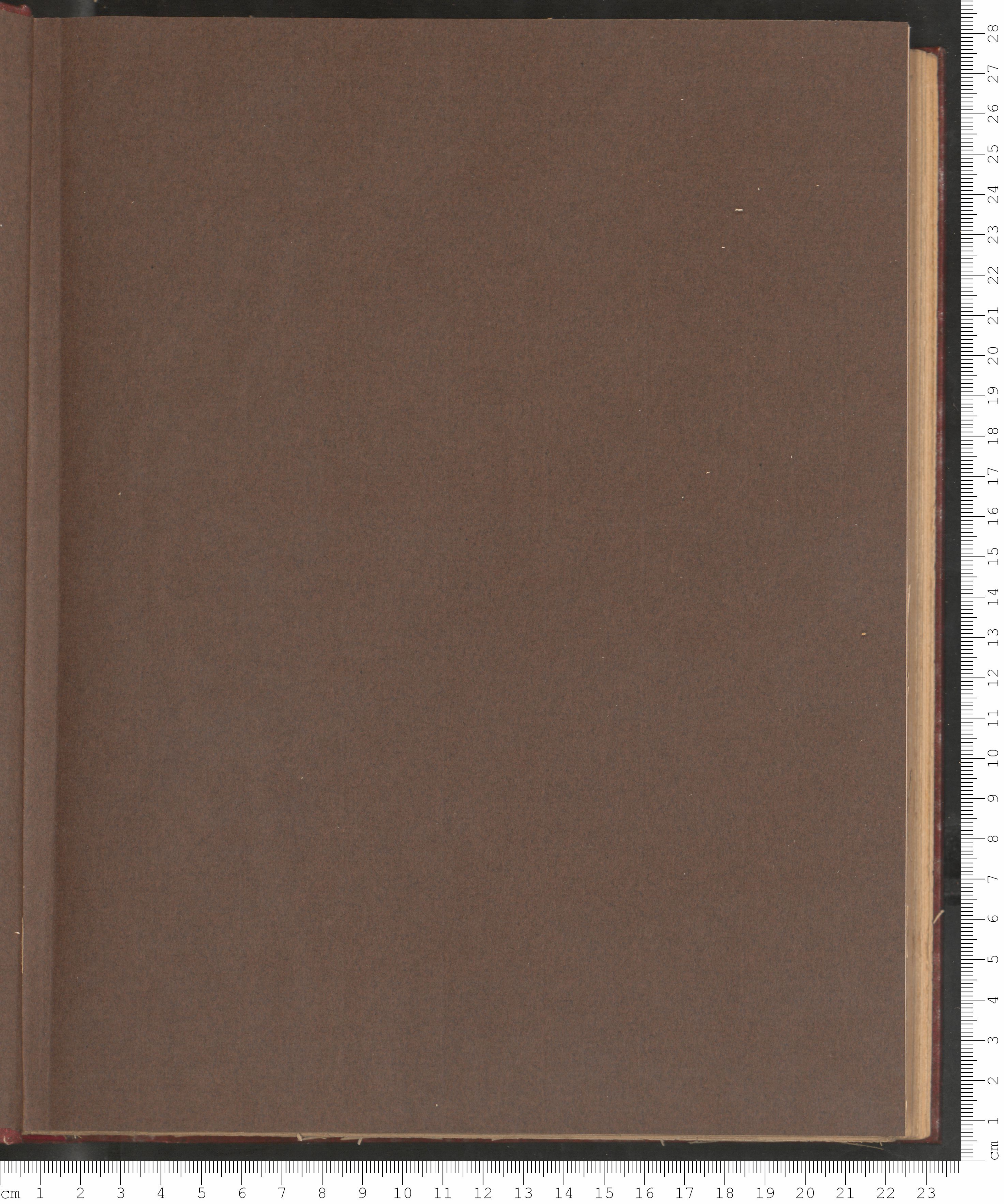


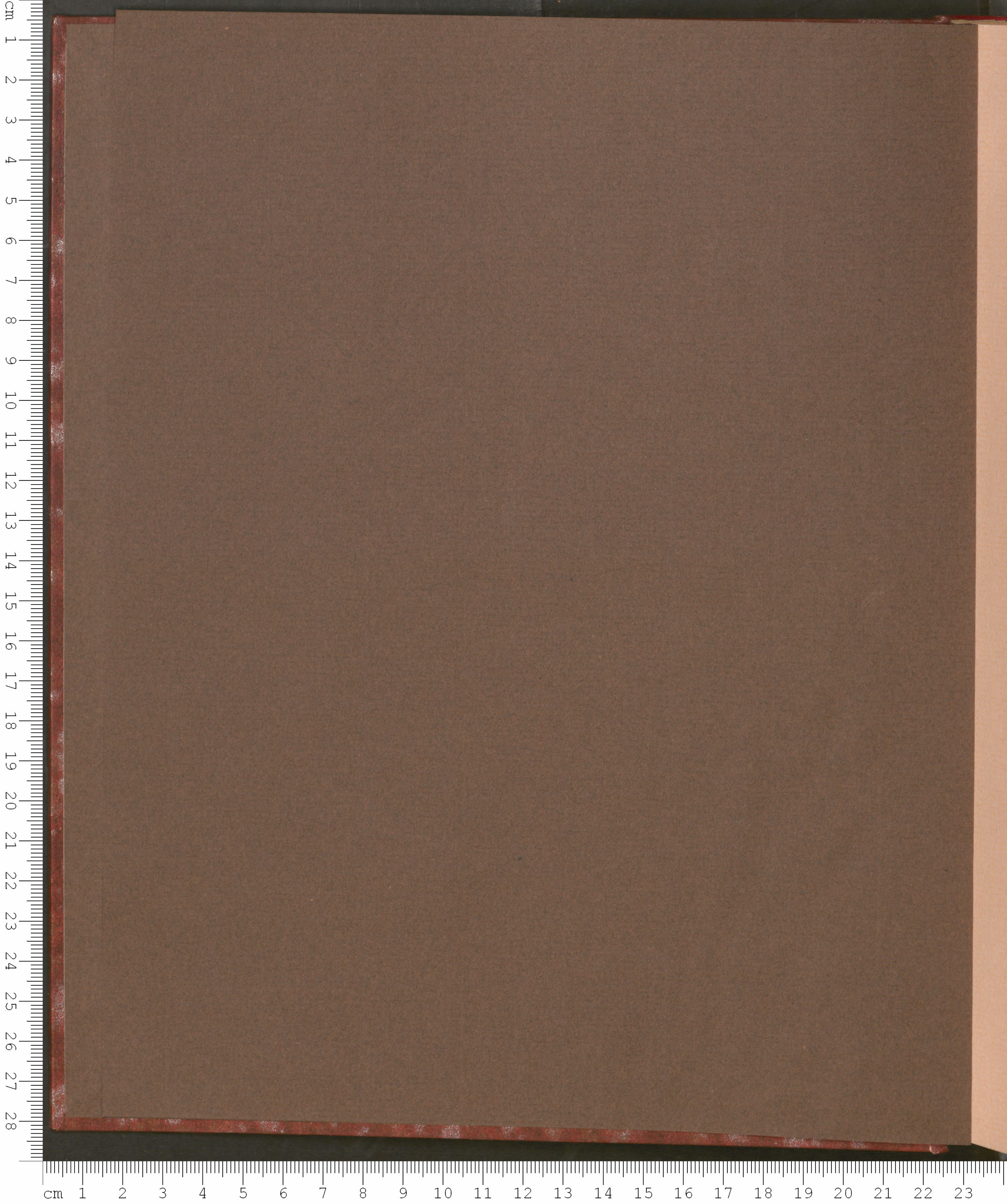
Johannes Baptist
FALLIZE
-
PROMENADES
EN NORVEGE





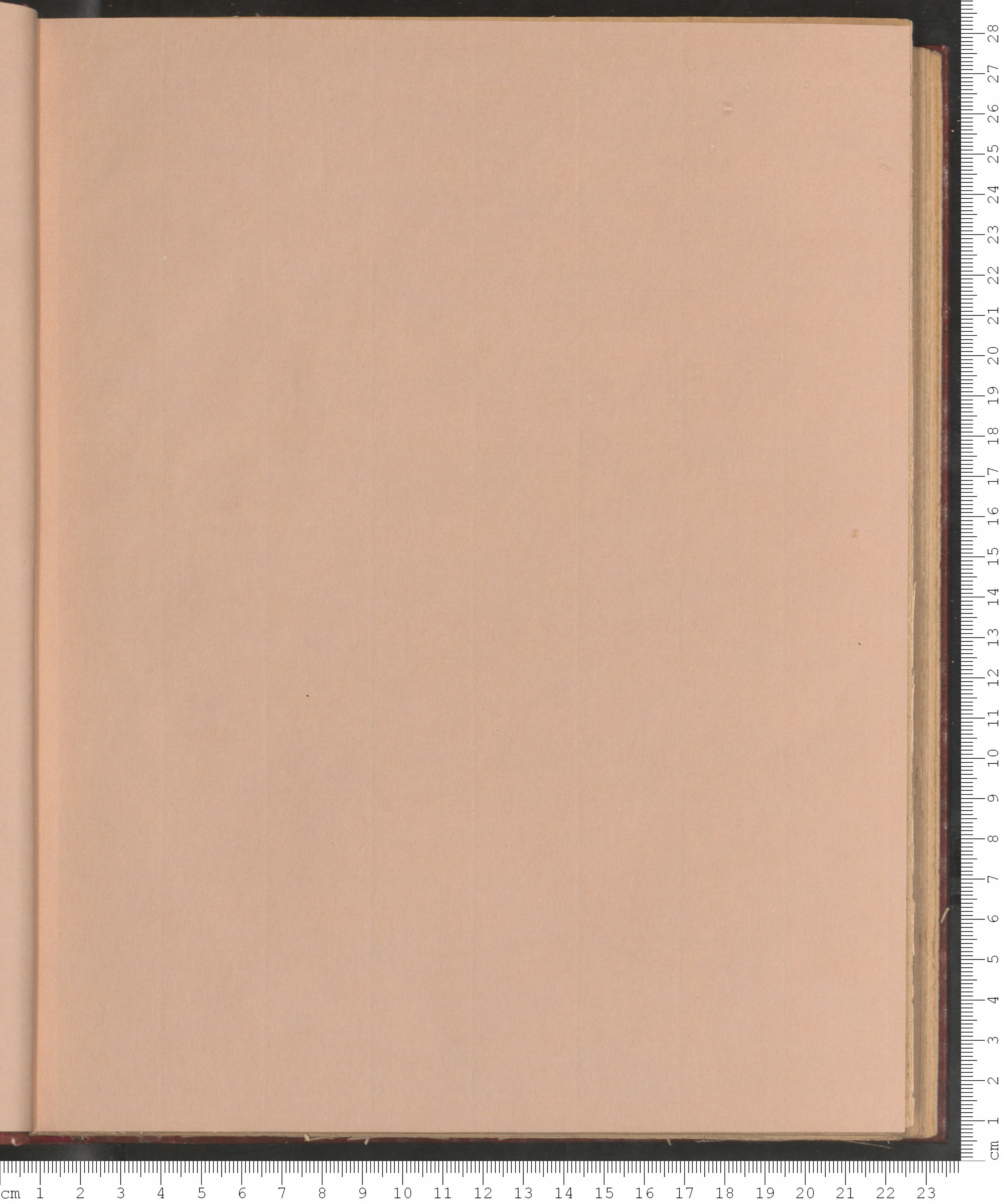


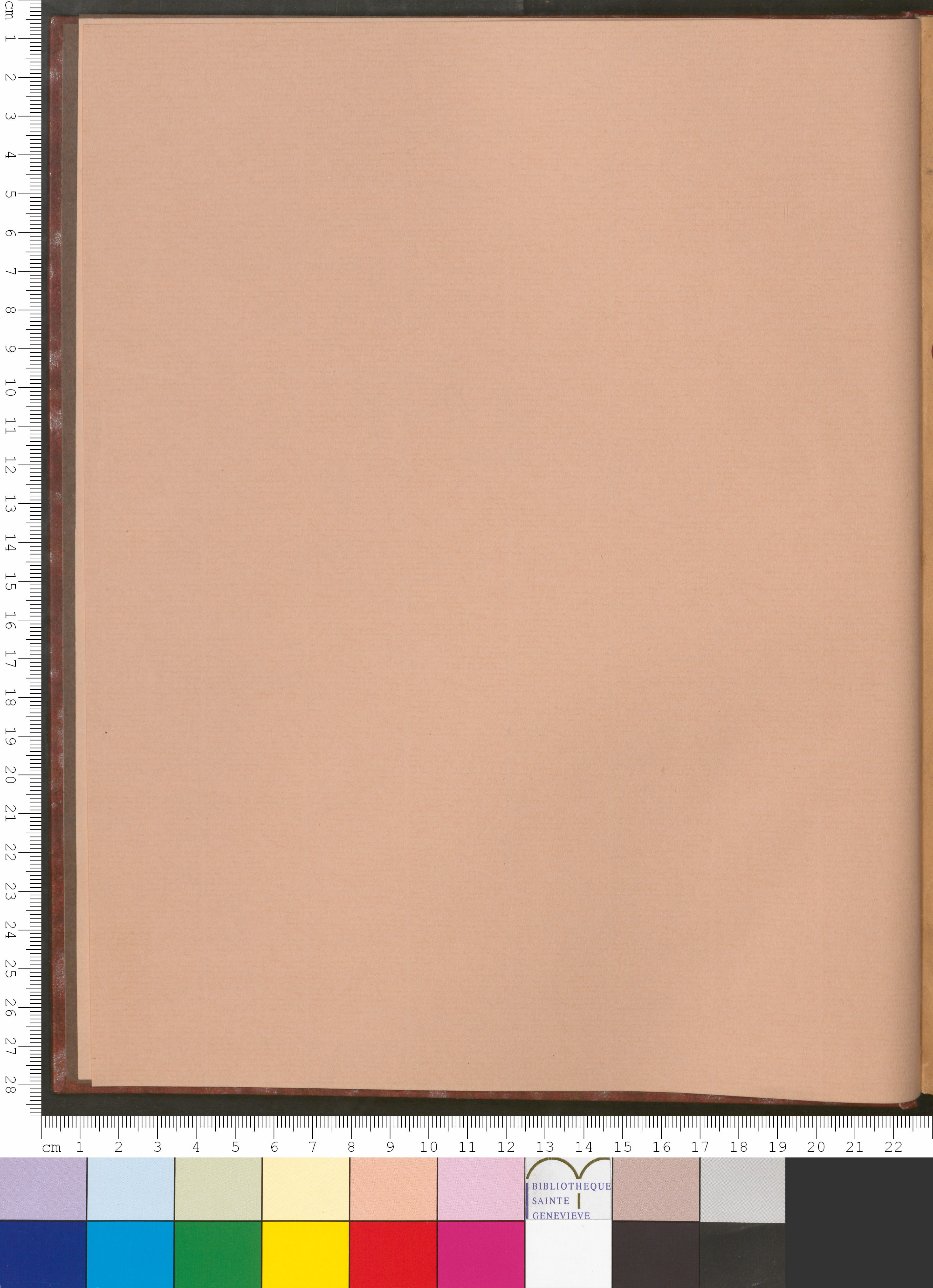


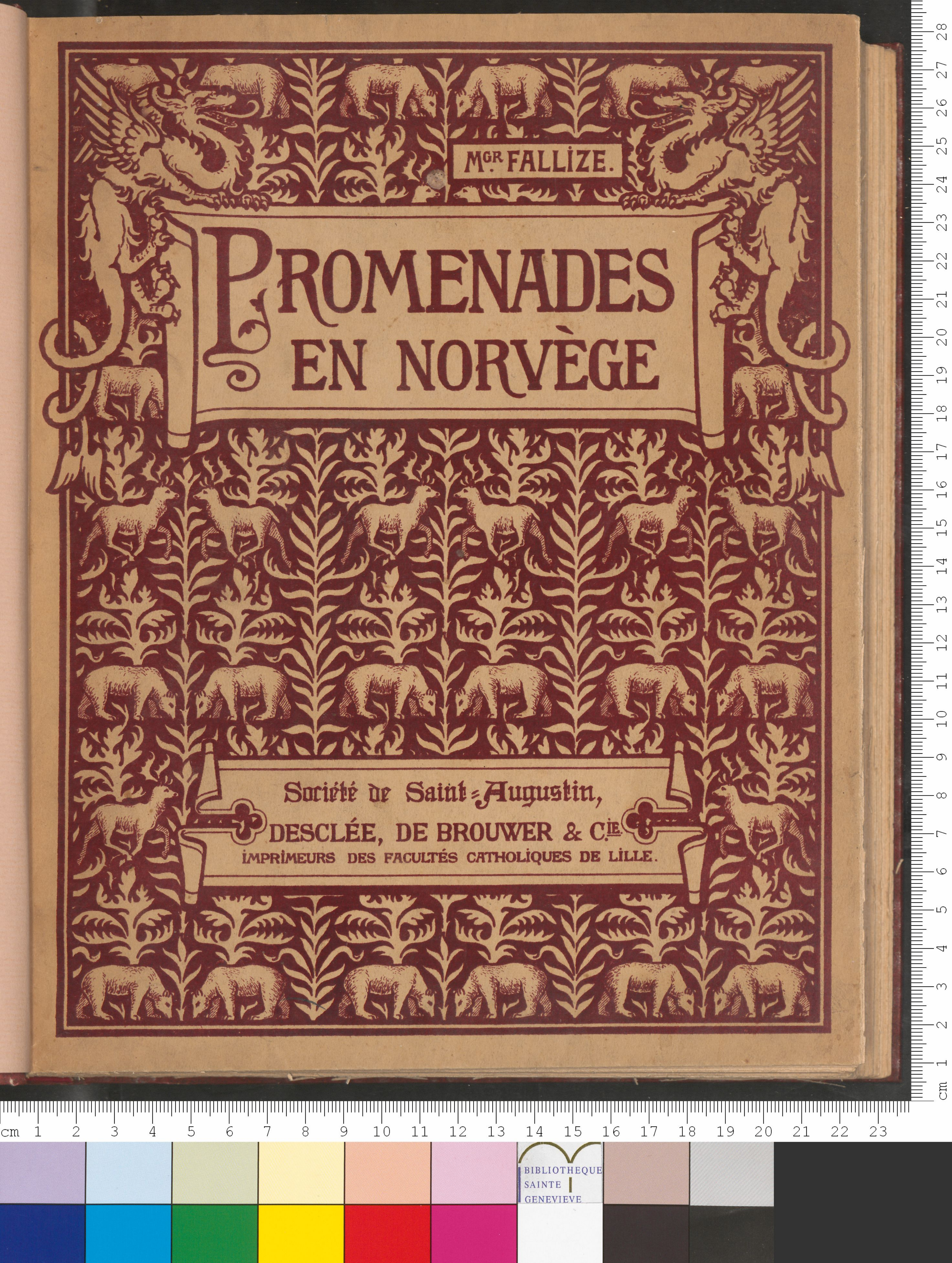


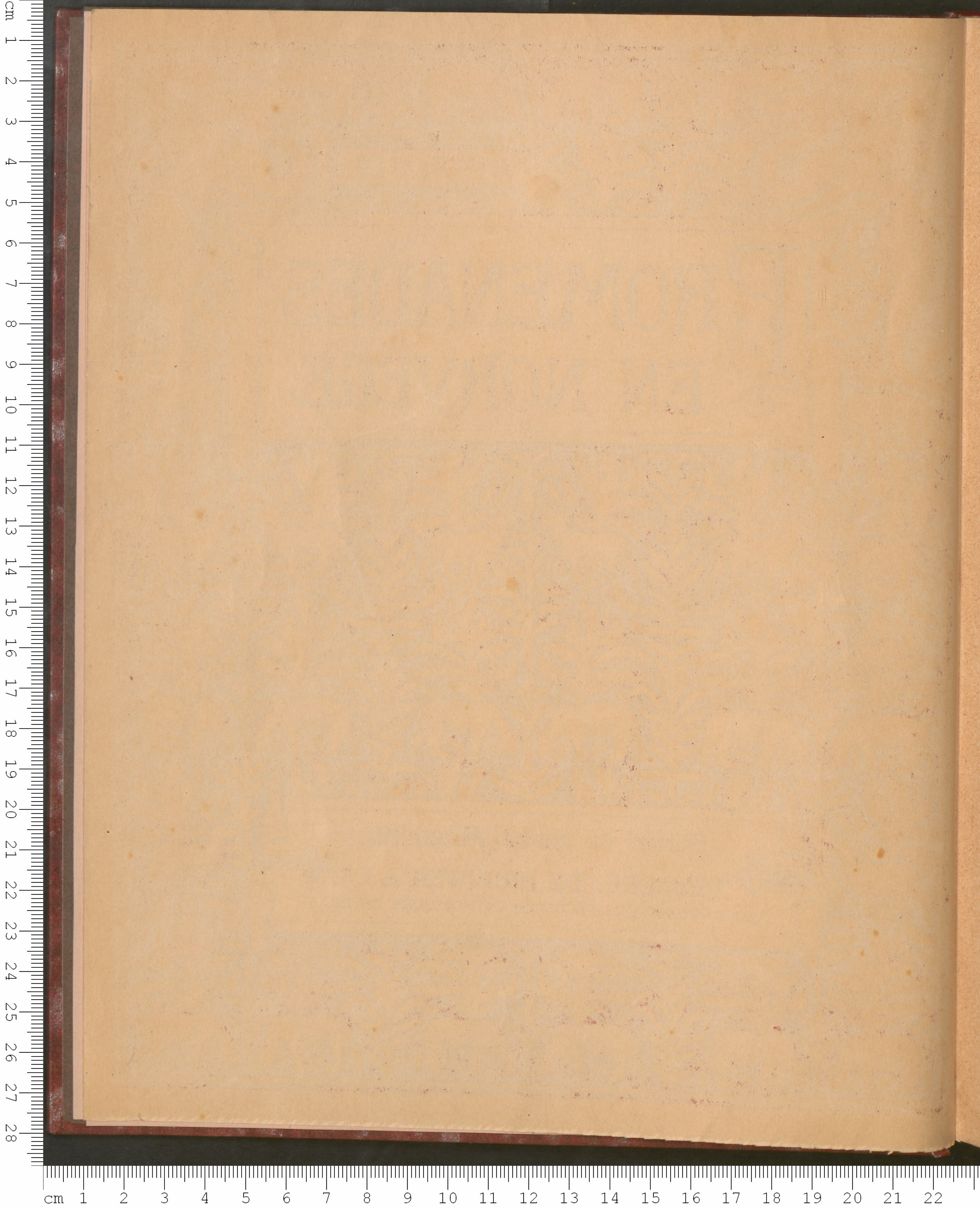


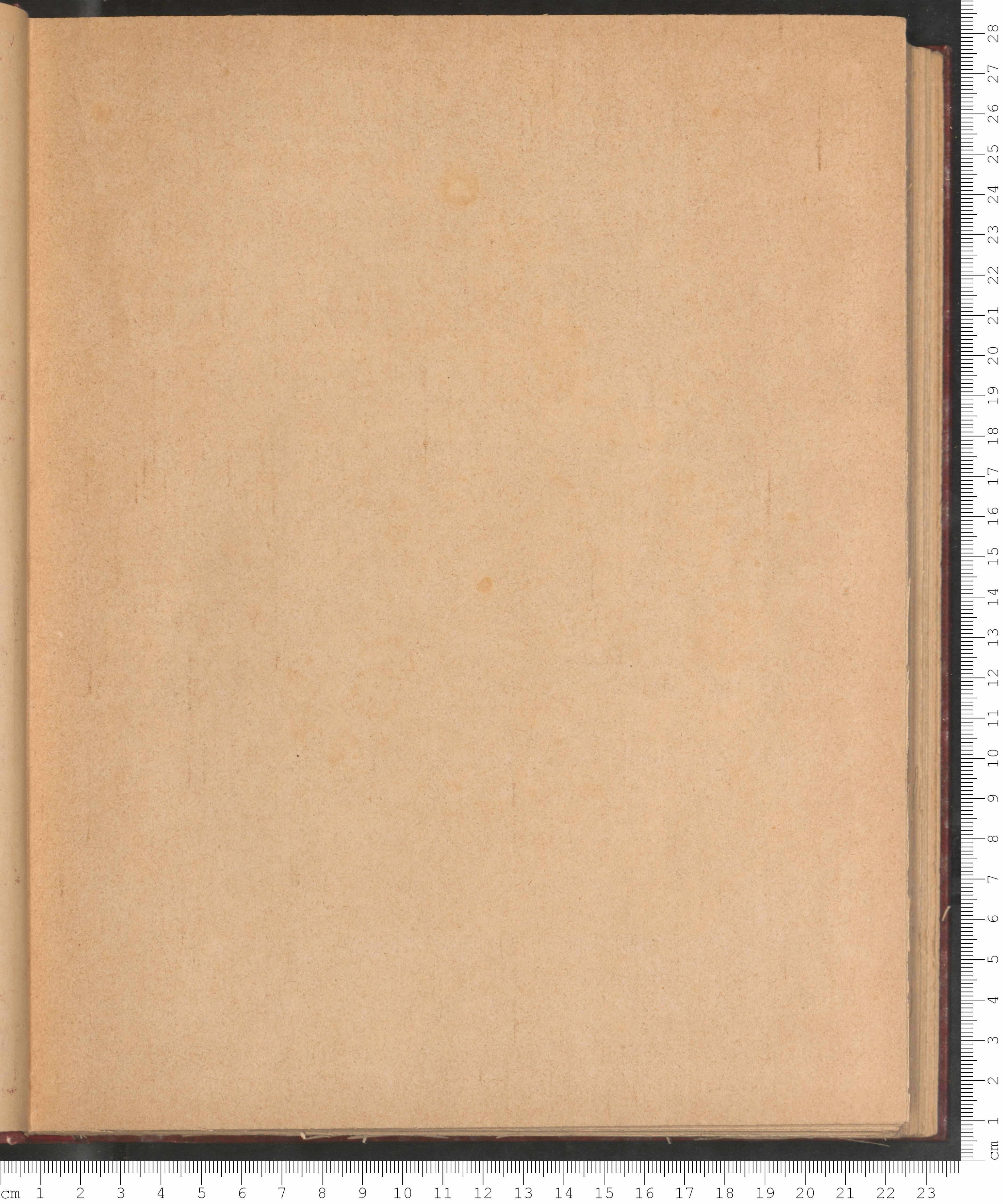


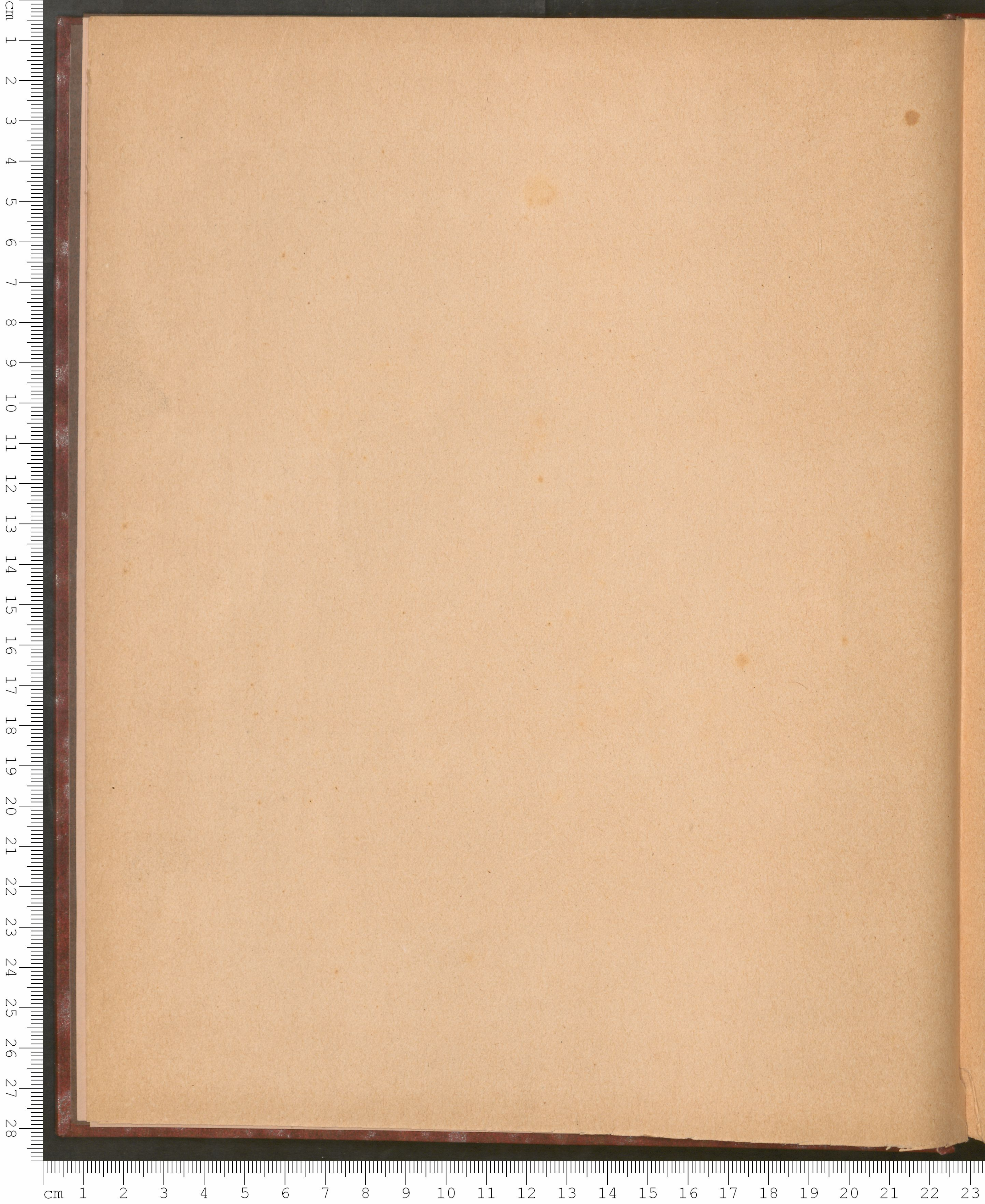


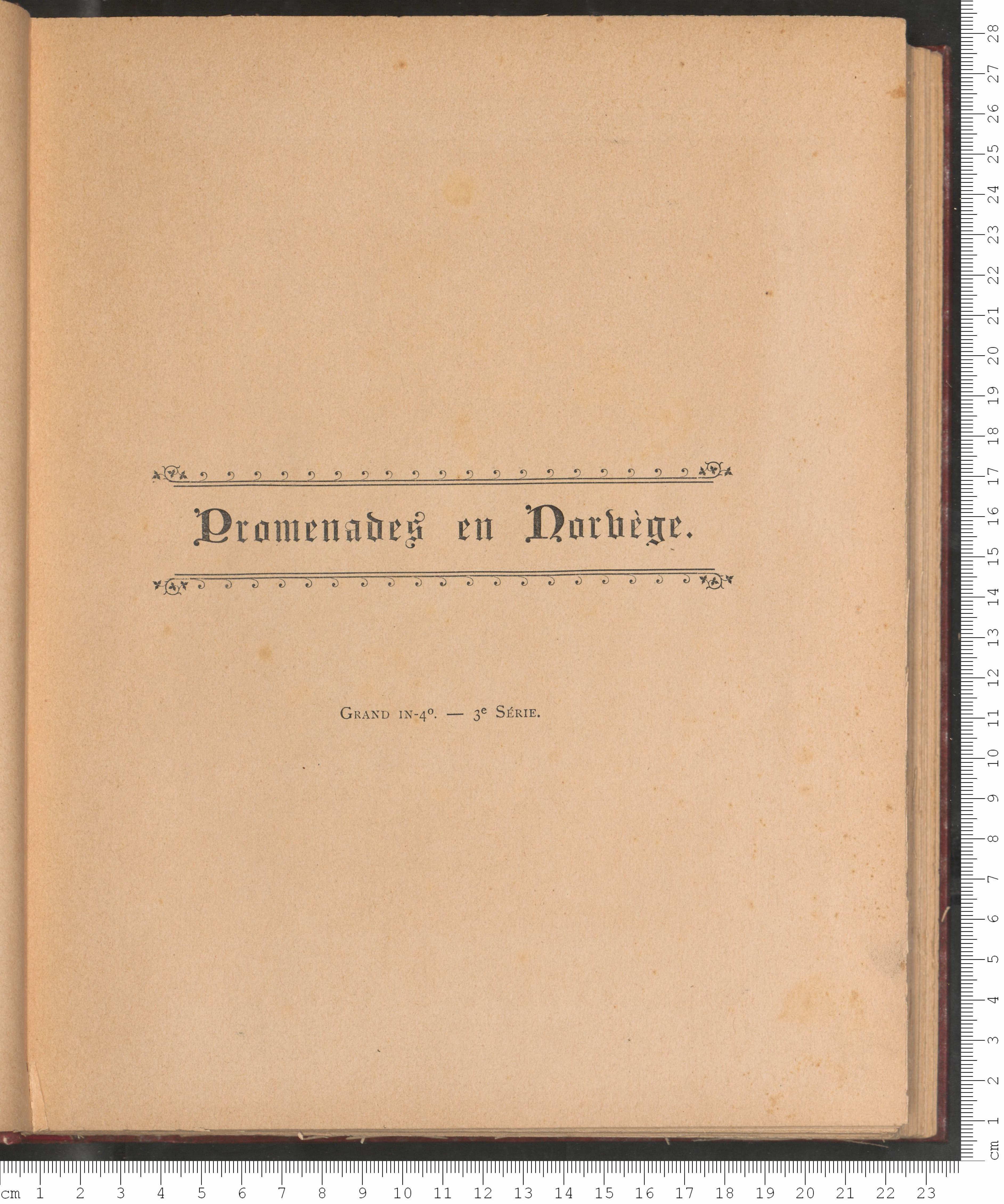



Mgr. FALLIZE.
PROMENADES
EN NORVÈGE
Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie.
IMPRIMEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE.
BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



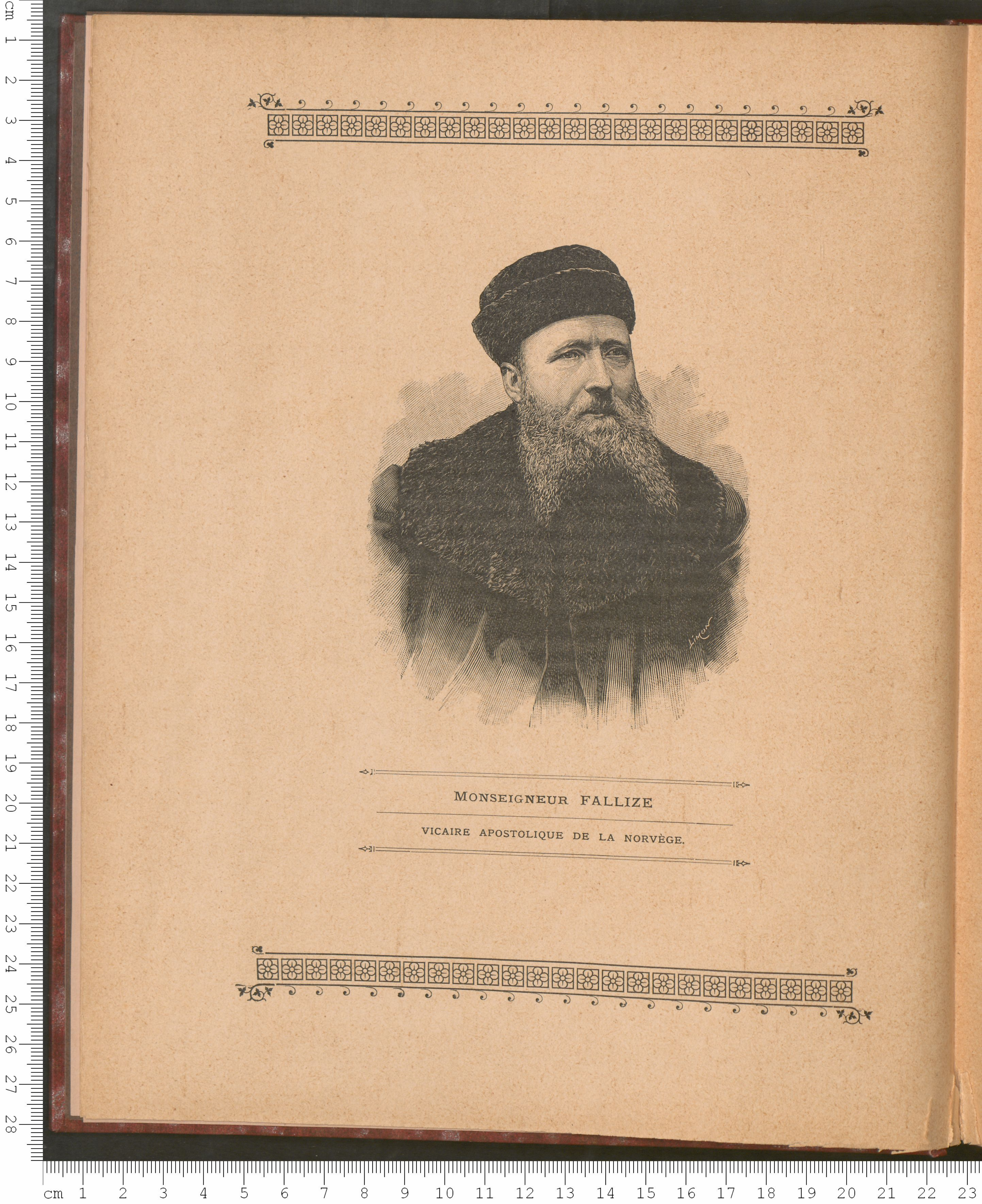






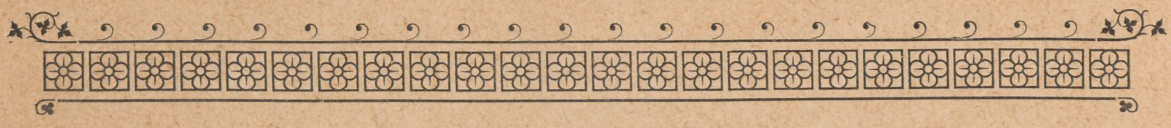
Promenades en Norvège.

GRAND IN-4°. — 3e SÉRIE.



MONSEIGNEUR FALLIZE

VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NORVÈGE.



Promenades en Norvège

PAR

MONSEIGNEUR FALLIZE
ÉVÊQUE D'ÉLUSA, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NORVÈGE.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE SOIXANTE-SEIZE GRAVURES DANS LE TEXTE.



Société St-Augustin — Desclée, De Brouwer et Cie.

LILLE — PARIS.



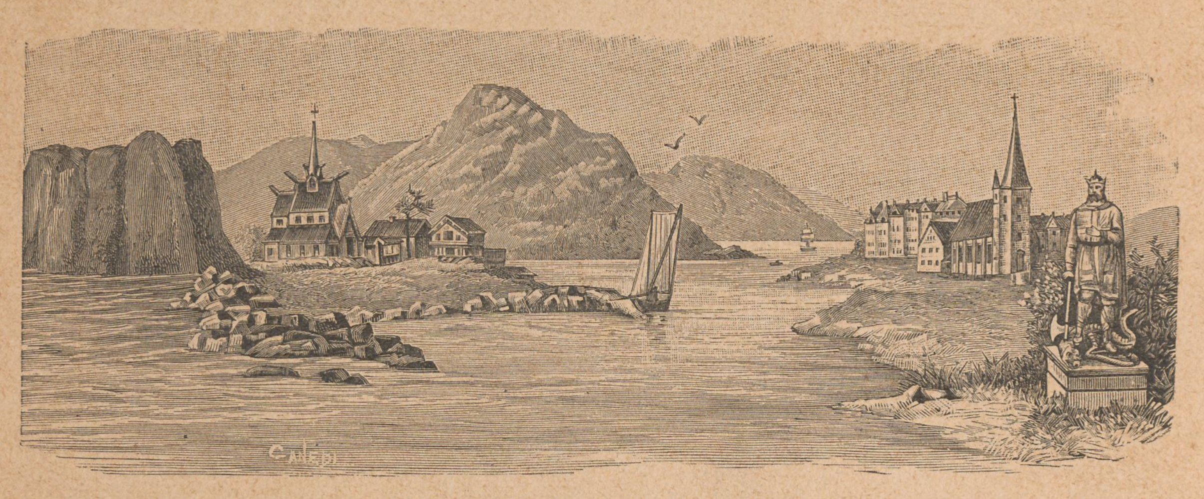
AU LECTEUR.

Ce volume forme en quelque sorte la suite et le complément de ma Tournée pastorale en Norvège, *qui, après avoir été publiée, en 1895, dans les* Missions catholiques *de Lyon, a paru, en 1897, chez Alfred Mame et fils, éditeurs à Tours. Pour éviter des redites, j'ai de temps à autre renvoyé le lecteur à la « Tournée pastorale », ce qui n'empêche cependant pas le présent travail d'être une relation indépendante et arrondie, tout autant que la* Tournée. *J'ajouterai encore que le manuscrit du présent volume a déjà été remis aux* Missions catholiques *vers la fin de l'année 1899. Depuis, bien des choses, pour la plupart très consolantes, sont survenues dans notre mission. Malgré une forte tentation de les ajouter dans ce volume, je ne l'ai pas fait, pour ne pas nuire à l'originalité du récit.*

Chistiania, le 29 novembre 1901.

L'AUTEUR.





A TRAVERS LES FJORDS ET LES MONTAGNES.



INTRODUCTION.

AINSI on prétend que les lecteurs des *Missions catholiques* ont goûté la *Tournée pastorale en Norvège* que j'ai eu l'honneur de leur décrire en 1895, et on m'assure qu'ils voudraient de nouveau lire quelques pages sur cet intéressant pays. Puisqu'ils ont l'amabilité d'accepter ma prose avec bienveillance, je m'incline, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que je compte parmi les lecteurs de généreux bienfaiteurs, à qui je voudrais apprendre l'usage que nous avons fait de leurs aumônes. Dès maintenant je puis leur dire que, depuis 1895, bien des choses sont modifiées en Norvège, et qu'en les ramenant en maint endroit que nous avons visité ensemble, je pourrai avec une figure rayonnante leur dire : « Vous y reconnaissez-vous ? C'est vous-mêmes qui avez changé ma tristesse en joie. »

Cependant je ne vais pas mener le lecteur par tous les chemins que nous avons parcourus alors ; ce ne sera plus une tournée pastorale continue, mais des promenades, auxquelles nous rattacherons les souvenirs et les observations qui se présenteront au passage.

En route donc, ami !



CHAPITRE PREMIER.

A CHRISTIANIA ET ENVIRONS.



A L'ÉVÊCHÉ.



Mais, halte là ! Nous ne pouvons pas quitter ma chère résidence de Christiania sans avoir jeté un regard autour de nous. A l'évêché vous rencontrerez à peu près les mêmes personnages qu'en 1895.

C'est votre serviteur avec son aimable secrétaire, un peu Jean fait-tout, l'infatigable curé de ma « cathédrale » avec ses deux vicaires, dont l'un rédige en même temps notre petit journal catholique et dirige notre imprimerie, véritable mitrailleuse propagandiste, tandis que l'autre est à la tête de notre école supérieure de garçons, fondée depuis quelques années, et dirige nos nombreuses Unions, notre théâtre — s'il vous plaît — et toutes ces petites et grandes œuvres qui réunissent nos braves catholiques, noyés dans une mer de plus de 225.000 protestants. Vous y trouverez encore quelques jeunes prêtres qui, récemment arrivés de leur patrie, apprennent dans ma maison la langue et les us et coutumes du pays, avant de se rendre à leurs postes, situés souvent à des centaines de lieues d'ici. C'est là que se nouent ces doux liens entre père et fils, liens qui font la force et la consolation des ouvriers apostoliques vivant isolés dans ce pays plus grand que l'Italie et évangélisé par deux douzaines de missionnaires catholiques ! Ah ! si vous lisiez les lettres que ces chers fils m'écrivent du fond de l'éternelle nuit de la Laponie, des bords de la mer Glaciale battue par les ouragans arctiques, des fjords débouchant sur l'Océan Atlantique, sur la mer du Nord et le Skagerak ! Alors vous saisiriez mieux que jamais le sens profond des paroles du Psalmiste : « *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* »

Mais pardon, on frappe, une voix discrète me demande :

« — Faut-il préparer les chambres ? Il me semble que ce sont de nouveau des amis des *Missions catholiques.* »

« — Vous y êtes, petite Sœur ! »

Et la voilà partie, la « petite maman des missionnaires », qui ne se fâche plus de ce nom, depuis que tant d'aimables lecteurs des *Missions catholiques* ont bien

voulu faire honneur à mon invitation et accepter notre modeste hospitalité, et lui ont raconté combien en France on aime les missionnaires et la Norvège.

Vous êtes donc installés, et nous pouvons visiter à loisir nos établissements de Christiania.



LES ÉGLISES DE CHRISTIANIA.



De l'évêché à l'église de Saint-Olaf, il n'y a que deux pas. Il est bien coquet, ce sanctuaire gothique, et nos catholiques voudraient bien en faire une « cathédrale » digne de représenter l'Église catholique dans la capitale du pays. Il y a deux ans, ils l'ont orné d'un magnifique dallage en mosaïque, et lorsque, l'année passée, j'étais absent le jour de ma fête, on a profité de l'occasion pour me ménager une surprise, en faisant revêtir de marbre norvégien le maître-autel.

Il y a des convertis qui, pour orner leur église, font des sacrifices vraiment héroïques. Ainsi de petits employés se sont engagés à prélever tant par mois sur leurs traitements et de jeunes dames ont vendu leurs bijoux dans le même but, sans parler des membres de notre œuvre des églises pauvres, qui, dignes émules de nos généreuses bienfaitrices, les dames de Lyon, de Munich et de Bordeaux, du monastère de Berlaimont à Bruxelles et autres, travaillent à rehausser les splendeurs de notre culte catholique.

C'est grâce à ces anges du sanctuaire, à ces dames françaises, belges, bavaroises et norvégiennes, que nos saints offices attirent, chaque dimanche et jour de fête, mais surtout à la fête de l'amour divin par excellence, la Fête-Dieu, des centaines et des centaines de frères séparés. La plupart de nos néo-convertis nous avouent que la beauté de ces offices a été pour eux le premier appel de la grâce. Je sais ce qu'il en coûte à ces dames au cœur apostolique, qui sacrifient leurs veilles, leur talent et leur argent, pour nous fournir à nous autres missionnaires tout ce qu'il nous faut pour célébrer dignement les saints Mystères. Mais qu'elles sachent également combien nous leur sommes reconnaissants et combien, revêtus de leurs précieux ornements, nous prions le Pasteur des pasteurs de leur donner une large part à la récompense des apôtres.

Et puisque je parle de ces généreuses coopératrices, comment assez remercier ces dames qui, répondant à mon cri de détresse, me fournissent des vêtements chauds pour garantir contre le froid cruel de ces régions les membres de mes petits enfants ? Que le Seigneur les récompense dignement !

En dehors de l'église de St-Olaf, nous avons à Christiania une seconde église

paroissiale, toute neuve celle-là, celle de Saint-Halvard. Elle se cache dans la cour du presbytère, parce que nous étions trop pauvres pour acheter un autre terrain, mais elle est très belle et fait les délices de nos catholiques qui habitent dans cet immense quartier ouvrier.

Ce petit sanctuaire m'a coûté plus que de l'argent ; il m'a coûté les trois chers confrères qui ont voyagé à l'étranger pour recueillir les fonds nécessaires à sa construction. Le premier, Français, s'était dévoué depuis vingt ans à évangéliser la Norvège, surtout la Laponie ; mais, en partant de son diocèse, il n'avait pu faire agréer sa démission définitive. En le revoyant pendant sa quête, et en constatant que ce prêtre était un véritable trésor, son évêque l'a retenu pour lui-même. C'était son droit ; mais mon cœur saignait, car il m'avait enlevé non seulement un frère dévoué, mais mon propre confesseur.

Alors j'envoyai un second prêtre, religieux celui-là, continuer la quête en Bavière, sa patrie. Là, son Supérieur général le vit et le retint pour en faire son Assistant à Rome. C'était dur ; mais, encore une fois, c'était son droit.

La moitié du capital nécessaire n'étant pas encore réunie, un jeune missionnaire, de nationalité belge, s'offrit à aller chercher le reste en Autriche. Au moment du départ il se démit la jambe. Il voulut partir quand même ; mais le voyage altéra sa santé à tel point, que, ne pouvant plus supporter notre âpre climat, il a été forcé, à son retour, de quitter la mission. Les 15.000 francs nécessaires ont été réunis, mais à quel prix ! C'est dans ces occasions qu'on sent tout le poids de la pauvreté.

Et maintenant il nous faudrait déjà une troisième paroisse avec église à Christiania ; car, Dieu merci, depuis, le nombre de nos catholiques s'est tellement accru, que la place vient à nous manquer, tant dans nos églises que dans nos écoles. Mais où prendre les ressources, nos catholiques étant si peu fortunés ? Espérons en DIEU et en nos bienfaiteurs !

Mais il y a plus. De chacune de nos deux paroisses de Christiania dépend un district grand comme un diocèse. La paroisse de Saint-Halvard, elle seule, embrasse tout l'ancien diocèse de Hamar, avec de nombreuses villes populeuses ; et dans toute cette région, pas un seul prêtre, pas la moindre petite chapelle ; il y a là des catholiques à moitié délaissés et des protestants pour qui nous ne pouvons absolument rien faire ! Mais encore une fois, espérons !





NOS SŒURS.



J'ALLAIS gémir en voyant tous ces besoins, mais, en vous accompagnant dans les florissantes maisons de nos Sœurs, je sens ma joie renaître. Voyez là, à quelques pas de l'évêché, l'Institut de Saint-Joseph, qui est en même temps la maison provinciale et le noviciat des religieuses de Saint-Joseph de Chambéry, notre orphelinat, la maison d'éducation des enfants de nos catholiques dispersés, et la maison d'école pour les filles de la paroisse de Saint-Olaf.

Le noviciat, fondé il y a quelques années seulement, compte en ce moment trente-six novices et postulantes, destinées à recruter le personnel religieux de nos écoles et de nos hôpitaux dans tout le Sud-Est de la Norvège, assigné à cette congrégation. Ces généreuses vierges, appelées à prêcher, non par la parole, mais par l'exemple, nous arrivent de tous les pays. A côté des enfants de la France, vous voyez de pieuses filles de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Suède, de l'Italie, et surtout de la Norvège elle-même. Dernièrement j'ai donné le saint habit à trois jeunes Norvégiennes, en présence de leurs parents et amis, pour la majeure partie protestants, ce qu'elles-mêmes étaient encore il y a quelques années. Impossible de vous dire l'impression que firent sur ces âmes, droites et chrétiennes malgré leurs erreurs, ces touchantes cérémonies et les paroles que j'adressai à ces enfants, qui allaient tout quitter pour suivre le Seigneur. A ces moments le protestant, lui aussi, devine la grandeur de cette Église qui sait inspirer à ses fidèles un tel renoncement, et c'est à ces scènes émouvantes que le bon DIEU attache souvent la grâce de la conversion.

Mais il me tarde de vous montrer une autre maison de la même congrégation, où les Sœurs mettent en pratique le dévouement qu'elles apprennent au noviciat. C'est notre magnifique hôpital de Notre-Dame de l'Espérance.

En 1895, cet hôpital ne consistait encore que dans quelques baraques en bois, étroites, laides, malsaines, mais toujours recherchées par les médecins et les malades, parce que la charité des Sœurs les changeait en paradis. Tout le monde, surtout les médecins, tous protestants, nous demandaient à cor et à cri de remplacer ces huttes par un hôpital digne de ce nom. On organisa des bazars pour venir en aide aux Sœurs ; des institutions publiques leur accordèrent des subsides; mais, malgré toutes ces générosités, on n'arrivait pas à rassembler le quart de ce qu'il fallait pour élever un hôpital comme il le fallait, vaste, beau, répondant à toutes les exigences modernes.

« Empruntez donc ! nous disait-on de tous côtés. La pension des malades couvrira tout. »

Et, en tremblant de peur, nous avons emprunté ; la mission a hypothéqué ses immeubles pour des sommes énormes. Je fis transporter l'ancien édifice en bois à 6 kilomètres de la ville, où, sous le nom de *Villa de Notre-Dame*, il sert maintenant de maison de convalescence aux malades sortis de l'hospice et de maison de campagne aux Sœurs souffrantes et aux novices. A sa place, vous voyez maintenant, sur une petite colline derrière l'évêché, le plus bel hôpital de la Norvège. Surmonté d'une magnifique statue de la Sainte Vierge, don du Consul général de France, M. le marquis d'Héricourt, il domine toute la ville et permet au regard étonné de se promener par-dessus les innombrables îlots du fjord et d'embrasser les grandioses chaînes de montagnes qui ferment l'horizon de Christiania. Chauffage à la vapeur, lumière électrique, salles d'opérations vastes et étincelantes de propreté, tout ce que l'imagination d'un médecin saurait rêver, s'y trouve.

Les salles et les chambres sont bondées de malades, depuis les grands seigneurs et les dames de l'aristocratie jusqu'au simple ouvrier et à la pauvre veuve. Les professeurs de l'Université, les premiers chirurgiens du pays y opèrent et traitent les patients. Et tous, médecins et malades, catholiques et protestants, bénissent ces vierges qui leur ont donné ce temple de la charité, et estiment cette Église qui a mis tant de bonté dans leurs cœurs. Et les dettes, et les rentes, et les amortissements ? Nous ne tremblons plus. Ah ! oui, il faut une économie énergique ; des appels à la charité pour les malades non payants sont nécessaires. Mais l'avenir est assuré par la générosité des malades, et nos prières sont écoutées, même par nos concitoyens protestants.

L'hiver dernier, des dames charitables de la ville, la plupart protestantes, ont organisé un bazar en faveur de l'hôpital. Combien pensez-vous qu'il a produit ? 5.000 couronnes, soit 6.850 francs ! Cela ne veut pas dire que nos bonnes Sœurs n'aient plus besoin d'être aidées ; mais ce résultat, joint aux éloges qui leur sont prodigués, dit, plus éloquemment que de longs articles, ce que la Norvège protestante pense des religieuses catholiques, que la France surtout leur a envoyées.

Du reste, les Sœurs de Sainte-Élisabeth, qui ont leur maison-mère à Breslau, et dont les maisons norvégiennes sont également réunies en province, sont les dignes émules des Sœurs de Saint-Joseph.

A cette congrégation, j'ai attribué la partie la plus difficile de la Norvège, les régions arctiques, tandis qu'au Sud-Ouest du pays nous retrouverons d'autres Sœurs encore.

J'ai dû procéder à cette répartition entre les différentes congrégations pour que, vu l'énorme extension du pays, les maisons et les forces d'une même congrégation ne soient pas trop éparpillées. Il a été fait une seule exception en faveur

des Sœurs de Sainte-Élisabeth, qui ont une maison dans la paroisse de Saint-Halvard, à Christiania, où elles enseignent à l'école paroissiale en même temps qu'elles soignent les malades à domicile. Il leur fallait absolument un refuge dans la partie plus tempérée du pays, pour que les Sœurs, fatiguées par les rigueurs du Nord, pussent y retremper leur santé.



ET LES RELIGIEUX ?



De religieux, nous n'en avons pas encore. Un essai avait été fait dans le temps ; mais comme la législation du pays ne leur permettait pas d'établir des maisons à eux, où ils pussent vivre d'après leur règle, les quelques membres des congrégations qui étaient venus en Norvège se sont retirés peu à peu. L'article 2 de la Constitution norvégienne portait la disposition suivante :

« Les Jésuites et les Ordres religieux ne sont pas tolérés. »

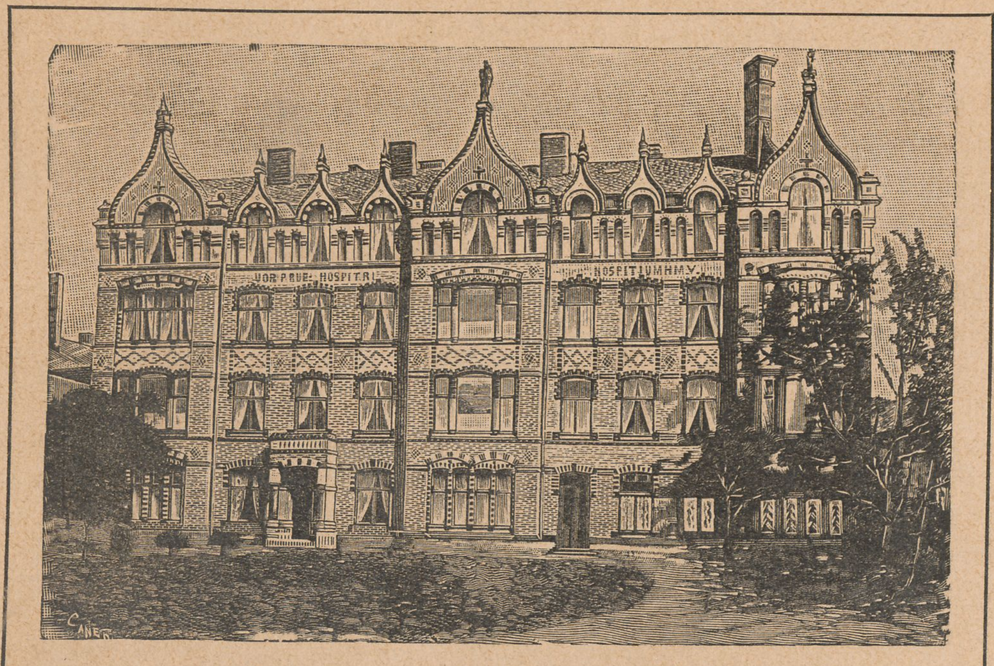
Or, si, en pratique, cette disposition ne nous gênait guère, il allait de l'honneur de notre Sainte Église d'en obtenir l'élimination. Nous lui avons donc donné l'assaut, tant dans notre journal que dans des brochures, et en même temps nous nous sommes mis en relation avec des députés tant de la droite que de la gauche.

Enfin, en 1892, nous eûmes la satisfaction de voir apparaître au Storting une proposition d'abolition de cet article. Comme cependant tout changement à la Constitution doit passer par trois législatures différentes, la proposition ne put être débattue qu'en 1897. En Norvège, de même qu'ailleurs, les Jésuites ont le privilège d'être détestés par les adversaires de l'Église. On scinda la proposition. La première partie, l'admission des Jésuites, eut bien la majorité absolue, 63 voix contre 48, mais non les deux tiers des voix requis par la Constitution. Elle fut donc rejetée, et elle l'a été uniquement parce qu'à cette époque les journaux avaient répandu les plus odieuses calomnies contre les Jésuites à Madagascar, où les Norvégiens entretiennent d'importantes missions. Par contre, l'admission de tous les autres Ordres religieux a été adoptée par 77 voix contre 34. Cependant les Jésuites ne tarderont pas non plus à reconquérir leurs droits. Il y a quelques mois seulement, le président du Storting lui-même remit la question sur le tapis, et elle ne fut écartée que parce que le Storting ne voulait pas se déjuger à si court intervalle.

A l'occasion de ce changement à la Constitution, le libéralisme de bon aloi des députés norvégiens s'est de nouveau manifesté d'une manière éclatante. Si quelques fanatiques n'ont pas pu s'empêcher de donner libre cours à leur haine contre les religieux, d'autres députés ont catégoriquement déclaré que, ne voyant pas comment ces religieux pourraient menacer les intérêts de l'État, ils

ne se reconnaissaient pas le droit de refuser ce que, nous autres catholiques, nous prétendions appartenir à l'intégrité de notre Église ; en principe, les catholiques seuls étaient juges des libertés qu'il leur fallait, et les sympathies ou antipathies personnelles des députés n'avaient pas voix au chapitre.

Voulez-vous un autre exemple du noble esprit de tolérance dont sont animés les législateurs d'un pays où, il n'y a pas si longtemps encore, tout prêtre qu'on



HÔPITAL NOTRE-DAME A CHRISTIANIA (voir p. 14).

aurait arrêté aurait été condamné à mort, tandis que les catholiques étaient privés de leurs biens et bannis ?

Le 16 avril 1898, en revenant d'un voyage, je vis dans les journaux que la seconde Chambre du Storting était occupée à discuter une loi permettant la crémation des corps ; les évêques de l'église de l'État, consultés, n'avaient rien trouvé à y redire, et les deux premiers articles de la loi, déjà votés, contenaient des dispositions qui devaient blesser la conscience d'un catholique, puisqu'ils permettaient, par exemple, à un père protestant de faire brûler le corps de son enfant catholique âgé de moins de 19 ans, et forçaient un enfant catholique à faire brûler le corps d'un parent protestant qui l'aurait exigé dans son testament.

Immédiatement, j'écrivis à M. le Président du Storting une lettre dans laquelle j'exposais mes objections, en lui expliquant que l'Église nous défendait, sous peine de péché mortel, de coopérer à une crémation, et en le priant respectueusement de communiquer ma réclamation à la Chambre.

Le 18 au matin, le curé de Saint-Olaf porta la lettre à M. le Président, au moment même où allait s'ouvrir la séance pour continuer la discussion de la loi. Dix minutes après, ma lettre était lue du haut du siège présidentiel, et, quoique cette intervention tardive causât des formalités bien compliquées, les articles déjà votés par le Storting furent changés, absolument comme je l'avais proposé. J'eus encore la satisfaction d'être remercié par des journaux protestants pour être seul intervenu dans cette question délicate en faveur de la liberté des consciences.

Dans la question scolaire, j'ai toujours trouvé le même vrai libéralisme. Nos écoles catholiques sont absolument libres, et là où nous en avons, les catholiques n'ont pas à payer la taxe pour les écoles publiques. D'après d'anciennes lois, les bureaux de bienfaisance, où siège encore le ministre protestant, avaient le droit de placer des enfants pauvres dans des familles, qui pouvaient leur faire donner une éducation protestante, et une commission avait le droit de placer, soit dans des établissements spéciaux, soit chez des protestants, des enfants catholiques abandonnés. Je m'adressai au Gouvernement et au Storting pour qu'on apportât des changements à ces lois, afin de sauvegarder nos droits, et j'eus la joie de voir accepter toutes mes demandes. En ce moment même, le Storting s'occupe d'une proposition que le Gouvernement lui a faite, à ma prière, dans une nouvelle loi sur la bienfaisance publique, proposition qui sera admise sans aucun doute.

On me trouve parfois quelque peu enthousiaste, lorsque je parle de mes chers compatriotes norvégiens. Comment ne pas l'être, lorsqu'on voit de tels exemples de largeur d'esprit et de cœur pour tout ce qui est vrai et juste ?

Mais il est temps de dire adieu à Christiania pour faire voir aux lecteurs ce qu'on peut appeler « la province ».

Avant de partir, nous allons cependant faire une petite excursion et saluer notre plus proche voisin, M. le curé de Fredriksstad, un Néerlandais plein de vie et d'énergie. Ce n'est pas bien loin, 94 kilomètres seulement.



A FREDRIKSSTAD.



Nous n'y trouvons plus la chaumière où Notre-Seigneur daignait résider en 1895, ni le trou que nous décorions du nom d'hôpital et où nos bonnes Sœurs se tuaient en sauvant la vie à leur prochain. C'est que là nous avons eu de

la chance. Nos tristes baraques couvraient un terrain qui, tout d'un coup, s'est trouvé dans le centre d'affaires de la ville. Et voilà qu'un jour, au mois de juin 1898, un Monsieur, dont la femme est Française et catholique, vient m'offrir, pour le terrain, une somme qui me fit tout simplement tourner la tête.

Je calcule : voilà de quoi payer la dette qui grève encore la propriété, acheter un emplacement plus vaste et plus beau dans une partie plus tranquille et mieux située, y emménager un magnifique hôpital pour les Sœurs, construire une belle église, une maison d'école et un presbytère digne de ce nom. Accepté. Le lendemain, je suis à Fredriksstad, l'acte de vente est dressé, un nouvel emplacement acquis, notre prêtre et nos Sœurs sont en extase. Aujourd'hui, que voyez-vous ? Un nouvel hôpital, en bois, oui, mais vaste et commode, est déjà en plein fonctionnement. La nouvelle église, l'école et le presbytère, construits en bois, eux aussi, mais vrais bijoux de l'ancien style norvégien, ont été inaugurés le 12 novembre 1899, au milieu d'une affluence incroyable de catholiques et de protestants. Ce qui nous a surtout rendus heureux, c'est que presque toutes les autorités de la ville ont bien voulu être de la fête.

J'aime beaucoup ce vieux style norvégien, si sérieux et si coquet en même temps, et surtout si catholique ; car il date du temps où la Norvège était en communion avec Rome.

Nos concitoyens protestants eux-mêmes nous savent gré de faire revivre dans nos constructions en bois les gracieuses formes inventées par leurs pères ; ils avouent qu'au fond nous sommes plus Norvégiens qu'eux-mêmes. Pour y arriver, nous n'avons qu'à dépenser un peu de goût, car une belle construction ne coûte pas plus qu'une laide.

Nous avons bâti dans le même style notre église de Stavanger, et les églises nouvelles de Drammen et de Porsgrund, que nous verrons bientôt, sont dans le même genre.



A FREDRIKSHALD.



En poussant notre promenade à 43 kilomètres plus loin, nous arrivons à la pittoresque ville de Fredrikshald, ancienne forteresse, située au bord de la mer et protégée par d'énormes rochers à pic. Là nous avons depuis longtemps une grande église et un joli presbytère, en pierre ceux-là. Mais là également, ce que nous appelons hôpital n'est qu'une vilaine maisonnette en bois. Depuis des années les médecins réclament contre ce triste état de choses. Les pauvres Sœurs se sont mises au jeûne pour créer un petit fonds de construction. Une religieuse

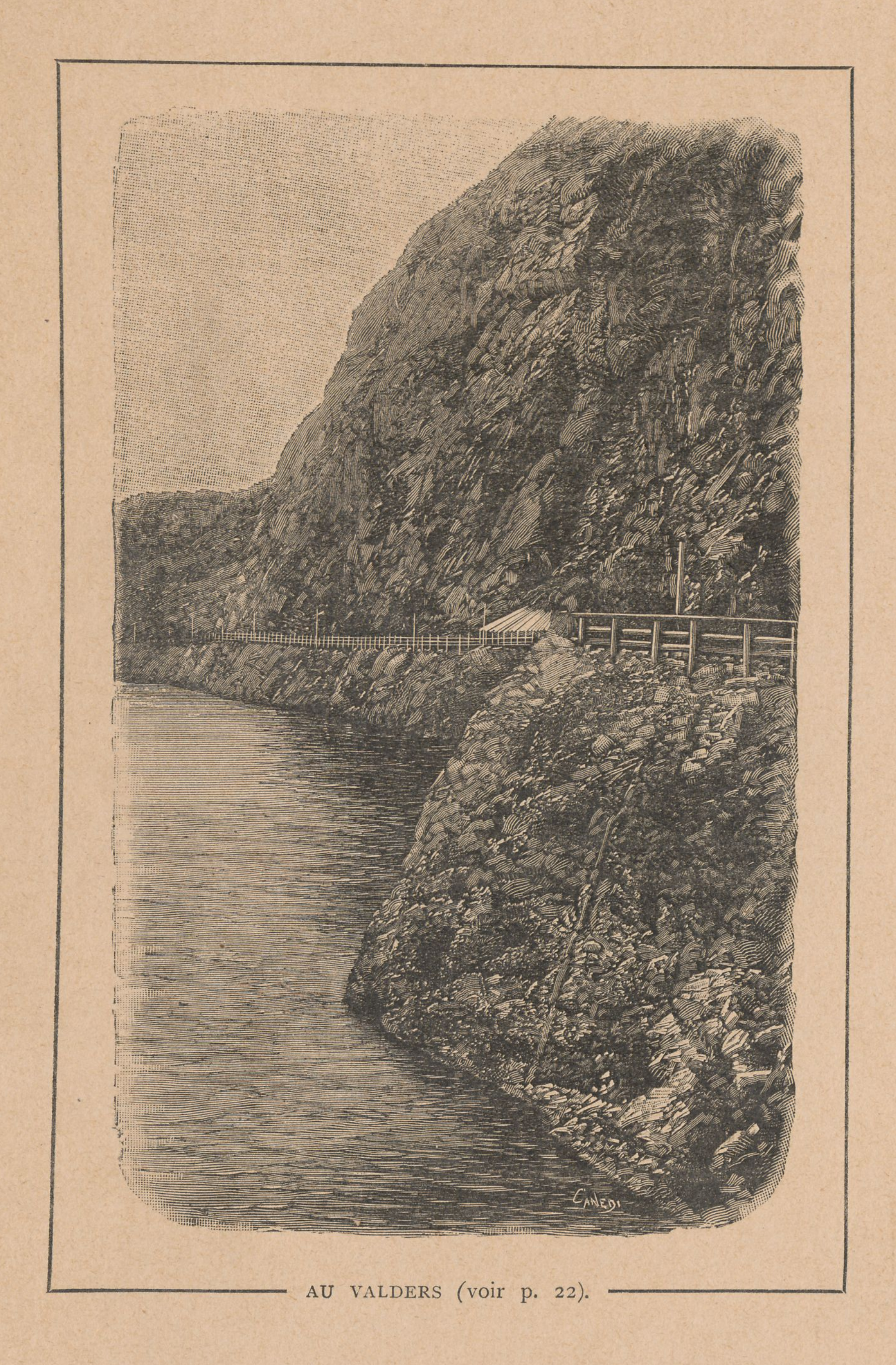
norvégienne y a versé son patrimoine. Le reste a été emprunté. L'automne



AU VALDERS (voir p. 22).

prochain, nous l'espérons, Fredrikshald aura son hôpital en pierre. (Le nouvel hôpital a été inauguré le 26 décembre 1900.) Une fois debout, il se soutiendra

bien lui-même, car les malades norvégiens ne se montrent pas ingrats envers les



AU VALDERS (voir p. 22).

Sœurs, qu'ils voient se sacrifier pour eux. Il est vrai que, de temps à autre, quelque fanatique s'attaque à elles ; mais le public s'en moque et continue à les aimer.

Parmi les nombreux amis qu'elles ont en Norvège, M. le docteur Scharlach, agent général de la Société Th. Cook et fils pour la Scandinavie, occupe une place importante. Étant tombé malade, il fut soigné et guéri par nos Sœurs de Bergen, et depuis ce temps sa reconnaissance ne connaît plus de bornes. Il s'est même fait quêteur pour elles en Angleterre. Le père profite naturellement de l'estime qu'a pour ses filles ce généreux protestant. Bien des fois il m'a offert un voyage gratuit, et lorsqu'en 1895 il apprit que je désirais aller à Bergen par le Valders avec un évêque étranger, il mit gracieusement à notre disposition un magnifique landau. Jamais je n'ai fait de plus beau voyage.

La promenade que nous allons entreprendre se fera aussi gratuitement ; car notre ami m'a donné un billet pour quatre personnes, et je suis heureux d'en profiter afin d'explorer certaines parties du pays que je n'avais pas encore pu voir jusqu'ici. Nous sommes cependant deux seulement, car, en dehors de M. le curé de Saint-Halvard, aucun de nos prêtres ne peut quitter son poste.



CHAPITRE DEUXIÈME.

DE CHRISTIANIA A HARDANGERFJORD.





A DRAMMEN.



Nous partons donc par une brillante journée du mois de juin.

Ah ! que la Norvège est belle à cette époque ! La neige, qui couvre, pareille à un immense linceul, le pays pendant cinq longs mois, a enfin disparu dans les vallées et les plaines, mais continue à blanchir les sommets des montagnes, qui n'en seront jamais dégarnis. Une riche végétation, poussant comme par enchantement après un sommeil d'une demi-année, recouvre les pentes rapides et remplit l'air d'un baume enivrant.

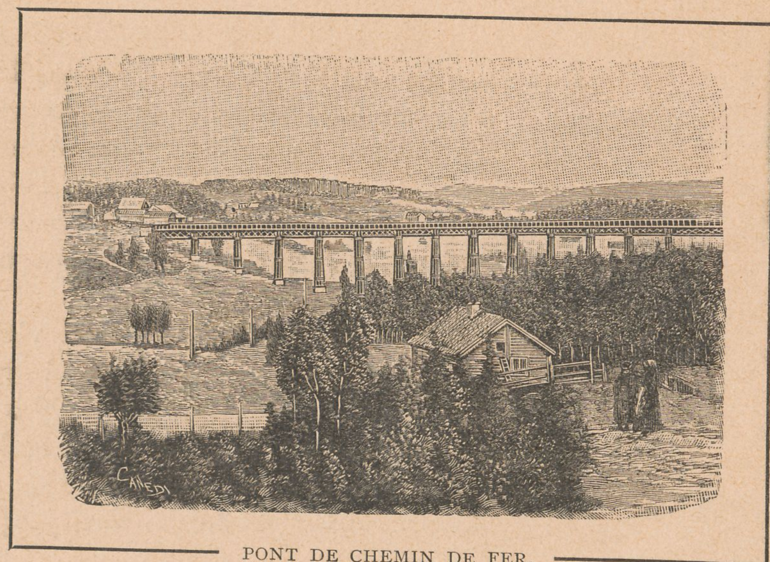
Les torrents, naguère encore enchaînés par les glaces, roulent victorieusement leurs eaux, et avec elles les milliers de troncs que nos paysans leur ont confiés à des centaines de lieues d'ici, pour les charrier par lacs, rapides et cascades jusqu'au fjord. Le fjord, tourmenté pendant l'hiver par les vents et les tempêtes, nous montre là-bas sa figure sereine et rayonnante, et berce avec tendresse les barques et les vapeurs que son flot porte depuis la mer ouverte jusqu'au fond de nos gorges, pénétrant au cœur des chaînes de montagnes.

Dans les fermes — la Norvège n'a pas de villages — dans les fermes, entourées de prés fleuris, de champs ondoyants, de forêts de sapins exhalant un parfum d'encens, quelle vie, quel mouvement ! Pendant des mois on a été bloqué par les neiges. C'est seulement grâce aux patins qu'on a pu entretenir des communications aussi difficiles que dangereuses avec les voisins, dont la ferme se trouve souvent à une bonne lieue de distance. Soigner le bétail, abattre et charrier par traîneau les arbres de la forêt, c'est tout ce qu'on a pu faire durant la mauvaise saison. Voilà enfin les quelques mois où il faut arracher à la terre son tribut. Il n'y a pas un moment à perdre. Une véritable fièvre de travail a saisi tout le monde, et tandis que le pâtre gagne avec son troupeau mugissant les chalets des montagnes pour y passer l'été et fabriquer son beurre et son délicieux fromage, la ferme elle-même ressemble à une ruche. Les prairies, la principale ressource de l'agriculture avec un peu de seigle, sont râtelées, les pommes de terre plantées,

l'orge et l'avoine semées. Il n'y a guère d'autres produits. Les jardins potagers ne demandent pas de travail, parce qu'il n'y en a pas ; le Norvégien n'aime pas les légumes : la viande, le poisson, les mets de farine, le fromage et les pommes de terre fournissent le menu de la table.

Voilà donc le spectacle qui se déroule sous nos yeux, pendant que le train fait avec nous le tour du fjord de Christiania en franchissant sur des ponts de bois des gouffres et en perçant le granit des montagnes qui s'opposent à notre passage.

Nous sortons d'un tunnel. Subitement, d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres, nous plongeons notre regard dans un fjord charmant, qui reflète dans ses eaux les milliers de maisons de Drammen.



PONT DE CHEMIN DE FER.

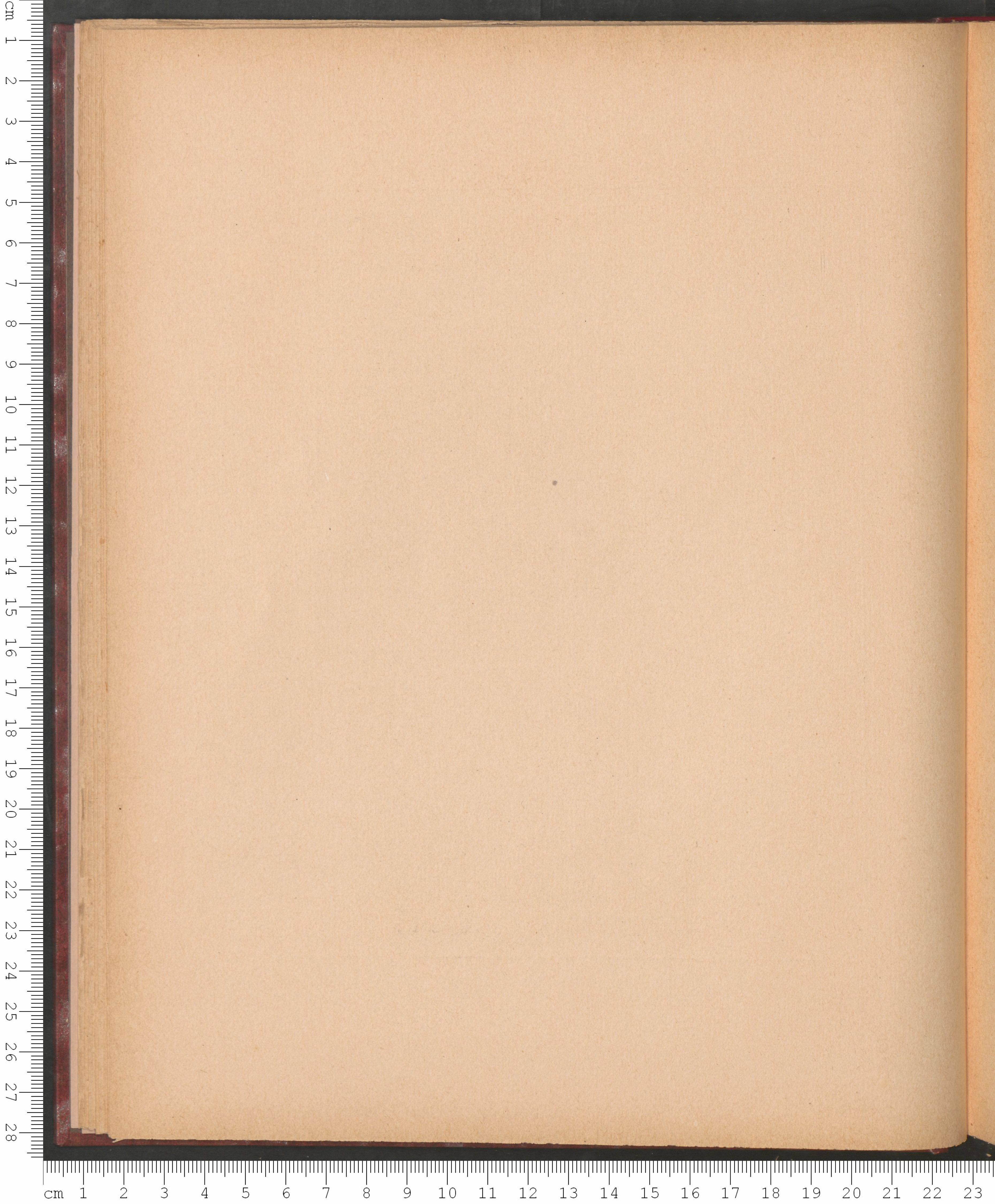
Il y a quelques années, je ne pouvais voir cette importante ville maritime, le centre de toute une couronne de petites cités, sans avoir le cœur bien gros. Il n'y avait là ni prêtre, ni église, et presque pas d'espoir d'en avoir. Maintenant tout est changé.

Le 19 novembre 1899 j'y ai béni une nouvelle église, belle et coquette ; j'ai installé en même temps un missionnaire dans le petit presbytère acheté à côté. Les autorités de l'État et de la ville assistaient à l'inauguration en toilette de gala, et l'affluence était tellement énorme que nous étions presque étouffés. Nos catholiques sont dans la jubilation.

Pauvres catholiques, comme ils étaient délaissés ! Il ne s'agit pas seulement de ceux de la ville, mais d'un district immense qui se perd au fond du Hallingdal, du Valders et du Telemarken. Les plus à plaindre, c'étaient les ouvriers verriers



FERME NORVÉGIENNE (voir p. 23).



du bord du lac Randsfjord. Deux ou trois fois par an, je pouvais leur envoyer un prêtre pour les empêcher de devenir païens ; nous donnions à leurs enfants, pendant quelques années, une éducation catholique à l'institut Saint-Joseph à Christiania. Mais c'était tout. Maintenant ils auront leur pasteur. J'en suis heureux à tel point que je pense à peine aux dettes dont nous avons dû nous charger pour parfaire la somme exigée par la fondation de Drammen.

Il va de soi que les Sœurs de Saint-Joseph n'ont pas été oubliées. Bonnes Sœurs ! je n'ai, pour commencer, à leur offrir comme couvent que les mansardes du petit presbytère, qui doit encore loger l'école. Mais leur Père, saint Joseph, ne les abandonnera pas. Peut-être même se servira-t-il de ces quelques lignes pour leur susciter des bienfaiteurs.

Ah ! le presbytère de Drammen, je ne l'oublierai jamais. Construire une maison neuve, il n'y fallait pas penser, faute d'argent. Mais voilà que le voisin de l'église nous offre sa maison et un bel emplacement pour le futur hôpital de Saint-Joseph à un prix plus que modéré et à long crédit ; mais il veut un engagement ferme sans retard.

Je ne sais pas si mes lecteurs sont aussi nerveux que moi, mais ce mot « crédit », qui en somme veut dire « dette », me donne des crampes. J'hésitais Mais, poussé par mes prêtres et les Sœurs, je partis, avec une forte migraine et par un froid à fendre le granit. Arrivé à Drammen, il me fallut visiter les maisons, inspecter l'église en construction, passer les actes, en somme faire ce qu'un chef de mission doit faire partout. A demi aveuglé par mon mal de tête et transi de froid, je reviens le soir et me remets à mon bureau pour expédier les correspondances du jour. C'était trop. Une congestion cérébrale me saisit subitement, et, si j'en suis revenu, c'est parce qu'un ancien journaliste et député a la tête dure, — tellement dure que, deux jours après, j'étais de nouveau en train d'élaborer plan et devis pour l'agrandissement de l'hôpital de nos Sœurs à Christiansand, devenu trop étroit. Mais jamais je n'oublierai la journée de Drammen.

Une bonne bénédiction paternelle à nos catholiques de Drammen, et nous voilà partis pour la station voisine, Porsgrund, distante de 143 kilomètres.



A PORSGRUND.



Nous traversons le « pays plat », peu accidenté et très fertile ; nous saluons en passant nombre de petites villes maritimes, dont les bateaux sillonnent toutes les mers ; nous tremblons quelque peu en longeant l'admirable lac Farris-

vand (*voir la grav.* p. 29) ; à notre gauche des rochers à pic, à droite l'abîme, qui menace de nous engloutir. Enfin nous arrivons à Porsgrund.

Le curé, un Néerlandais, lui aussi, nous embrasse. Mais qu'a-t-il ? Lui, toujours si gai, a les larmes aux yeux. Il y a bien de quoi. Les vaillantes Sœurs de Porsgrund venaient de perdre leur Supérieure, Mère Louise-Angèle, enlevée par une mort subite.

Cette sainte fille, née à Aix-les-Bains en 1853, a voué à notre mission dix-sept années de sa vie. Oh ! qu'elle a été bonne, et comme nos enfants, les malades, les protestants autant que les catholiques, la vénéraient ! A Porsgrund, elle n'a résidé que trois ans ; pendant ce court laps de temps, elle avait conquis tous les cœurs. Toute la ville l'a pleurée et l'a accompagnée au tombeau. Les médecins protestants tenaient les cordons du poêle, les autorités marchaient derrière le char funèbre, et toutes les cloches de la ville, même celles des églises protestantes, annonçaient ce que l'on oublie trop souvent en pays catholique, qu'une bonne religieuse est une bienfaitrice de l'humanité. Faut-il que les protestants nous le rappellent !

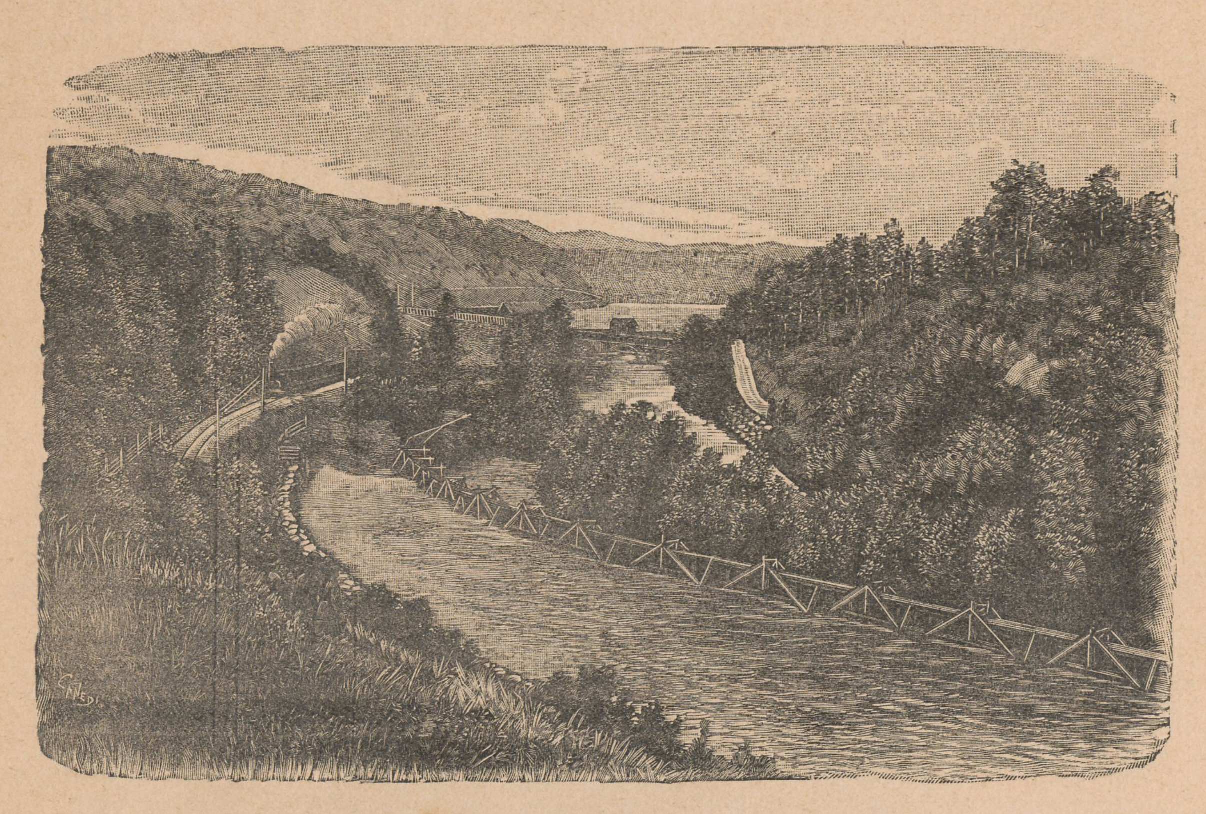
A Prosgrund également nous avons une construction d'église à inspecter. Jusqu'à présent, une salle de l'hôpital nous a servi d'église paroissiale. Mais le nombre des catholiques a tellement augmenté, que la salle pouvait à peine contenir tous les enfants catholiques. Donc, nécessité absolue de construire une église. Et l'argent ? Ah ! ce malheureux argent ! Mais DIEU, qui a laissé inventer l'argent, ne le refuse pas à ceux qui ont confiance en lui.

Il y a quelques années, nous avions acheté à Porsgrund un terrain avec une petite maison en bois, que nous décorions du titre de presbystère. M. le curé s'y installa et, comme il est charpentier, peintre et horticulteur consommé autant que zélé missionnaire, il transforma de ses propres mains la maisonnette en maison et le terrain en un magnifique jardin. Cela attira l'attention sur la belle petite propriété, et voilà qu'un voisin nous en achète un lopin à un prix supérieur à ce que nous avions payé le tout. C'est un beau commencement pour le capital nécessaire à la construction de l'église ; mais où prendre le reste ? Un beau jour, deux personnes de Christiania, nouvellement converties, apprennent que je ne sais où donner de la tête pour procurer à Porsgrund une église. Sans plus de façon, elles arrivent et m'offrent ce qui me manque. Et voilà pourquoi nous avons maintenant une église comme la Norvège n'en a pas encore, une ancienne *stavkirke* modernisée, de mon invention, s'il vous plaît.

Nos *stavkirker* remontent jusqu'au XII[e] siècle. Je les ai décrites dans ma *Tournée pastorale* (édition Mame, p. 124). Or, il m'a semblé que, pour renouer l'Église catholique renaissante en Norvège aux siècles catholiques passés, il serait utile de reprendre les formes des anciens sanctuaires catholiques, dont bon nombre sont restés debout jusqu'à nos jours et forment l'objet de la vénération de la popu-

lation protestante. Seulement il fallait accommoder ces formes aux exigences de notre temps, et surtout donner à la *stavkirke* la lumière qui lui manquait autrefois ; et c'est ce que nous avons tâché de réaliser à Porsgrund.

Les gravures pp. 33 et 36 en montrent la première ébauche, que l'architecte a enrichie, par la suite, de ces décorations dont les Norvégiens ont le secret. Il est possible que le lecteur français, gâté par ses grandioses cathédrales, se moque un peu de notre ingénieuse idée, mais nos chers Norvégiens ne s'en moquent pas ;



AU FARRISVAND (voir p. 28).

ils sont au contraire touchés du respect que nous témoignons aux idées de leurs aïeux. Eux-mêmes n'avaient jamais pensé à cette « modernisation » des anciennes églises et ils ont construit, pendant plus de trois siècles, des églises plus laides que des granges.

La nouvelle église a été bénie le 8 octobre 1899. Là aussi les autorités et les populations se sont associées à notre joie.





VERS LE TELEMARKEN.



Nous avons quitté Porsgrund. Un quart d'heure de train, et nous descendons à Skien, la gracieuse gardienne de l'entrée de la région du Telemarken.

Jusque là les eaux de la rivière Skienselv sont assez profondes pour permettre aux gros bateaux de mer de passer, en traversant le beau Frierfjord. Mais à Skien un immense rocher leur barre la route, et ce n'est que grâce à tout un système de canaux à écluses qu'ils arrivent à continuer leur chemin, en passant par des lacs sans fin pour aboutir à Dale, au cœur même de la Norvège, et y décharger les produits de toutes les parties du monde. Rien d'intéressant comme ces voyages sur le pont d'un vapeur au milieu de montagnes zébrées de cascades qui, sans se laisser troubler par le sifflet de la machine, chantent leur éternel refrain en l'honneur de Celui qui a créé ces beautés.

Mais nous ne rencontrons pas que des charmes. Le Norvégien met aussi à profit ses fleuves, ses lacs ; il les force à transporter ses bateaux et les millions de troncs de sapins coupés dans les gorges et sur les pentes inaccessibles à tout véhicule, et il contraint des centaines de cascades soit à mouvoir les turbines de ses fabriques, soit à produire l'électricité, qui éclaire ses villes, traîne ses trains et actionne ses machines et ses métiers.

A Skien déjà, nous sommes à moitié étourdis par l'incroyable concert des cataractes et des scieries. Un peu plus haut, pendant que notre bateau monte péniblement au travers des écluses de Lœveid pour gagner le lac Nordsjœ, nous sommes curieusement inspectés au passage par des centaines de jeunes filles, qui travaillent dans les grandes filatures et dans les ateliers de tissage dont les machines sont mues par les eaux sortant du lac.

Si la pêche, l'élevage du bétail, l'exploitation de ses immenses forêts et la navigation dans tous les parages du monde forment les principales ressources de la Norvège, l'industrie n'y est nullement négligée. Dans les dernières années surtout, elle a pris un tel essor, qu'on en tient sérieusement compte sur les marchés du continent.

Cependant deux choses, jusqu'ici, l'ont beaucoup entravée ; l'une, c'est le manque de capitaux, causé lui-même par le défaut absolu d'esprit d'économie chez ce peuple, adonné à la jouissance et à la bonne chère ; l'autre, c'est le manque de charbon de terre dans un pays riche seulement en métaux et en minéraux précieux. Mais depuis qu'on s'est mis à mieux exploiter la force motrice, littéra-

lement inépuisable, de nos cours d'eau, depuis surtout que l'électricité permet de transporter au loin cette force, ce dernier défaut, au moins, disparaît de plus en plus, tandis que l'abondante affluence des capitaux étrangers rend moins sensible le premier, quoiqu'en réalité le pays soit, à ce point de vue, sous la dépendance de l'étranger.

Un troisième mal pèse autant sur l'agriculture que sur l'industrie : c'est le prix élevé de la main-d'œuvre, causé d'un côté par la cherté de tout ce qui est nécessaire à la vie, à l'exception du poisson et du gibier, et d'un autre côté par l'amour du luxe et la chasse aux plaisirs, qui rongent toutes les classes de la population et créent, pour l'ouvrier comme pour le rentier, des besoins factices, mais coûteux. C'est là encore la source du mécontentement chronique de notre classe ouvrière, des grèves insensées qui éclatent à chaque instant et ruinent tant l'ouvrier que le patron, et de la propagation rapide du socialisme, qui bientôt conquerra infailliblement toutes nos grandes villes.

A ce mal, il n'y aurait qu'un seul remède, la religion catholique, qui impose à tous la sobriété et la modération dans le plaisir. Mais que nous sommes encore loin de pouvoir faire prévaloir l'influence du catholicisme dans ce pays, où nous sommes encore si peu nombreux !

Les misères humaines se tiennent, et le mal dont je viens de parler en dernier lieu en a engendré un autre, bien sérieux celui-là. Pour faire baisser le prix de la main-d'œuvre, on a eu la malheureuse idée d'opposer à l'homme et au jeune homme la concurrence de la femme et de la jeune fille. Et voilà que les ateliers et les usines, depuis l'humble petite fabrique jusqu'aux gares et aux bureaux du Gouvernement, sont remplis de femmes plus ou moins habiles ou savantes, tandis que leurs maris vont se promener, et que le foyer domestique est déserté et l'enfant abandonné. Quelle source d'immoralité ! quelle déchéance du sexe féminin, se croyant émancipé, mais qui, de fait, a perdu le trône où la religion l'avait élevé ! quel triste prolétariat tant dans les mansardes que dans les salons somptueux ! Pauvre Norvège ! que vas-tu devenir, n'ayant pas la vraie foi pour te retenir dans la pente ?

Mais le lecteur va me gronder.

« — Est-ce pour écouter vos réflexions de politique sociale et vos lamentations que nous voulons bien vous accompagner ? »

Pardon ; mais j'aime tant ce peuple, que tout ce qui lui fait du bien ou du mal fait vibrer les cordes de mon cœur. Pour vous dédommager, je vais vous raconter une petite hitoire. Elle date des temps où la Norvège perdit la foi sainte qui la préservait de ces malheurs, ou du moins lui donnait la force de s'en relever.





LE DERNIER PRÊTRE CATHOLIQUE DE L'ANCIENNE NORVÈGE.



Nous avons passé les écluses de Lœveid, et notre bateau flotte sur l'immense miroir du Nordsjœ, encadré d'arides rochers, de prés verdoyants, de sombres sapinières. A chaque instant s'ouvre, soit à droite, soit à gauche, une petite baie, au fond de laquelle une riche ferme ou une hutte de pêcheurs, peinte comme une boîte à bijoux, se mire dans les ondes.

Le capitaine, un géant pour la taille, mais tendre comme une mère, est assis à côté de nous sur le pont et nous fait les honneurs de son lac. Il nous montre les anciennes églises catholiques que la Réforme a épargnées, les vénérables sièges seigneuriaux qui seuls parlent encore de la richesse et de la gloire de notre ancienne noblesse, effacée au commencement de ce siècle par les paysans législateurs, animés, il faut l'avouer, des meilleures intentions, mais, en ce point, mal inspirés par un esprit démocratique exagéré. Mais voilà que la mine du capitaine devient solennelle.

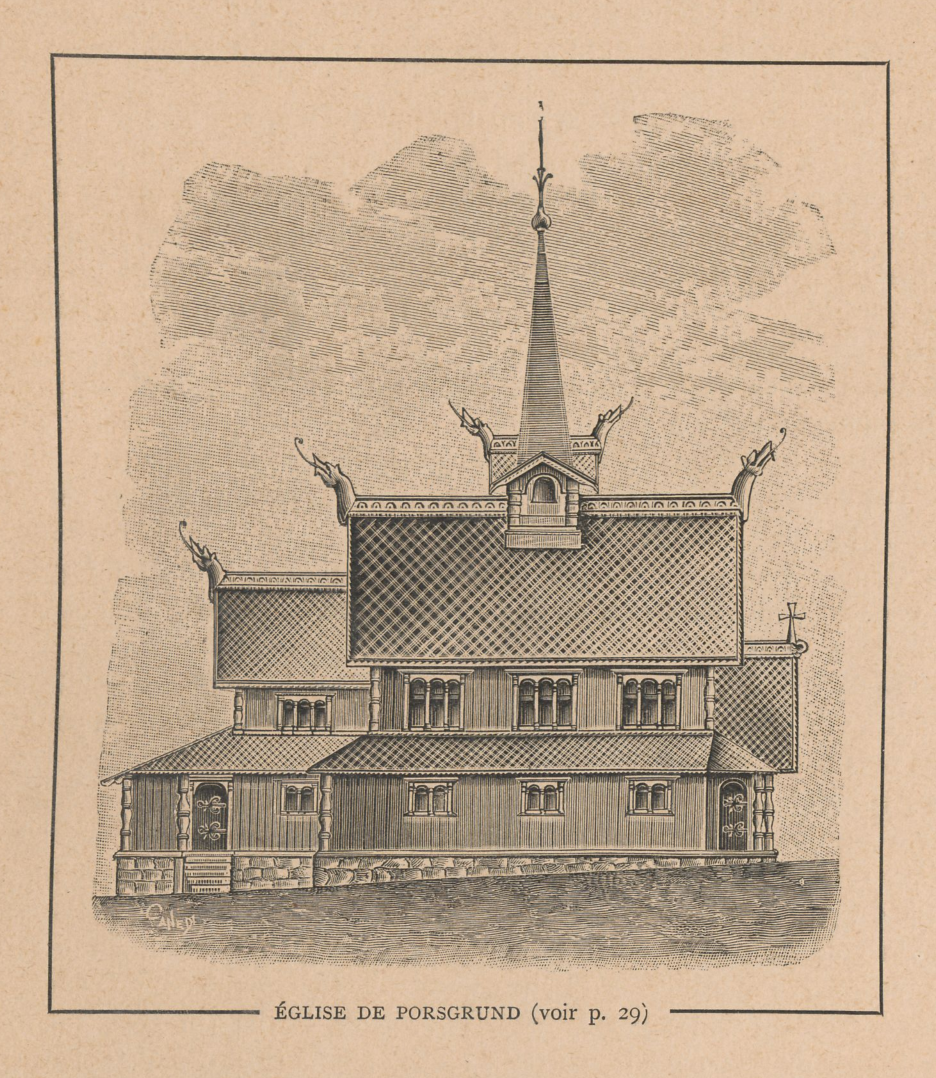
« — Et là, Monseigneur, vous voyez l'église de Saint-Michel. »

Il nous montre du doigt à notre droite, à un peu plus de cent pieds de hauteur au-dessus du niveau du lac, dans les rochers escarpés du rivage, une ouverture béante de dix à douze pieds d'élévation.

— C'est là, nous dit-il, qu'est mort le dernier prêtre catholique après la Réforme. Le roi de Danemark, dont la Norvège dépendait alors, avait décrété la déchéance du catholicisme tant au Danemark qu'en Norvège. En Norvège le peuple désirait d'autant moins ce changement de religion, qu'il discernait très bien le secret mobile de celui qui l'imposait : le roi ne voulait que s'enrichir aux frais de l'Église catholique. Aussi fallait-il recourir à la ruse autant qu'à la violence pour implanter dans le pays de saint Olaf le luthéranisme. Les prêtres catholiques furent bannis et remplacés par des prédicants étrangers, et, pour tromper le peuple, ceux-ci conservèrent longtemps encore les dehors du culte catholique, cher à nos ancêtres. L'église de Solum reçut, après bien des années, comme prédicant un certain Povl, ancien militaire danois, homme aussi brutal que fanatique. Comme l'église de Saint-Michel, installée dans la grotte que vous voyez, avait été détruite, son district avait été réuni à la paroisse de Solum. Bientôt Povl apprit que ses paroissiens continuaient à aller prier en grand nombre dans la grotte de Saint-Michel et que, pendant certaines nuits, une lumière mystérieuse en sortait.

Par une nuit d'automne, en revenant de Holden dans une barque remorquée par trois jeunes rameurs, il les vit tout d'un coup s'arrêter, se mettre à genoux

et faire le signe de la croix. Cela se passait précisément devant la grotte, d'où la mystérieuse lumière se projetait sur le lac. Furieux, Povl leur ordonna de le conduire au pied de la grotte ; mais il les aurait tués plutôt que de s'en faire obéir. Force lui fut donc de retourner à Solum, en jurant cependant qu'il arriverait à éclaircir ce mystère.



ÉGLISE DE PORSGRUND (voir p. 29)

Comme il ne pouvait pas se fier à ses paroissiens, qui aimaient encore la religion de leurs pères, il fit venir de Skien deux hommes plus maniables et les chargea de surveiller chaque nuit de loin la grotte de Saint-Michel. Or, par une nuit d'automne, — c'était précisément la veille de la fête de saint Michel, — voilà qu'ils accourent tout haletants pour lui annoncer qu'ils viennent de voir la lumière mystérieuse. Il n'y a pas à en douter, il la voit de ses propres yeux. Il arrache du mur un glaive

pour s'en armer contre l'ennemi inconnu, et le voilà parti en barque avec ses deux hommes. Plus ils s'approchent de la grotte, plus la lumière devient intense. Ils arrivent au bas du rocher, à l'endroit d'où un sentier, véritable casse-cou, conduit à la grotte. Il saute à terre et ordonne à ses hommes d'amarrer la barque et de le suivre. Il leur promettrait tout l'univers qu'ils ne bougeraient pas. Il part donc seul, emporté par son fanatisme. Mais au moment où sa tête dépasse l'encadrement de la grotte, la lumière s'éteint, et le voilà suspendu entre le ciel et la terre au milieu des ténèbres.

Par un effort suprême il pénètre dans la grotte. Dieu sait ce qui l'y attend. Il invoque Dieu à haute voix. A peine a-t-il prononcé le nom du Seigneur que là-bas, tout au fond, une grande pierre s'écarte, en laissant sortir un flot de lumière. Povl ne peut pas en croire ses yeux en y apercevant un autel, et sur l'autel un crucifix éclairé par un grand nombre de cierges, et en voyant s'avancer un vénérable vieillard courbé sous le poids des années et revêtu des ornements sacerdotaux, comme s'il allait commencer la messe.

« — Vous venez avec le nom de Dieu sur les lèvres, dit-il au prédicant ; approchez donc en paix. »

Le prédicant, brandissant son sabre, se précipite sur lui en criant :

« — J'ai donc bien deviné ; il se trouve encore un repaire papiste au milieu de ma paroisse ! »

« — Comme vous dites, reprent le vieillard ; et vous, jeune athlète armé du glaive, vous êtes en train de lui donner l'assaut. Je vous félicite de votre courage évangélique. »

« — Je n'en veux pas à votre personne, réplique le fougueux prédicant, mais seulement à vos erreurs et aux artifices nocturnes que vous employez pour tourner la tête à mes paroissiens. »

« — Artifices !... A vos paroissiens !... Savez-vous qui je suis ? Je suis Sylvester, le pasteur légitime de ceux que vous appelez vos paroissiens, le dernier prêtre catholique resté à la malheureuse Norvège. Armés du glaive et de la ruse, vous, les intrus étrangers, vous avez déclaré la guerre à la religion qui a créé la Norvège. Vous avez volé au peuple sa foi ; vous avez saccagé nos sanctuaires et démoli jusqu'à ma pauvre église Saint-Michel. Vous m'avez banni. Loin de mon troupeau, j'ai mangé, pendant de longues années, le pain de l'exil ; j'ai prié, j'ai gémi ; je croyais mourir de douleur à la pensée de mes enfants spirituels délaissés. Mais je n'ai pas pu mourir loin d'eux. Au milieu de mille dangers, je suis revenu ; je me suis enseveli dans les ruines de mon cher sanctuaire. Les habitants de la ferme Gisholdt seuls savent que leur ancien curé vit encore et prie au milieu des siens, et ce sont eux qui me donnent le morceau de pain qui me nourrit, et la paille qui forme mon grabat. Et mes artifices ! Hélas ! je suis vieux et incapable de rien faire pour mes enfants, qui cependant aiment encore leur sainte Église. Je ne puis plus

que prier et célébrer pour eux le saint Sacrifice de la Messe les grands jours de fête, caché par les ténèbres de la nuit. Voilà mes artifices, voilà mes noirs secrets. Maintenant que vous les connaissez, levez votre glaive sur le dernier oint du Seigneur que possède encore ma malheureuse patrie. Frappez, car je veux mourir ici. »

Povl était désarmé.

« — Non, dit-il, DIEU me garde de lever ma main contre un vieillard. Vivez et mourez en paix en ce lieu. Adieu, et que le Seigneur vous éclaire à l'heure décisive de la mort ! »

« — Ainsi soit-il ! reprit le vieillard ; vous et moi, nous en avons grandement besoin ! »

Povl partit. Depuis ce jour, il cessa de persécuter ses paroissiens qui tenaient encore à leurs pratiques catholiques. De rares fois encore, la mystérieuse lumière se montrait à l'ouverture de la grotte de Saint-Michel ; le voyageur attardé qui la voyait, faisait pieusement le signe de la croix. Mais quand Noël arriva, elle resta obscure. Le dernier prêtre catholique avait rendu le dernier soupir. Les gens de la ferme Gisholdt avaient creusé à leur ancien pasteur une tombe au fond même de sa grotte. C'est là que repose son corps fatigué, tandis que son âme fête le Noël éternel au ciel. Que le bon DIEU nous y mène également tous ! —

Le capitaine a fini. Il se lève et nous laisse à nos méditations. Nous restons, les yeux tournés vers la grotte, qui disparaît au loin, tandis que nos lèvres murmurent une prière pour obtenir du Pasteur des pasteurs la grâce d'être de dignes successeurs du dernier de nos anciens confrères catholiques.



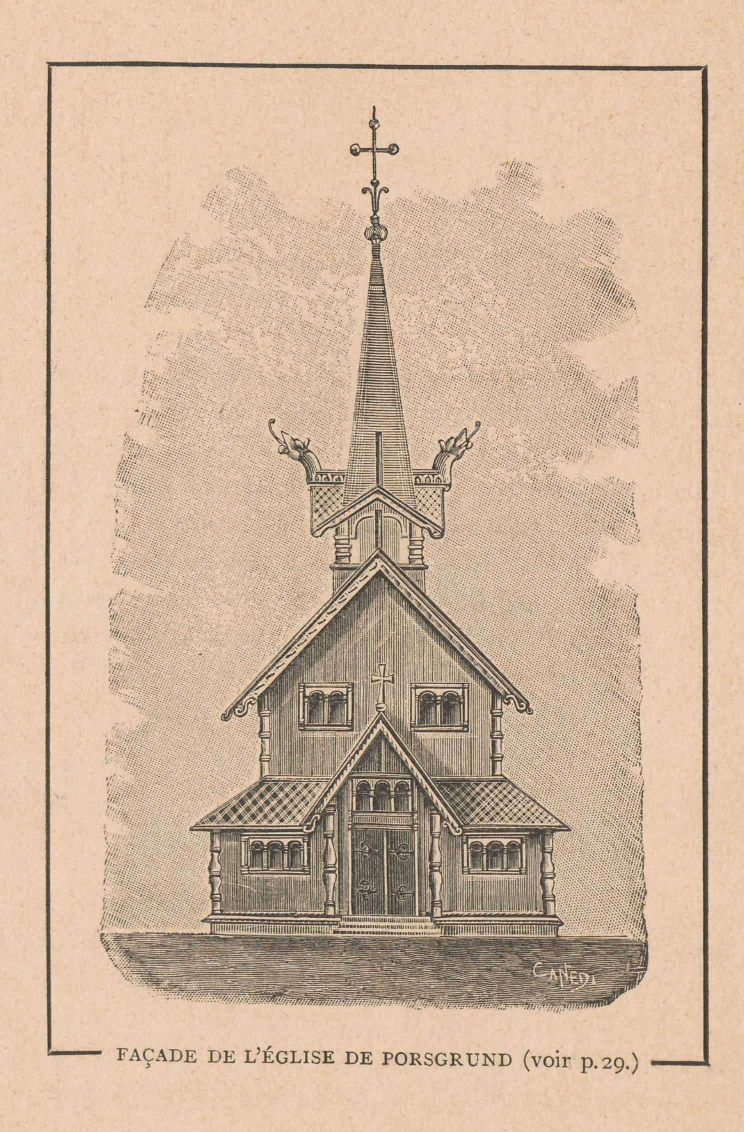
LES GLACIERS.



Si nous avions eu l'intention de gagner par le plus court chemin l'ouest de la Norvège, nous aurions dû descendre à la station d'Ulefos, d'où un autre bateau nous aurait transportés à Dale, en passant par les lacs Flaavand, Hvidesjœ et Bandaksvand, reliés entre eux par le canal de Bandak, vrai chef-d'œuvre du génie norvégien. Cette route, qu'on appelle la nouvelle route du Telemarken, présente beaucoup de charmes, charmes dont j'ai pu jouir, il y a quelques années, en revenant de Stavanger à Christiania.

Cette fois, j'ai dû y renoncer, car le but principal de ce voyage était de prendre connaissance de contrées que ni moi, ni aucun de nos prêtres n'avions encore vues, et de me mettre par là en état d'adopter les dispositions nécessaires pour l'organisation ultérieure de la mission, et surtout de choisir les lieux où les futures stations devraient être installées. Plus nos moyens sont restreints, plus il est important de

bien fixer nos centres d'action dans cet immense pays, que bien peu de Norvégiens mêmes connaissent à fond. Il faut tenir compte de la densité et du caractère de la population, des moyens de communication, du climat et d'une infinité de circonstances locales, qu'on ne peut étudier que sur les lieux.



FAÇADE DE L'ÉGLISE DE PORSGRUND (voir p. 29.)

Une des contrées que je n'avais pas encore explorées, c'est le nord du Telemarken, et surtout les environs du grand lac Tinsjoe.

En partant d'Ulefos nous continuons donc vers le Nord. Après une trentaine de kilomètres sur le lac il se rétrécit, et nous nous demandons par où nous pourrons sortir. Un demi-tour du bateau, et nous voilà déjà engagés dans les eaux de la

rivière Sauerelv, qui, se frayant un chemin à travers de puissantes moraines, nous conduit au lac de Hitterdal, long de 16 kilomètres.

Je ne sais pas si le lecteur a une idée nette de la nature géologique des *moraines.* Chacun sait qu'à l'époque géologique antérieure à la nôtre, tout le nord de l'Europe fut couvert de glaciers. La Norvège, d'après sa distance de l'Équateur, devrait l'être encore aujourd'hui, si le Gulfstream, en lui apportant les eaux tièdes du golfe du Mexique, ne gratifiait son littoral de la chaleur qu'il a emmagasinée dans la zone torride. Cependant, de nos jours encore, la Norvège a les plus grands



GROTTE DE SAINT-MICHEL (voir p. 32).

glaciers de l'Europe. Ainsi notre fameux Jostedalsbrae, situé entre le Sognefjord et le Nordfjord, n'a pas moins de 1.200 kilomètres carrés de superficie, et le Folgefonden, situé encore plus au Sud et envoyant ses ramifications jusque dans les vallées du Hardangerfjord, a une longueur de 35 kilomètres.

Ces glaciers couvrent les hauts plateaux des chaînes de montagnes et sont formés par l'immense quantité de neige qui y tombe en toute saison, et qui ne fond en été pendant le jour que pour geler ensuite pendant la nuit, toujours froide à ces altitudes. Or, la glace ne manque pas d'élasticité. Cédant donc à l'énorme pression de la neige qui la charge de plus en plus, elle descend, pareille à une cascade engourdie, lentement, mais d'une marche irrésistible, dans les vallées et les gorges qui entourent la montagne, et arrive souvent jusque près du niveau de

la mer, comme par exemple les bras du Svartisen au nord de la Norvège. Chemin faisant, la glace polit et raie les rochers qu'elle rencontre, en entraîne d'énormes blocs ou les écrase, les triture et les change en sable ou en vase.

Tout ce mélange, rochers, pierres polies, sable et vase, s'avance ensemble avec la glace vers le fond de la vallée et y est déposé au point où le glacier, ne pouvant plus résister à la température de ces régions basses, se fendille en mille crevasses, fond et se transforme en une rivière blanchâtre, qui fait les délices de nos truites et de nos saumons.

Rien de plus imposant que les grottes formées par la glace avant de se fondre, grottes aux parois de topaze et d'émeraude, qu'aucun pinceau ne saurait rendre. Mais malheur à celui qui voudrait y entrer ! A chaque instant le palais fragile peut s'effondrer ; d'autres fois un torrent d'eau, sortant d'une de ces cavernes de glace, la remplit tout d'un coup.

Pendant que la glace fond, le produit de son action sur le rocher s'amoncelle dans la vallée. Si les étés sont très chauds, la fonte est plus forte et le glacier semble reculer. Arrive-t-il un été plus froid ou une chute de neige plus abondante, il regagne du terrain, et dans sa marche en avant il pousse devant soi, d'une force prodigieuse, tout cet amas de pierres et de terre, qui forme alors comme une énorme digue autour de son pied. Peu à peu, grâce à l'influence lente, mais constante du Gulfstream, il se retire de plus en plus avec des poussées périodiques en avant. Les digues artificielles se multiplient, se touchent, et forment après des siècles ce que nous appelons des *moraines*.

Ce sont ces moraines, produit de l'action des anciens glaciers sur les rochers, qui composent aujourd'hui une bonne partie de la terre arable de la Norvège. Les bancs de marne qui longent toute la côte ouest de la Norvège, laissant entre eux et la terre seulement un étroit mais profond chenal, sont, d'après nos savants, d'immenses moraines, que les anciens glaciers ont poussées devant eux en creusant dans le roc nos fjords, ces longs et étroits bras de mer, qui, en se ramifiant à l'infini, pénètrent jusqu'au cœur du pays, auquel ils donnent la chaleur, la fertilité, une incomparable beauté en même temps que des voies de communication sans pareilles.

A l'intérieur du pays les moraines, en traversant de part et d'autre les vallées, formaient souvent des lacs. Mais peu à peu les eaux sont arrivées à se creuser un lit au travers de ces digues assez peu consistantes, et c'est précisément dans un tel lit que nous avançons vers le lac de Hitterdal.





HITTERDAL.



NOUS y sommes déjà. Ce lac ne présente pas les sévères beautés du lac de Tin, que nous saluerons demain, ni des centaines et centaines d'autres lacs de montagnes dont la Norvège est fière. Au lieu des géants en granit au front ridé et à la chevelure blanche, qui semblent monter la garde autour de ces autres lacs, nous ne voyons que de riants coteaux, de riches campagnes et d'opulentes fermes. Nous avançons avec peine, car des légions de troncs de sapins, libres ou formés en radeaux, nous barrent à chaque instant le passage.

Nous donnons une solide poignée de main à notre aimable capitaine pour nous livrer ensuite à la merci des gens de l'hôtel Furuheim à Notodden.

A l'hôtel nous ne prenons que le temps de nous restaurer un peu ; car, tout près de là, la rivière Tinelven nous attend pour nous présenter sa magnifique cascade, le Tinfos. Permettez-moi d'avouer ici la passion que j'éprouve pour trois instruments de musique : l'orgue, le violoncelle et... les cascades. Veuillez donc nous accompagner au Tinfos.

Il est près de 10 heures du soir. Le soleil, au moment de toucher l'horizon, projette des gerbes dorées sur les sombres pins inclinés au bord de l'abîme, et change les flots écumants, qui se pressent, se brisent et se précipitent entre les murs de granit, en une immense rivière d'or et de rubis. Toute la nature et le maître de la nature, l'homme, se reposent. L'oiseau a retrouvé son nid, les vents eux-mêmes semblent dormir dans les cavernes de la montagne. Et au milieu de ce repos, de ce silence, ces trois cascades chantent leur ineffable concert.

Mon compagnon et moi, nous prenons nos bréviaires, et assis sur un rocher couvert de mousse, nous disons notre office. Le pauvre évêque de Norvège n'a pas de chœur de chanoines ; de charitables dames seules veulent bien l'accompagner de leurs chants et de l'orgue quand il officie ; mais il défie le premier prélat du monde d'entrer en concurrence avec lui lorsque, assis sur un trône de pierre revêtu de mousse, assisté par un humble missionnaire, inondé des rayons du soleil couchant du Nord, il dit son office à l'accompagnement de ses cascades.

L'astre a disparu pour quelques heures ; le crépuscule, que bientôt l'aurore va relever, nous dit qu'il est temps d'aller prendre un peu de sommeil à l'hôtel. Qu'on dort bien après un tel Salut en plein air !

A 6 heures du matin cependant, M. le curé frappe déjà à ma porte.

« — *Benedicamus Domino !* Monseigneur, il est temps de tout préparer pour la sainte Messe. »

Aujourd'hui c'est à moi de la dire, il la servira. Demain les rôles seront intervertis : il la célébrera, et je la servirai.

A 7 heures, l'autel portatif, fidèle compagnon du missionnaire, est monté sur ma table. Bientôt le Seigneur du ciel et de la terre y descend pour consoler et fortifier ses pauvres ouvriers apostoliques. Ah ! cher lecteur, et vous qui, souvent sans motif, négligez d'assister au saint Sacrifice, si vous aviez le bonheur d'entendre la Messe d'un missionnaire, célébrée dans la solitude, au milieu de



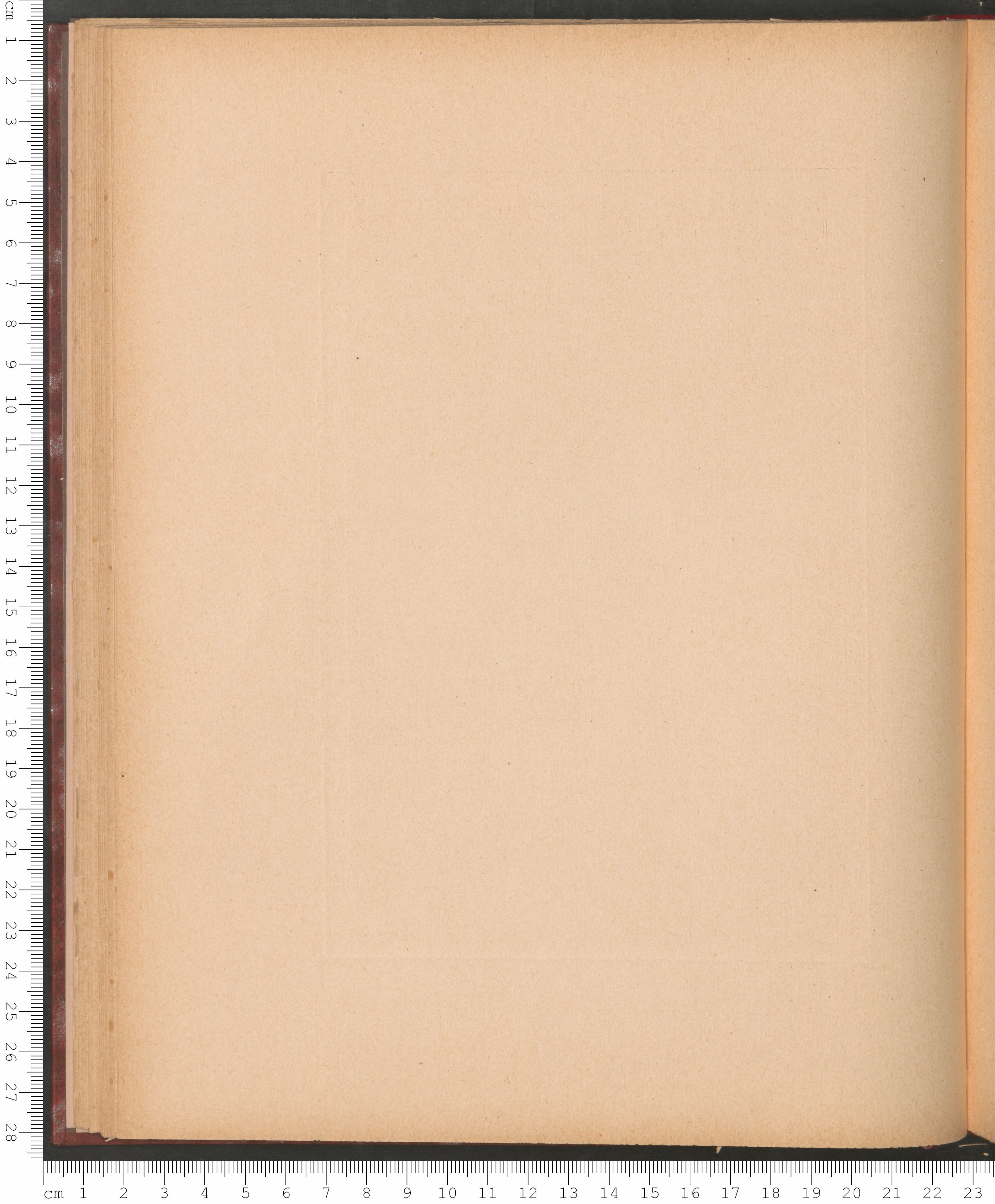
BONDHUSBRAE, BRANCHE DU GLACIER FOLGEFONDEN (voir p. 37).

païens et de protestants, porte fermée, à voix basse, pour qu'aucun profane ne nous écoute ; si alors vous aviez, comme nous, la grâce de sentir, sans la voir, la divine majesté du Seigneur, qui, à l'appel de sa créature, descend sur ce pauvre autel, plus pauvre parfois que la crèche de Bethléem, oh ! alors vous comprendriez, non, vous sentiriez ce que c'est que la Messe. Que nous sommes heureux d'être catholiques !

Nous quittons Notodden, désormais temple consacré au Très-Haut. Nous avons pris toutes les informations nécessaires et maintenant, perchés sur nos



ÉCLUSES DU CANAL DE BANDAK AU TELEMAKEN (voir p. 35).



légères *karriols*, la plus simple expression possible d'une voiture publique, entraînés par de légers poneys, nous dévorons l'espace pour gagner l'église de Hitterdal.

On le croirait à peine, mais, malgré l'énormité des distances, malgré le caractère accidenté du terrain découpé à l'infini par des montagnes, des lacs et des fleuves, il n'est guère de pays où les moyens de communication soient aussi à la portée de tout le monde qu'en Norvège. Partout où il y a une route ou un lac, l'État ou la commune entretient des stations où vous pouvez, à toute heure, soit de jour, soit de nuit, avoir à votre disposition soit une *karriol* à une place, soit une *stolkjaerre* à deux places, soit une barque. Et comme redevance vous payez en moyenne, par kilomètre, 23 centimes pour la *karriol*, 35 centimes pour la *stolkjaerre* et à proportion pour les barques. Avec cela vous avez généralement le droit de loger et de manger à la station à des prix très modérés. En hiver, naturellement, les voitures et les barques sont remplacées par des traîneaux ; mais les prix restent les mêmes.

Après un peu plus d'une demi-heure de course, nos *karriols* nous déposent devant l'église de Hitterdal, une de ces anciennes *stavkirker* en bois de sapin où nos pères catholiques ont prié dès le XII[e] siècle, et où nos frères séparés prient encore de nos jours. (*Voir* p. 49.)

Accompagnés d'un aimable vieillard, que nous avons rencontré à la porte de l'église, nous entrons. Une restauration maladroite, faite en 1850, a dégradé beaucoup ce vénérable monument ; mais cela ne nous empêche pas d'être profondément émus en nous trouvant dans son enceinte, où les anciens habitants du Telemarken ont adoré le DIEU eucharistique, chanté ses louanges, écouté son Évangile. L'autel est profané, les antiques peintures n'ont laissé que de faibles traces, la lampe du sanctuaire n'y brûle plus depuis plus de trois cents ans — elle s'était éteinte dans toute la Norvège ; — cependant il nous semble que les anges qui ont assisté au divin Sacrifice, il y a des siècles, y sont encore pour veiller à la sainteté de ces lieux où leur Seigneur a daigné résider.

Pendant que notre pensée remonte aux temps passés, tout un groupe de paysans, petits et grands, sont entrés pour voir ces curieux étrangers. Notre bon vieillard, voyant notre émotion, m'en demande la raison.

« — Dis donc, — en Norvège les campagnards tutoient tout le monde, — il me semble que tu ne trouves pas belle notre église, car tu as l'air triste. »

« — Comment ne pas être triste, en constatant combien vous l'avez gâtée? »

Et je lui explique les fautes graves commises lors de la restauration de l'église.

« — C'est absolument mon avis ! réplique mon interlocuteur. J'avais bien dit au Conseil, dans le temps, qu'il ne fallait rien changer à ce que nos pères nous

ont laissé ; mais ces « têtes de morue » ne voulaient rien entendre. Mais dis donc, toi, tu sembles t'y entendre : est-il bien vrai que notre *stavkirke* a été une église catholique ? »

« — Rien n'est plus vrai. Tu sais donc que vos ancêtres ont été catholiques, et que ce sont eux qui ont construit cette église, où ils ont prié pendant des siècles. »

« — Y a-t-il encore des catholiques au monde aujourd'hui ? » me demande-t-il.

« — Quelle demande ! Mais bien sûr ! plus de 250 millions. »



EN *karriol* (voir p. 43).

« — Est-ce possible ! Mais les catholiques sont-ils chrétiens, adorent-ils Notre-Seigneur Jésus-Christ comme nous ? »

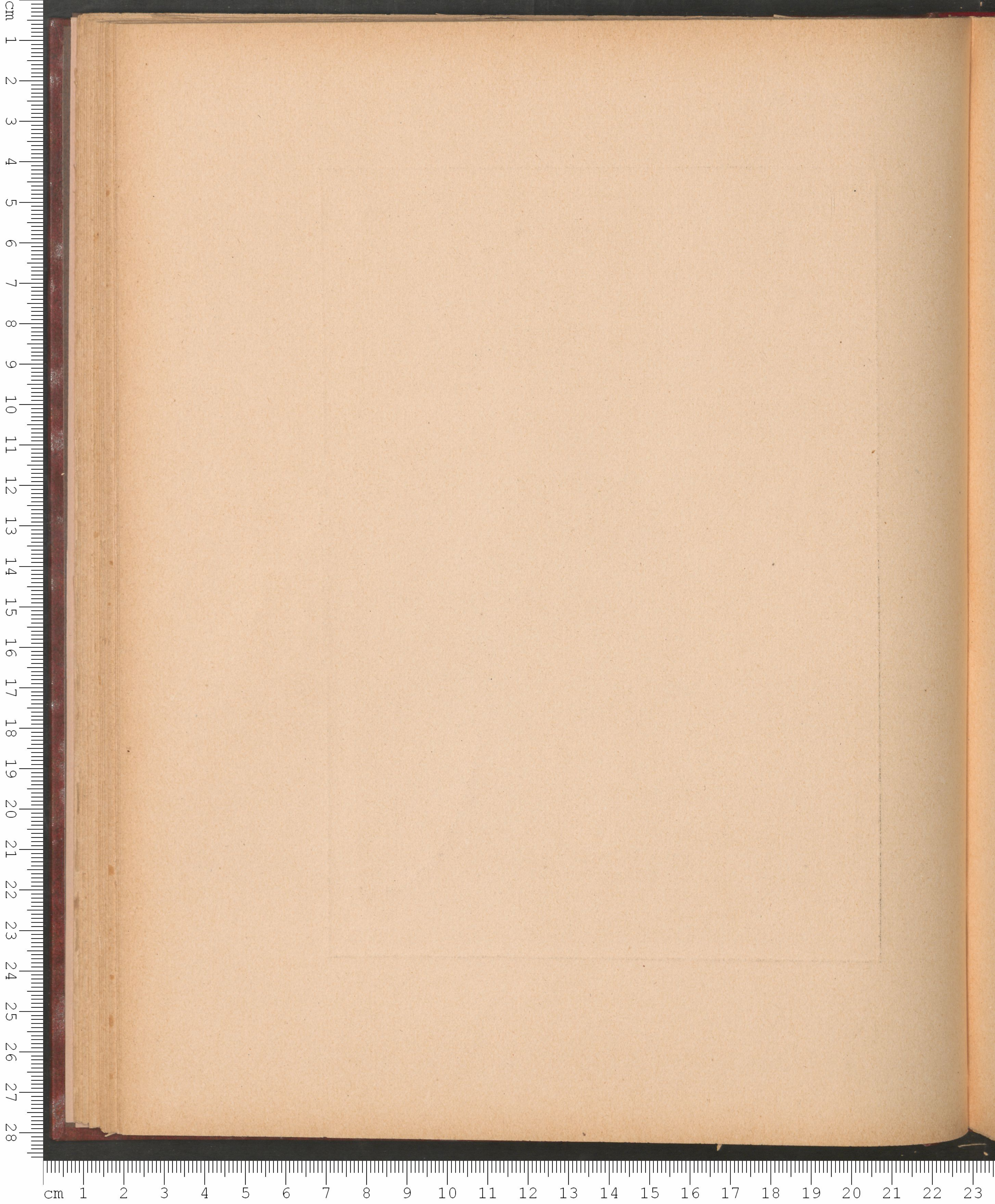
« — Sans doute ! Ce sont eux qui ont apporté la religion chrétienne en Norvège, et si vous avez le bonheur d'être chrétiens, c'est à l'Église catholique que vous le devez. »

« — Mais, les catholiques, n'ont-ils pas adoré Marie, les saints et l'Antéchrist, qu'ils appellent pape ? »

« — Mais non. Ils ont adoré et ils adorent, comme toi, Dieu seul ; mais ils



LA CASCADE DE TINFOS (voir p. 39).



vénèrent la Mère du divin Sauveur et les amis de DIEU, les saints, qui l'ont fidèlement servi ici-bas. Quant au pape, il est le successeur de saint Pierre, que Notre-Seigneur lui-même a élevé à la dignité de pasteur suprême de son Église, et c'est comme tel que les catholiques le reconnaissent, lui obéissent et le respectent, de la même manière que tu respectes notre cher roi, placé par DIEU pour gouverner en son nom notre pays, lui donner des lois et nous rendre heureux sur cette pauvre terre. »

« — Ah ! voilà exactement ce que me disait mon père, qui avait un ancien livre catholique. Vois-tu, cela me fait du bien au cœur d'apprendre qu'il avait raison. Lorsque je répétais ces choses, on s'est toujours moqué de moi et on m'a dit que, comme Luther l'a prédit, le pape est mort, et que l'Église catholique était morte aussi. J'avais donc eu raison contre tous. Mais toi, d'où sais-tu ces choses ? »

« — Je les sais parce que je suis catholique moi-même. »

Comment décrire l'ébahissement, presque l'effroi que produit cette déclaration ? Chacun m'examine du haut en bas :

« — Catholique, toi ?... Et ce jeune beau Monsieur, qui a l'air d'être si bon, qui est-il ? »

« — Catholique aussi, et même prêtre catholique et curé à Christiania. »

Les femmes reculent d'épouvante ; les enfants au contraire, en entendant le nom de prêtre, entourent mon compagnon et cherchent à mettre leurs mains dans les siennes. Les hommes froncent le sourcil.

« — Curé catholique, et à Christiania, en pleine Norvège ! Mais c'est incroyable ! reprit le vieillard. Voulez-vous nous donner des détails ? »

Je ne me fis pas prier, et en retournant à nos *karriols*, entouré de tous ces braves protestants, je leur racontai comment l'ancienne foi avait repris possession du sol norvégien.

Ils étaient stupéfaits d'apprendre que la vieille Église qui avait christianisé et civilisé leur chère Norvège, qui lui avait donné Olaf, Halvard et tant d'autres saints, existait encore dans le monde et... même en Norvège.

Les femmes avaient quitté toute frayeur en constatant que nous n'avions pas de pied de cheval ; elles nous questionnaient à l'envi.

Tous trouvaient naturel ce que je leur racontai. C'étaient de bons chrétiens, catholiques au fond, sans s'en douter. Du reste, j'ai appris, peu après, que leur pasteur également était un brave homme, protestant de bonne foi et honnête, et qu'il ne calomniait jamais l'Église catholique. Ils sont nombreux ici, parmi les pasteurs de l'Église de l'État, les hommes de volonté droite et de cœur sincère ; beaucoup d'entre eux nous défendent même, réfutent par la parole et par la presse les préjugés accumulés contre notre sainte Église, et demandent avec nous l'accomplissement de la prière de Notre-Seigneur : *ut omnes unum sint !* Ainsi soit-il !

Mais il faut partir. Mon compagnon m'aide à monter en voiture, et il le fait avec le respect qu'un fils a pour son père. Cette circonstance n'échappe pas à notre bon vieillard.

« — Tu nous as dit ce qu'est ton jeune ami ; mais tu ne nous as pas dit ce que tu es toi-même, toi, qu'il traite avec tant d'égards. »

« — Eh bien ! je suis l'évêque catholique pour la Norvège, et toi aussi, tu es mon fils, sans le savoir. Je te bénis de tout mon cœur, toi et tous les autres, qui sont aussi mes chers enfants. Priez pour moi ; moi, je prie pour vous, pour que vous trouviez tous le chemin du ciel. »

Et je les bénis sans attendre la réponse du vénérable vieillard.

Nous partons, accompagnés des salutations de ces bonnes gens.

Quand leur sera-t-il donné d'avoir un véritable pasteur ? Grand Dieu, c'est ce que je vous demande en déplorant ma pauvreté et mon impuissance. C'est ce que je me demande surtout, lorsque je dois répondre à tant de jeunes candidats-missionnaires qui voudraient venir nous aider :

« — Cher frère, je n'ai pas de quoi vous construire une petite église, ni de quoi vous donner le morceau de pain quotidien. Priez pour nous. »

Mais que la volonté du Seigneur soit faite sur la terre comme au ciel ! Les desseins de Dieu sont insondables.



A TIN.



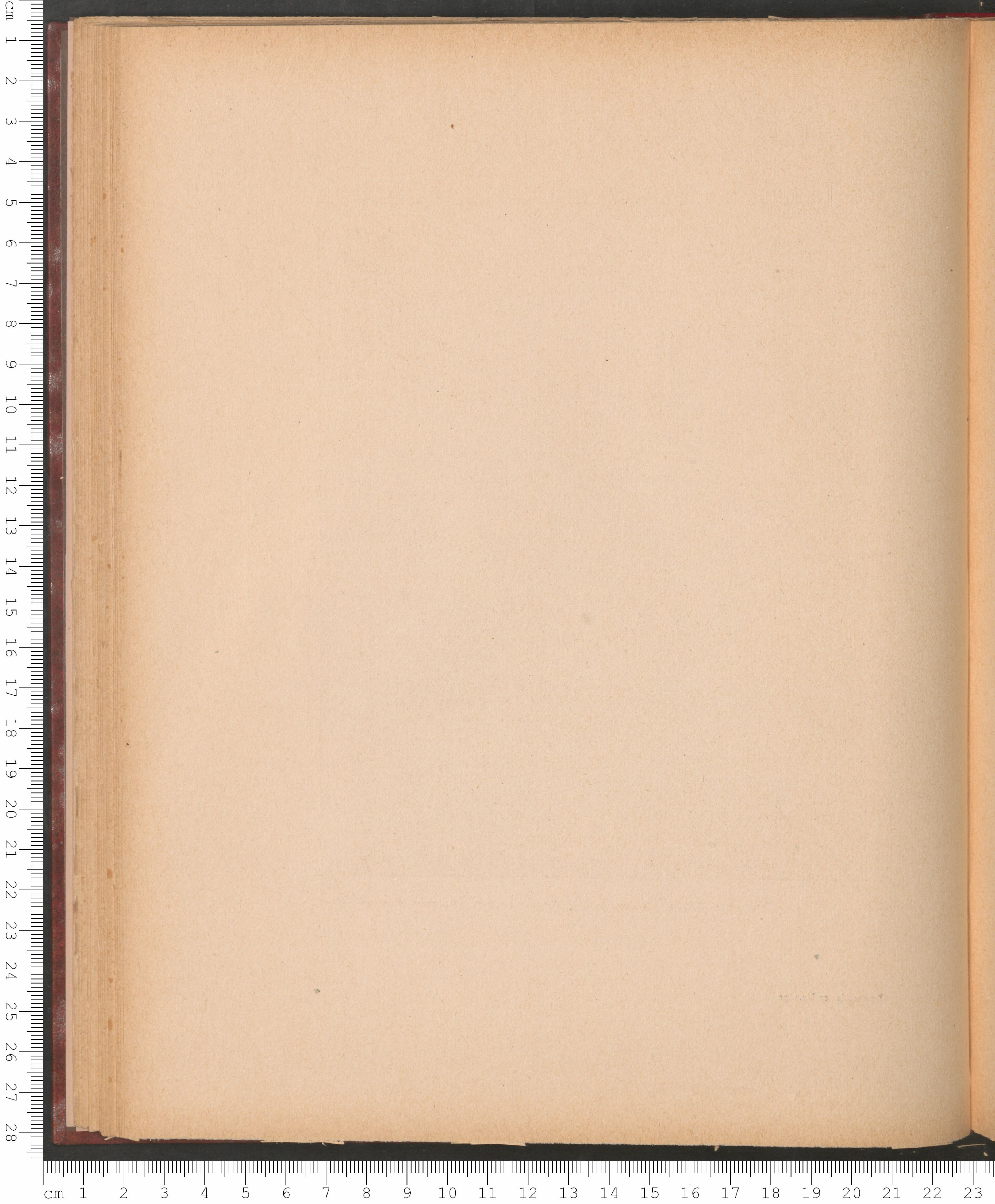
Nos petits chevaux, qui ont eu le temps de se reposer, nous emportent au triple galop. La petite fille du maître de station, assise derrière moi sur ma malle pour ramener plus tard les chevaux, a toutes les peines du monde à conserver l'équilibre.

Le pays est encore riant et fertile ; mais bientôt arrivent les forêts avec de rares clairières, animées par de jolies fermes. Lorsque nous passons auprès d'une de ces fermes, les poules se sauvent en criant, comme si le vautour allait s'abattre sur elles ; le chien fait un tapage épouvantable ; le cheval tend son long cou à travers la lucarne de son étable et salue d'un long hennissement nos coursiers ; les enfants mettent leur tête à la fenêtre et nous envoient de leurs petites mains un aimable salut ; le paysan, occupé à aiguiser son long *tollekniv* (*voir la grav.* p. 52), nous jette un regard amical sans interrompre sa besogne, et nous-mêmes, nous jetons un regard d'admiration sur ce magnifique *stabur* (garde-manger) (*voir la grav.* p. 53), qui a vu passer des générations et des générations.

Les montagnes Himingen, Haeksfjeld et Kjœvingfjeld aux cimes poivre et sel



ANCIENNE ÉGLISE EN BOIS DE HITTERDAL (voir p. 43).



semblent nous inviter à aller les entretenir un peu dans leur solitude. Nous devons résister à la tentation pour ne pas manquer notre étape du soir.

C'est l'hôtel, je devrais plutôt dire l'ermitage de Tinoset, à l'extrémité sud du lac Tinsjœ, que nous avons choisi pour passer la nuit. Nous y trouvons bon nombre de touristes, car, depuis que le lac est sillonné de deux petits bateaux à vapeur, les touristes y affluent : c'est d'abord le lac qui les attire, puis l'ascension du pic Gausta et plus loin la fameuse cascade Rjukanfos, qu'on ne peut atteindre qu'en passant par la porte du lac.

Le matin suivant nous trouve sur le pont de la petite barque à vapeur *Fin*. C'est une bien frêle embarcation, mais elle file comme une flèche, à l'ombre des montagnes qui resserrent le lac des deux côtés. Le capitaine, un petit vieux d'une rare vivacité, est déjà en pleine conversation allemande avec mon compagnon. Il est fier de son lac et en explique tous les secrets.

« — Voyez-vous, dit-il, ce pic qui menace le ciel ? C'est le Lifjeld, un vilain gaillard qui nous envoie souvent à l'improviste les grains que nous appelons *kastvind*. En un tour de main le vent change en écume les paisibles flots du Tinsjœ, et nous avons toutes les peines du monde à éviter un naufrage. Pas plus tard qu'avant-hier il a enlevé là, devant moi, à une pauvre paysanne deux grandes jattes de lait pour les jeter dans le lac. J'ai navigué pendant trente années un peu tout autour du globe ; mais j'ai presque plus peur du *kastvind* norvégien que du cyclone des tropiques. Mais enfin, nous sommes entre les mains de DIEU.

» Le pasteur d'ici en est la preuve. Vous voyez là à gauche, au pied de ce mur gigantesque de granit, cet amas de blocs, qu'avec le temps la gelée a détachés des rochers et a fait rouler dans l'abîme. Nous appelons un tel amas un *ur*. Or, il y a quelques années, le pasteur, en revenant en barque d'une visite, fut surpris par le *kastvind*. Le vent et les vagues lancèrent la barque contre les rochers et la brisèrent, et c'est par un vrai miracle que le pasteur put se réfugier sur cet *ur*. Mais comment sortir de là ? Derrière lui une paroi abrupte, ayant plusieurs centaines de mètres de hauteur ; devant lui le lac, qui a une profondeur de près de mille mètres. Pendant trois jours et trois nuits il appela au secours et pria DIEU ; alors seulement ceux qui le cherchaient le découvrirent, exténué et presque mort. »

Le bon vieillard était en verve. Il ajouta aussitôt :

« Voilà le mauvais côté de la médaille, mais il y a aussi le côté poétique. Vous voyez d'ici cette saillie sur la pente. Vous savez que nos ancêtres païens avaient peuplé de leurs divinités toutes leurs montagnes et leurs vallées. A l'intérieur du pays, là où se dressent nos pics les plus majestueux, couverts de neiges éternelles, habitait le dieu Jotun ; c'est pour cela que la contrée se nomme Jotunheim. Or la fiancée de ce brave Jotun vivait de l'autre côté du lac, là où vous voyez, au pied des montagnes, une gracieuse ferme. Il désirait lui faire une visite ; mais ne voulant

pas faire le tour du lac, qui a 34 kilomètres de long sur 2 à 3 seulement de large il résolut de le franchir d'un seul saut. C'est ce qu'il fit ; et cette saillie marque la

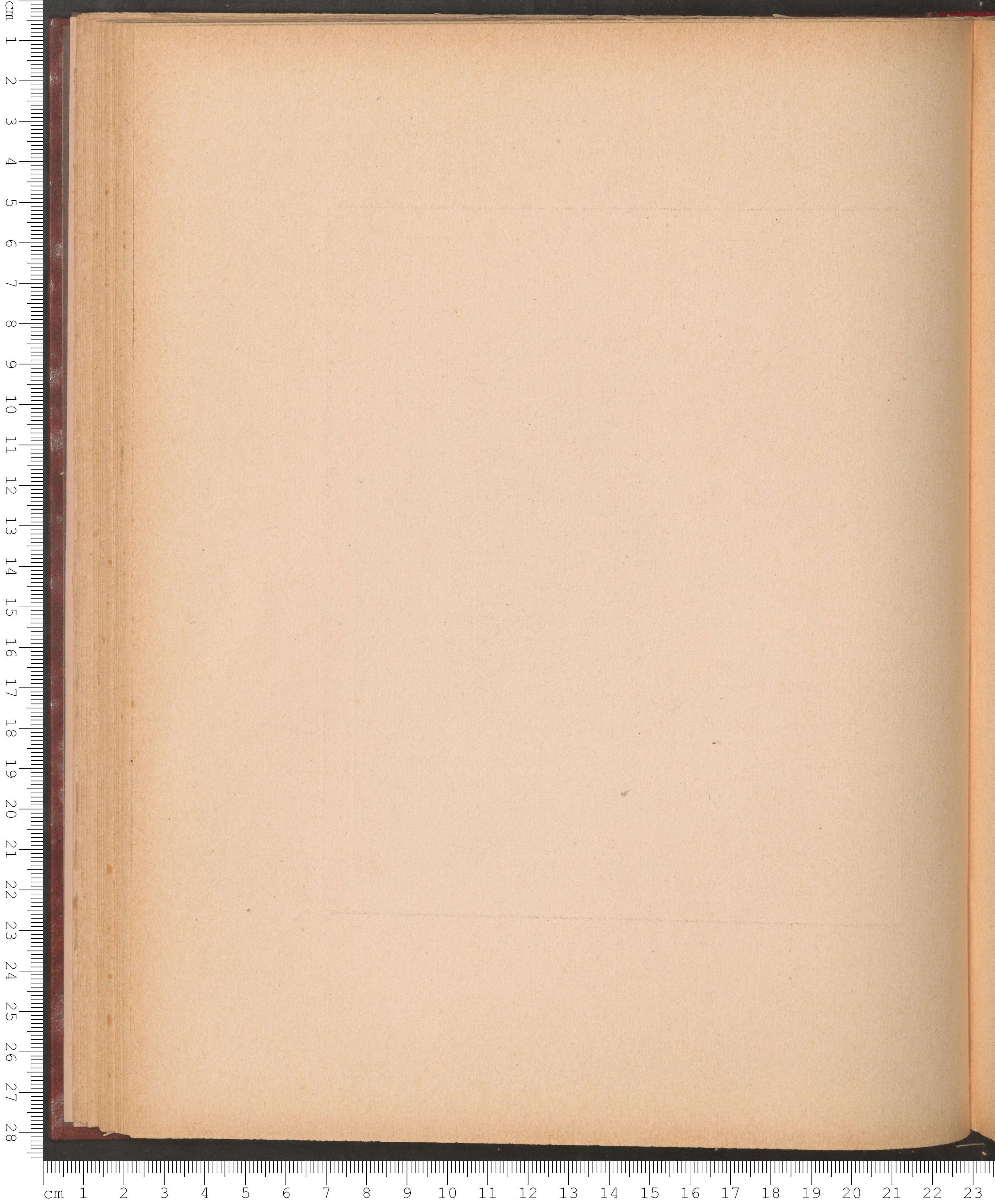


PAYSANS DE TELEMARKEN (voir p. 48).

place où il enfonça son talon en partant ; et de l'autre côté du lac, son pied, en touchant le rocher, fit précisément cet enfoncement, où la ferme s'est nichée plus tard. »



GARDE-MANGER DE TELEMARKEN (voir p. 48).



En ce moment je dus interrompre l'aimable causeur pour dire un mot à mon compagnon. Je le fis en français, afin de ne pas être compris des personnes présentes.

« — Ah! Monsieur, vous parlez français ? observa le brave capitaine en bon français ; vous devez être Français. Eh bien! voici quelque chose pour vous. Voyez-vous ce pic ? Il a une hauteur de près de 5.000 pieds. C'est là qu'atterrirent, le 15 novembre 1870, deux aéronautes français, partis en ballon quinze heures auparavant de Paris assiégé. Les passagers ne savaient s'ils se trouvaient dans la lune ou encore sur notre vieille terre. Mais voilà que l'un d'eux découvre sur la neige une boîte d'allumettes norvégiennes, perdue par un touriste. Cette trouvaille les rassura en leur apprenant qu'ils n'étaient pas trop loin de gens civilisés. Ils furent reçus et fêtés comme des héros par les habitants, et si vous voulez voir les restes de leur aérostat, vous n'avez qu'à aller au Musée de Christiania, où ils sont religieusement conservés. »

Entre temps notre petit bateau a contourné l'imposante montagne Haakenaesfjeld. Un instant notre regard, en suivant la vallée qui forme le prolongement de l'enfoncement du lac, peut se promener sur l'immense plateau qui, à une énorme hauteur, va s'étendre, sous le nom commun de Hardangervidden, jusqu'au fond du Hardangerfjord. Un instant plus tard nous abordons à l'embarcadère de Fagerstrand, où déjà une confortable calèche, retenue pour nous par l'amabilité du bureau Cook, nous attend.

Mais voilà notre vieux capitaine, qui s'était absenté un instant pour diriger la manœuvre de son bateau et le faire entrer à bon port. Il est agité, comme si trois *kastvinds* allaient nous assaillir à la fois.

« — Monseigneur! me dit-il, et sa voix vibre d'émotion, Monseigneur! vous me pardonnez, n'est-ce pas ?... d'avoir causé si familièrement avec Votre Grandeur! A l'instant seulement j'ai pu arracher à votre compagnon le secret que vous êtes évêque. Et moi, qui ai beaucoup voyagé en pays catholiques, je sais comment on doit se comporter vis-à-vis d'un évêque. Vous irez jusqu'au Rjukanfos, et puis vous pouvez reprendre le bateau pour revenir à Tinoset. Ne vous pressez pas, mon *Fin* vous attendra ici jusqu'à l'heure qu'il vous plaira d'assigner à votre retour. Les autres passagers n'auront qu'à patienter, car un retard ne leur fera perdre aucune correspondance, parole du capitaine Olsen! »

J'aurais pu embrasser ce petit vieillard au grand cœur. Un cordial remerciement en bon français le remit à son aise, et une *effroyable* poignée de main de sa part scella notre traité de paix.





AU VESTFJORDDAL.



Celui qui n'a jamais vu la Norvège et ne la juge que d'après les indications de la latitude géographique, sans penser au Gulfstream ni à nos longues journées d'été, où le soleil, même au sud du pays, nous inonde de ses rayons depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures du soir, celui-là ne s'attendrait jamais à y trouver un paradis terrestre comme la vallée Vestfjorddal ; nous allons la suivre d'un bout à l'autre, depuis l'embouchure du Maanelv jusqu'au Rjukanfos, que nous ne trouverons qu'à 25 kilomètres de Fagerstrand. En bas, de riches prairies, des champs ondoyants, des bosquets brillant de mille nuances et exhalant un parfum délicieux ; à droite et à gauche, d'innombrables fermes, cachées à l'ombre de sombres sapins, entourant de loin la petite église ; au milieu de la vallée, la rivière, tantôt profonde, silencieuse, rêveuse, tantôt écumante et tapageuse dans sa lutte contre les rochers qui veulent lui barrer le passage, et à côté de la rivière, le plus souvent de plain-pied, la route, une interminable allée bordée d'arbres en fleur. A mi-côte, des forêts de pins montant vers le ciel, élancés, parfumés, semblables à des cierges géants dans un temple du Seigneur. Plus haut encore, les parois et les colonnes du temple, les rochers, se dressant à pic et laissant d'intervalle en intervalle des cascades se précipiter dans l'espace ; ces cascades sont les orgues qui chantent perpétuellement l'auteur de ce temple. Plus haut, bien plus haut encore, des cimes revêtues de neige et, les dominant toutes, le pic du Gausta. Un peu après Nyland, nous longeons le pied de cette montagne, la plus haute du sud de la Norvège. Pour voir son front, nous serions presque forcés de nous coucher sur le dos (*voir la grav. ci-contre*).

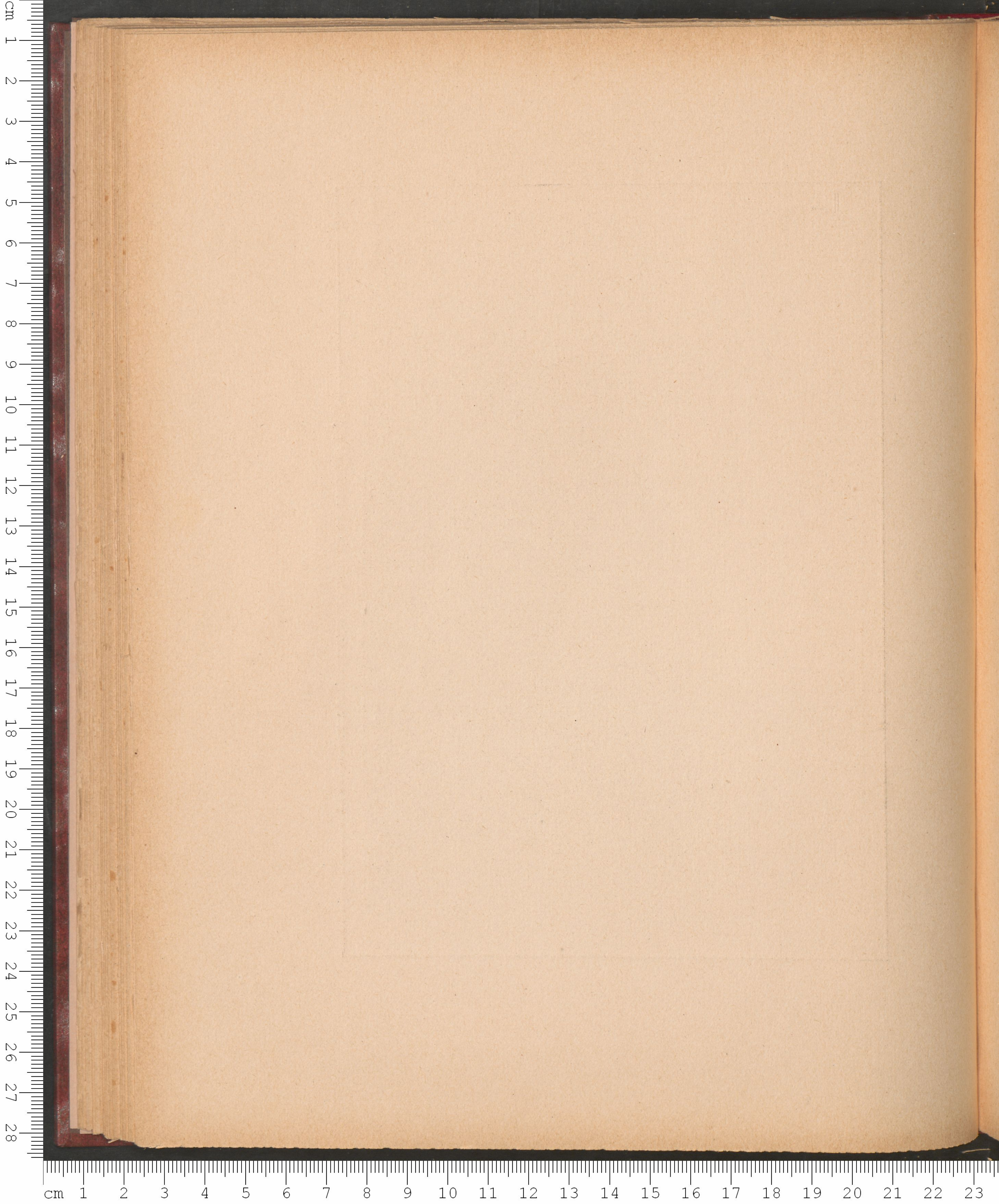
Ah ! si j'étais plus jeune, quelle joie ce serait d'en faire l'ascension ! Mais les temps où je passais mes vacances à rendre visite aux pics de la Suisse et du Tyrol, sont loin. La poésie a fait place à la prose.

Ce que j'ai vu de cette vallée, si populeuse et si retirée du reste du monde, suffit à me convaincre qu'il faudrait là absolument une station et un prêtre catholiques, et me voilà déjà lancé dans le domaine du calcul différentiel et intégral pour trouver quand nous serons en état de satisfaire à ce besoin. Hélas ! j'ai beau tourner et retourner les savantes formules dont les professeurs du Collège Romain ont bourré ma tête dans le temps, je ne trouve aucune solution. Mais il me semble que le bon Dieu, en employant le langage qui m'était si familier lorsque je fréquentais encore ma chère Université de Rome, me souffle la réponse : « *Lascia fare a me.* C'est mon affaire ; fais ce que tu peux, et moi je ferai le reste. »

La voiture s'arrête et le cocher met fin à mes réflexions :



LE VESTFJORDDAL AVEC LE GAUSTA AU FOND (voir p. 56).



« — Voyez-vous, Messieurs, cette sombre gorge qui descend le long du flanc du Gausta ? Eh bien, il n'y a pas plus de huit jours qu'un professeur allemand, qui s'était hasardé à ces hauteurs vertigineuses avec un ami, mais sans guide, y a été surpris par une tourmente de neige et, en cherchant un abri, est tombé dans ce gouffre. On a découvert son corps, horriblement mutilé. Il y a quelques années, un étudiant danois y a trouvé également la mort. Personne ne savait ce qu'il était devenu, et ce n'est que par hasard que, deux années plus tard, on a rencontré son squelette. Il ne faut pas voyager dans les montagnes sans guide, Messieurs, » ajouta-t-il, en allongeant un coup de fouet à ses chevaux.

La vallée se rétrécit de plus en plus, la rivière se courrouce en se précipitant de gouffre en gouffre. Notre route commence à serpenter. Une voix stridente nous fait tourner la tête :

« — *Ausweichen !* (Laissez passer !) »

Comment faire place à une voiture dans ce chemin étroit, suspendu au-dessus de l'abîme ? Nous laissons donc crier. Du reste, notre cocher nous fait observer que le pauvre cheval qui traîne ce gros Monsieur avec une dame de même proportion et le cocher en plus, est absolument hors d'haleine et couvert d'écume. Il nous conjure d'avoir pitié de l'animal et de ne pas laisser passer le véhicule.

« — *Verstehen sie kein deutsch ? Zur seite !* » (Ne comprenez-vous pas l'allemand ? Mettez-vous de côté !) nous crie l'aimable Monsieur.

Cette fois il eut la réponse en sa langue maternelle :

« — *Auf einen groben klotz gehoert ein grober keil.* » (A vilain, vilain et demi).

Nous avançons. A droite les rochers, qui menacent de nous écraser ; à gauche la rivière en fureur ; derrière nous le compatriote de mon compagnon, en rage, et bientôt devant nous le Rjukanfos. L'apparition de la cascade fut si subite, la vue de ce torrent, blanc comme du lait, se précipitant perpendiculairement et tout d'un trait d'une hauteur de 750 pieds dans une sombre chaudière de granit, fut si saisissante, le bruit de ses eaux tourmentées si majestueux, que même l'ami qui nous suivait avala la malédiction qu'il était en train de nous lancer. Il y a des beautés dont la vue dompte même le tigre.

Je n'essaierai pas de décrire les charmes sauvages de cette cascade, tombant de la paroi qui ferme notre petit paradis. Nous suivons lentement la nouvelle route que l'État norvégien vient de creuser à prix d'or dans des rochers qu'on aurait dits inaccessibles, uniquement en faveur des touristes. Par moments le vertige s'empare de nous ; en tout cas la vue de ces précipices, qui tous aboutissent au fond de la « cascade fumante », fait perdre au Monsieur allemand l'envie de passer à côté de nous, de sorte que nous arrivons sans nouvel assaut au *sanatorium*, admirable chalet ou hôtel en bois, récemment construit à côté du Rjukanfos (*voir la grav.* p. 61).

Depuis que je suis missionnaire, je ne suis plus touriste. Pour cela il me manque trois choses : la monnaie d'abord, le temps ensuite, puis les jambes. Ah ! de quels vilains rhumatismes m'a gratifié l'éternel brouillard de Christiania en hiver ! Mais il me reste un peu de mes anciens instincts de touriste. Et, en cette qualité, je me crois autorisé à dire à mes amis de France et de Navarre et d'autres pays encore, même de la Suisse :

« — Voulez-vous et pouvez-vous faire un tour de vacances ? Venez en Norvège. Aimez-vous à faire l'ascension de pics presque inaccessibles ? Nous en avons que jamais le pied de l'homme n'a profanés.

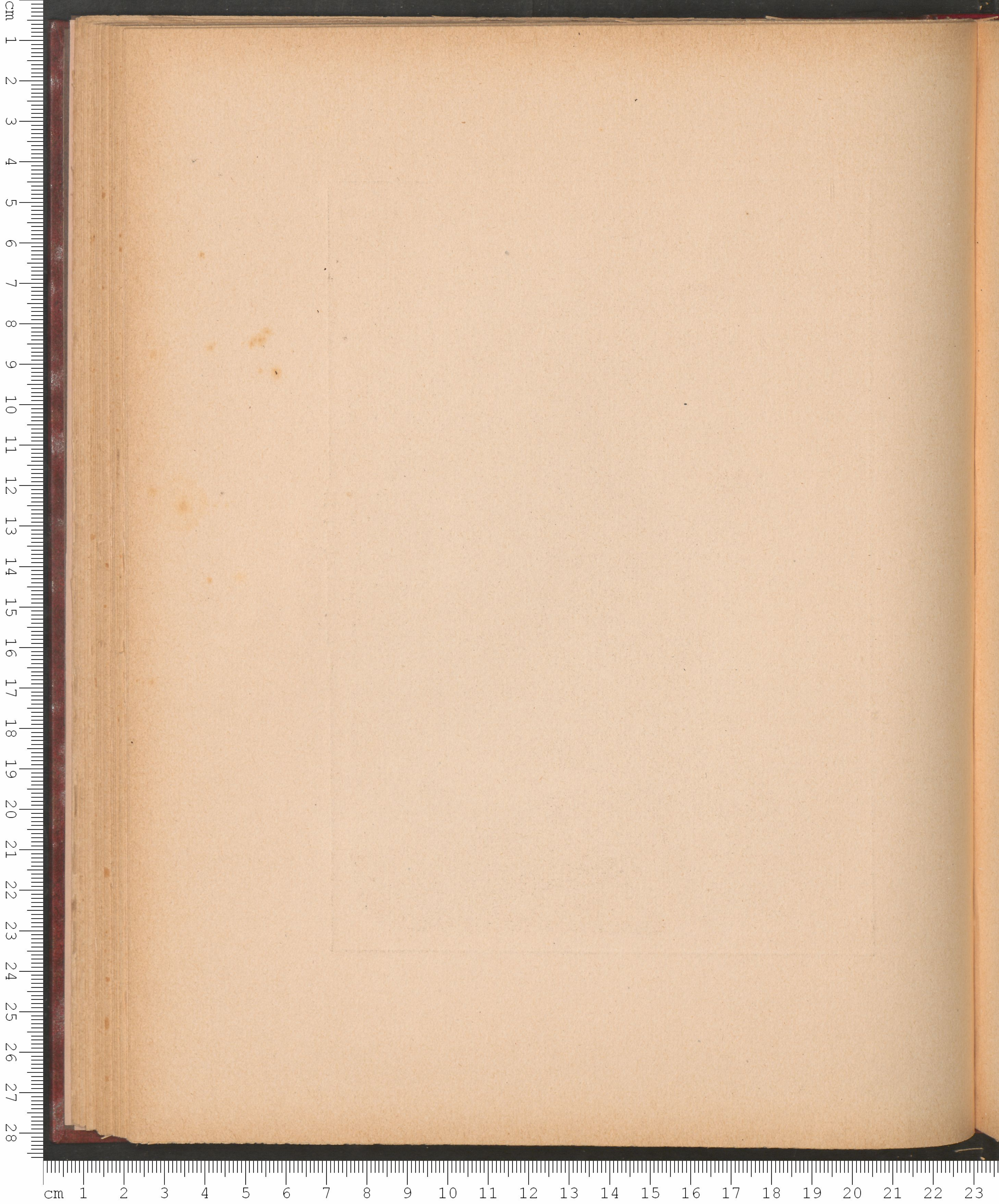
» Êtes-vous plus raisonnables ? Pensez-vous que, somme toute, il est criminel de hasarder sa vie pour être inscrit comme champion au livre d'or des Clubs alpins, mais aimez-vous les chasses ? Venez à nous ; les lièvres sont tellement abondants en Norvège, qu'à Christiania nous les mangeons à 1 fr. 50 la pièce ; les perdrix, les gélinottes, les coqs des bois, les coqs de bruyère et tout autre gibier se trouvent en si grand nombre, qu'en hiver ils figurent quotidiennement sur le menu à l'évêché de Christiania, et cela dans le but de faire des économies. Mais non, vous aimez le gros gibier, et, soit dit entre nous, il est plus facile à tirer. Eh bien ! l'élan et le renne sauvage sont à votre portée, pourvu que vous ayez votre port d'armes en règle. Êtes-vous amateurs d'émotions ? Nos loups, nos lynx, nos renards et, si vous êtes un homme de cœur, nos ours, ne font qu'attendre l'honneur d'être mis à mal par vous ; et après que vous les aurez tirés, notre aimable Gouvernement vous priera de vouloir bien agréer une prime assez respectable.

» Mais vous préférez la pêche. A votre service. Dans la mer et dans les fjords nous pêchons le hareng, la morue et, si cela ne peut pas vous suffire, la baleine ; et là vous n'avez à payer ni permission, ni location. Nos lacs et nos rivières fourmillent de truites et de saumons. Tout cela est à votre disposition, pourvu, bien entendu, que vous ayez un nombre suffisant de billets de mille francs pour faire concurrence aux milords anglais, qui jettent l'or à pleines mains pour louer nos chasses et nos pêches. Que si ces billets vous manquent, ne désespérez pas, écrivez-moi un mot. Tout pauvre que je suis, je dispose au bord du grand lac de Selbo d'une propriété rurale de peu de valeur locative, il est vrai, mais donnant droit à la pêche dans cinq étangs et un grand lac. Tout cela est à la disposition des lecteurs des *Missions catholiques*, y compris une assez jolie maison en bois. Vous pourriez même m'y rencontrer avec ma sœur, qui serait heureuse de vous recevoir. Venez pêcher et respirer cet excellent air, qui vous rajeunira d'un demi-siècle. Je le sais par expérience, car c'est là que je vais me retremper. » (Voir *Tournée pastorale*, p. 171.)

Mais je m'oublie..., pardon.

Je voulais simplement faire observer que presque partout en Norwège, même

LE RJUKANFOS (voir p. 59).



dans les coins les plus reculés, le touriste, le chasseur, le pêcheur trouvent à leur disposition, sinon un joli hôtel, souvent décoré du nom de *sanatorium*, comme notre hôtel du Rjukanfos, au moins une ferme où règne l'antique esprit hospitalier des Norvégiens. Il est vrai que messieurs les touristes, surtout les Anglais, nous ont un peu gâtés et nous ont initiés à l'art d'exploiter les étrangers ; mais pour éviter ces *bienfaits* de la civilisation moderne, vous n'avez qu'à fuir les chemins battus et à rechercher nos vallées solitaires, mais belles comme un rêve des Mille et une Nuits. Là vous trouverez le Norvégien hospitalier, franc, aimable, prêt à se sacrifier pour vous, et surtout chrétien, parce que là l'ancien catholicisme s'est mieux conservé que partout ailleurs.

Un tel coin de terre, c'est le Vestfjorddal.

L'hôtel ou *sanatorium* nous servira notre dîner, commandé par téléphone ; vous savez que le télégraphe et le téléphone projettent leur réseau sur toute la Norvège jusqu'au fond de la Laponie.

Disposition de la Providence ! A table, nous retrouvons le tonitruant personnage allemand rencontré en route. Les présentations d'usage se font naturellement.

« — Monsieur X..., d'Essen, curé catholique de Saint-Halvard à Christiana ! »

« — Monsieur Müller ou Schmidt, pasteur protestant à Dingskirchen, grand-duché de Bade, et Madame. »

Touchante réconciliation ! Malentendu naturellement.

« — Et quel est, demande le révérend pasteur à mon compagnon, ce monsieur à longue barbe qui a eu l'air de se moquer un peu de moi et m'a répondu si brusquement ? »

« — Celui-là ! c'est l'évêque catholique de Norvège. »

Tableau ! Long silence diplomatique. Mais le dîner est bon, les vins sont généreux, et les bouteilles vides s'alignent éloquemment devant Monsieur et Madame. Les langues se délient malgré elles, et à la fin on est profondément ému de se rencontrer au bout du monde.

Tout est bien qui finit bien, et lorsqu'après le café nous examinons de plus près la cascade, Monsieur le pasteur et Madame ont pour votre serviteur le plus aimable sourire.

Mais gardons-nous d'oublier que le capitaine Olsen nous attend. A la rigueur, nous aurions pu le remercier par téléphone et gagner plus directement la route de Telemarken à Jamsgaard, partie à pied, partie en barque sur les grands lacs de montagne Mjœsvand et Totakvand ; mais d'abord nous aurions encore trouvé trop de neige par ces hauteurs ; ensuite, je l'ai déjà dit, mes pauvres jambes protestent contre la reprise de ces marches forcées dans des montagnes sans chemins ; enfin, nous n'aurions gagné ni temps ni argent.

« — Mais, dira peut-être quelqu'un, si vous vous étiez servis d'une bicyclette ? »

Certes, je suis assez de mon temps pour n'avoir aucune prévention contre ce véhicule à la mode ; mais, jusqu'à nouvel ordre, je ne pense pas que, hormis le cas d'une véritable nécessité, ce genre de locomotion convienne au caractère du prêtre. D'autre part, si la Norvège a un certain nombre de routes qui se prêtent admirablement au voyage à bicyclette, par exemple le chemin qui part de Christiania pour aboutir au fond du Romsdalsfjord (distance énorme), le pays est, en général, trop montagneux pour ce sport. Nos Norvégiens l'exercent malgré tout et, comme tout sport, avec une véritable passion ; vous risquez à chaque instant d'être écrasé par un de ces véhicules ; mais si vous ne voulez pas vous éreinter, laissez votre bicyclette chez vous en venant nous voir. Vous le feriez certainement si vous aviez vu, comme mon compagnon et moi, un malheureux étudiant de Sandefjord qui avait eu l'ingénieuse idée de venir de la route de Telemarken au Rjukanfos à bicycle. Il arriva pendant le dîner. Il était en nage depuis trois jours, non pour avoir manœuvré les pédales, ce qui est impossible sur ces pistes, qui ne sont même pas des sentiers, mais pour avoir porté sa machine sur son dos, à tour de rôle avec le guide, qu'il avait payé à beaux deniers. Il était à moitié mort de faim et vint à moi ; j'avais assez de cœur pour entendre avec compassion l'aveu de sa méprise, tandis que les autres se moquaient de lui. Quoiqu'en Norvège la loi défende de prêter serment autrement que devant un juge, il prit à témoin tous les dieux, anciens et modernes, de la Norvège, que son bicycle figurerait à la première enchère qui se tiendrait à Sandefjord.

Pendant que je vous raconte cette triste histoire, nos voitures — la nôtre et celle de notre nouvel ami de Bade — redescendent « comme un éclair huilé » vers Fagerstrand, où notre brave capitaine, en regardant sa montre, nous lance de loin ce compliment : « L'exactitude est la vertu des rois. » En quelques heures de temps, nous avons regagné notre ermitage de Tinoset.

Mais quelle frayeur ! Voilà le *lensmand* (gendarme) de Tin qui se plante devant notre nouvel ami.

« — Vous êtes bien le voyageur arrivé hier soir avec la voiture que voici ? »

Il n'y avait pas à dire non.

L'interpellé répond :

« — *Ja, aber was wollen sie ?* (Oui, mais que me voulez-vous ?) »

Alors le représentant de la justice norvégienne, en allemand classique :

« — Monsieur, vous êtes accusé d'avoir fatigué votre cheval à tel point, qu'il est abîmé. Le fait est certifié par témoins, et si vous ne vous disculpez pas, vous aurez à payer telle amende pour cruauté envers un animal, et devrez en outre indemniser le propriétaire du prix de son cheval. »

Furor teutonicus, orage indescriptible avec une grêle d'injures à l'adresse du gendarme. Froid comme l'eau de nos glaciers, le *lensmand* lui répond :

« — Par parenthèse, Monsieur, maintenant vous aurez à payer, indépendamment du chef d'accusation, 20 couronnes pour injures adressées à un fonctionnaire de l'État dans l'exercice de sa charge, article tel et tel du Code pénal. Si nous étions en Allemagne, ce serait le double. »

L'affaire tourne mal, et nous nous éclipsons pour ne pas être retenus par après comme témoins. Mais l'action judiciaire continue jusque longtemps après minuit, et lorsque, le matin, nous saluons le soleil radieux, levé bien des heures avant nous, Madame s'approche discrètement de moi et me dit :

« — Quel malheur, Monseigneur ! croiriez-vous que c'est notre voyage de noce ! Ah ! si j'avais mieux connu mon mari, certes, je serais restée diaconesse ! Nous devions aller jusqu'à Stockholm, mais voilà nos beaux marks envolés ! Nous n'avons plus qu'à retourner directement à Bade, car il nous reste à peine de quoi faire le voyage en troisième. »

Pauvre diaconesse ! je la plaignis de tout mon cœur. Loin de moi la pensée de mépriser ces bonnes chrétiennes qui, en Allemagne comme en Norvège, font leur possible pour imiter nos religieuses, sans cependant y arriver. C'est toujours un hommage rendu au catholicisme et à ses institutions, et, de la part de ces femmes, un hommage rendu de bonne foi et sans arrière-pensée, je le sais. Il faut être juste envers tout le monde. Je la consolai de mon mieux.

Entre temps nos chevaux sont attelés, et nous allons partir. Mais voilà notre bon capitaine du *Fin* qui vient nous serrer une dernière fois la main. Bon capitaine ! je ne sais pas ce qui nous avait gagné son affection.

J'étais loin de supposer que ce brave Olsen, dont le petit bateau chauffait en ce moment pour partir par un calme absolu, serait le lendemain couché au fond de son lac démonté.

Trois jours après, nous lûmes, en effet, dans le journal, qu'un *kastvind* l'avait englouti, lui et son *Fin*, tandis que son équipage et les quelques passagers ont été sauvés. Nous récitâmes avec ferveur un *De profundis* pour le repos de son âme.

Ah ! oui, nous sommes entre les mains de Dieu !



AU CŒUR DU TELEMARKEN.



Notre chemin nous reconduit jusqu'à environ 10 kilomètres de l'église de Hitterdal, où nous prenons vers l'Ouest pour nous engager au cœur même du Telemarken. Vous ne me demanderez pas le récit de toutes les petites aven-

tures inséparables d'un si long voyage, ni la description des paysages, qui se renouvellent à chaque instant. Tantôt suspendus au-dessus d'un torrent écumant, tantôt nous mirant dans un lac paisible et riant, tantôt brûlés par le soleil, tantôt rafraîchis par l'ombre des majestueuses montagnes qui, d'espace en espace, s'élancent vers le ciel et nous éblouissent par le reflet de leurs neiges, nous avançons du matin au soir. Les habitations deviennent de plus en plus rares ; mais l'amabilité des habitants reste la même.

Voyez cette jeune fille qui suspend sur des perches l'herbe ramassée par ses deux compagnes, pour la sécher (*voir la gravure, page* 69) : comme elle nous envoie en souriant son aimable *God dag* (Bon jour).

Voyez ce mioche qui, tout comme chez nous, a malencontreusement oublié de relever la « trappe » de ses petits pantalons et nous montre son linge candide : comme il se précipite pour ouvrir devant nous une de ces portes primitives qui à chaque instant barrent le chemin et ont pour but d'empêcher le bétail de sortir de sa clôture ! En voilà encore un ; il nous présente dans un cornet, aussi grand que lui, de délicieuses fraises et empoche comme récompense un gros sou, tandis que sa petite sœur, haute comme une botte, fait des efforts désespérés pour me tendre une rose cueillie au buisson d'à côté, en même temps qu'elle tient sa poupée serrée contre son cœur. (*Voyez la gravure, page* 68.)

De temps à autre, les fermes sont plus fréquentes. S'il n'y en a pas davantage, ici comme partout en Norvège, c'est qu'il y a trop peu de terre arable.

On prétend que, lors de la création du monde, les anges chargés de répartir la terre avaient oublié la Norvège. Ce que voyant, l'ange de la Norvège alla se plaindre au bon Dieu. Mais que faire ? Tout est distribué ; recommencer la création pour la Norvège seule, c'était impossible.

« — Mais voyez un peu, petits anges, dit le bon Dieu, peut-être que vous trouverez encore quelques mottes ! »

Les anges se mettent donc à balayer le ciel, et le peu d'humus qu'ils peuvent réunir de la sorte, ils le prennent dans leurs tabliers et le répandent sur les rochers de la Norvège. Et voilà pourquoi nous sommes riches en pierres, mais très pauvres en terre.

Même dans les vallées, le sol est couvert de pierres roulées et erratiques et de blocs tombés des montagnes, et là où il n'y a pas de pierres, des marais s'étendent à perte de vue. Ce que nous avons donc de champs et de prairies a dû être conquis, dans la suite des siècles, par le travail de l'homme, enlevant, au prix d'efforts incroyables, les pierres, faisant sauter les roches et desséchant les marais.

Si l'on est arrivé à obtenir les résultats que l'étranger admire, c'est surtout aux *husmaends* (petits fermiers) qu'on le doit. Le propriétaire d'une ferme, couvrant

souvent plusieurs kilomètres carrés, en livre certaine parcelles, ordinairement les moins cultivées et souvent encore en friche, à des *husmaends*, contre une petite redevance annuelle, qui se solde la plupart du temps par le travail. Le bail peut être résilié par le fermier à son gré ; mais le propriétaire ne peut le résilier avant la mort du fermier et de sa femme. Cette disposition permet au fermier de se construire sur le terrain une maison en bois, facile à enlever, et de faire de sérieuses améliorations au domaine ; si l'aire défrichée s'accroît d'année en année, c'est grâce au travail assidu de ces braves *husmaends*.

L'agriculture fait ici de réels progrès, et l'on est étonné de rencontrer, même dans des vallées très reculées, les instruments d'exploitation les plus modernes. Il va cependant sans dire que l'élevage du bétail et la production du lait, du beurre et du fromage, occupent dans ce pays, au caractère absolument alpestre, la première place dans l'agriculture. Grâce à ce genre d'exploitation, on arrive à conquérir les immenses terrains vagues des montagnes, où la chaleur de nos longues journées d'été couve des herbes embaumées, possédant des éléments nutritifs de premier ordre.

Par contre, la sylviculture n'existe pour ainsi dire pas en Norvège. Ce que la forêt produit d'elle-même, on le prend et on le vend sans penser à l'avenir. A côté du bouleau, qui ne donne que du bois de chauffage, nous avons seulement le pin et le sapin. Ces essences couvrent, il est vrai, des superficies incroyables ; mais, comme on exploite en aveugle, tant pour le commerce avec toutes les parties du monde que pour les besoins du pays, ces bois font peine à voir.

Ce qu'il y a de plus désastreux, c'est que nos paysans trouvent commode de vendre leurs coupes à des sociétés, souvent étrangères, qui alors, sans égard pour l'avenir de la forêt, y exercent un affreux ravage, qu'aucune loi n'interdit. Et ce qui finit de ruiner nos bois, ce sont ces nombreuses fabriques de cellulose (matière à fabriquer le papier), qui ont surtout besoin de petits troncs.

Pour enrayer cette destruction, l'Etat achète beaucoup de forêts, et des sociétés particulières poussent les paysans à mieux ménager leurs richesses sylvicoles, à reboiser et à faire de nouvelles plantations, chose inconnue jusqu'ici en Norvège. Espérons que ces efforts réunis arriveront à sauver une des principales ressources du pays.



AVIS AMICAL AU LECTEUR.



Me voilà retombé dans l'aride économie sociale. Le lecteur me pardonnera lorsque je lui aurai dit que bien des fois des amis de l'étranger, surtout de la France, me demandent des informations de ce genre, soit pour en enrichir

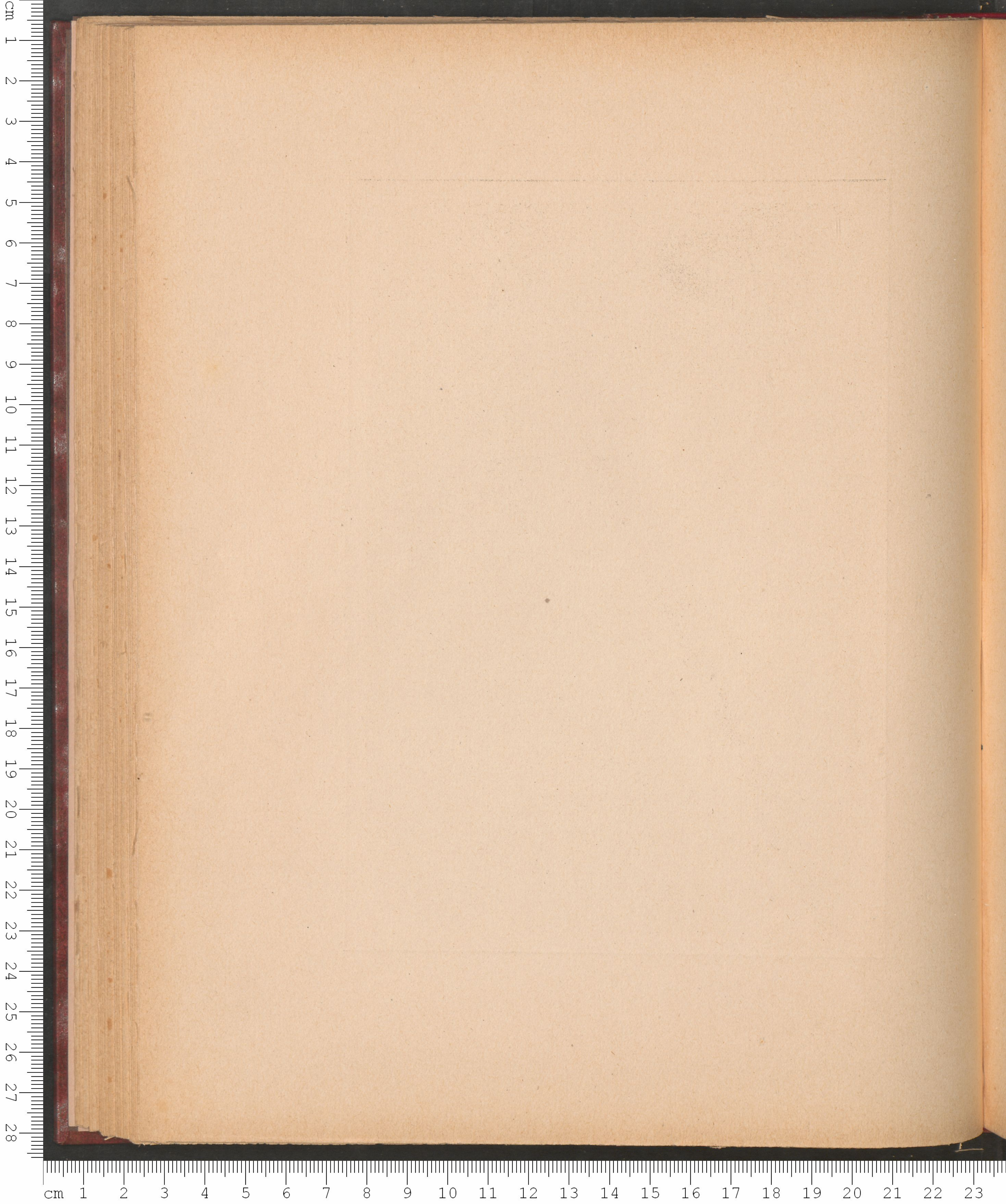
quelque publication, soit pour s'en servir lorsqu'il s'agit de placer des capitaux. Il



PETITE NORVÉGIENNE EN COSTUME NATIONAL (voir p. 66).

y a beaucoup d'argent français engagé en Norvège, principalement dans l'industrie minière ; et si la lecture des *Missions* décidait quelque bon catholique à venir

LA FENAISON (voir p. 66.)



acheter ici des forêts et à les exploiter d'après un régime raisonnable, je pense qu'il ne regretterait pas de m'avoir accompagné jusqu'ici. N'allez pas cependant en conclure que je suis en état ou que j'ai le temps de répondre à toutes les questions, souvent bien compliquées et difficiles, qu'on me pose.

Qu'il me soit permis de dire ici par parenthèse, qu'avec la meilleure intention du monde, on abuse souvent des moments si précieux du missionnaire, qui, somme toute, doit avant tout être apôtre, c'est-à-dire consacrer ses forces et son talent au troupeau à lui confié. On m'envoie souvent d'interminables questionnaires à remplir. Sur des matières qui n'ont rien de commun avec le saint ministère, on me demande des volumes. Il y a des collectionneurs de timbres-poste, de cartes postales illustrées, de plantes, de minéraux, d'insectes rares. Ils ont découvert le nom d'un missionnaire.

« — Ce bon prêtre ne me refusera pas ce petit service ; les missionnaires sont si aimables ! »

D'accord ; mais les missionnaires ont grandement besoin de leur temps, et puis ils préfèrent envoyer leurs vieux timbres et leurs raretés soit à une œuvre apostolique, soit à leurs bienfaiteurs. On ignore que souvent ils doivent acheter à beaux deniers de quoi satisfaire un aimable demandeur. Il est des personnes qui prient le missionnaire dont elles ont découvert le nom, de vouloir bien recommander leurs produits, leur vin, leur cognac, etc., leur procurer des informations sur la solidité et la solvabilité de telle ou telle maison de commerce, et ainsi de suite. J'en sais quelque chose. Eh bien, cher lecteur, n'imitez pas leur exemple et ne mettez pas dans l'embarras le missionnaire, qui a une tout autre vocation et qui, pour ne mécontenter personne, dépense souvent en pure perte et le cœur saignant son temps et l'argent que vous lui avez donné dans le but de sauver des âmes. Ce que le missionnaire sait, il est heureux de l'écrire aux *Missions Catholiques*, où tous sans exception pourront en jouir. Mais avez-vous absolument besoin d'une information scientifique qu'aucun autre ne puisse vous procurer, d'un itinéraire dans le pays, par exemple : envoyez-lui des questions brèves, claires, précises, et ne manquez pas d'ajouter qu'il considère la demande comme non avenue si la réponse devait lui faire perdre trop de temps. Ne m'en veuillez pas de ces observations. Vous et moi nous n'avons qu'un but, le salut des âmes immortelles ; vous me saurez donc même gré de vous avoir rendus attentifs à des choses qui peuvent, dans une certaine mesure, mettre obstacle à la réalisation de ce but commun.





LOGÉS DANS LA CAVE.



DEPUIS deux jours nous avons quitté Tinoset. A Heggestoel, au bord du lac de Vinje, nous avons rejoint la nouvelle route du Telemarken, venant de Dalen ; nous avons longé le lac Grungedalsvand, dans les flots duquel le soleil mire une dernière fois son image avant d'aller se coucher. Nous sommes fatigués et nous saluons avec joie le joli petit hôtel Haukeli, récemment construit au point où le sauvage Flaathylelv se jette en un bond, un véritable *salto mortale*, dans le lac.

Un jeune couple nous reçoit à la porte de l'hôtel.

« — *Gode Gud* (bon DIEU) ! que faire, Messieurs ? s'écrie la femme, qui a presque les larmes aux yeux. Nous venons seulement d'ouvrir notre hôtel ; le mobilier est arrivé trop tard ; nous avons travaillé nuit et jour pour garnir les chambres, les bras nous tombent, nous n'en pouvons plus de fatigue. Toutes les chambres meublées sont prises, bondées. Où vous loger, bons Messieurs ? Et cependant vous ne pouvez aller plus loin ; vous êtes fatigués, et il fera bien froid cette nuit. Que faire, Harald ? »

« — N'auriez-vous pas quelque petit coin libre ? hasardai-je. Un matelas nous suffira pour lit, et nous nous couvrirons de nos *plaids.* »

En nous voyant si raisonnables, le mari eut une idée.

« — Voyons, demanda-t-il à sa femme, ne pourrais-je pas offrir à ces Messieurs la petite chambre de la cave, où il y a deux lits ? Elle est sèche et propre, nous dit-il, et vous n'auriez qu'à payer 80 centimes pour la nuit. »

La pauvre femme parut tout effrayée, comme si cette offre eût été une offense :

« — Mais, Harald, y penses-tu ? »

« — Il a parfaitement raison, lui dis-je. Faute de grives on mange des merles. »

« — Non, non, Messieurs, répliqua-t-elle vivement, vous ne mangerez pas des merles ; vous aurez, du moins, un excellent souper. »

Affaire entendue. Nous descendons à la cave. La chambrette était ce que Harald avait dit, et je me promettais une nuit délicieuse et pas cher. Mais, pendant que je faisais un bout de toilette pour le souper, j'entends mon compagnon éternuer et tousser.

« — Qu'avez-vous donc, cher ami ? »

« — Ah ! Monseigneur, vous me le demandez ? Ne sentez-vous donc pas cette infernale odeur de hareng pourri et de pétrole qui remplit toute la cave ?... Atchi !... Pouah !... Jamais de la vie vous ne dormirez dans ce trou... Atchi ! Je vais immédiatement révéler votre qualité, et on vous trouvera bien une chambre... Atchi !... et moi, je me promenerai dehors... Atchi ! »

« — Vous vous garderez bien de me trahir et d'augmenter l'embarras de ces bonnes gens. Patience, nous dormirons les fenêtres ouvertes. Promettez-moi de ne rien dire. »

« — Atchi !... Puisque vous commandez, j'obéis ; mais, demain matin, vous serez mort, vous verrez ! »

Après le souper nous nous payâmes le petit concert de la cascade, pendant lequel les organes de la respiration reprirent chez mon compagnon leur plein équilibre.

En rentrant, nous trouvons Harald et sa femme consternés.

« — Monseigneur ! me dit la femme, Monseigneur, pardon, mille fois pardon ! un touriste, qui vous connaît, m'a dit que vous êtes évêque. Qui l'aurait deviné ? Vous et votre compagnon, vous aurez une chambre ; Harald et moi nous venons de la meubler. Il ne sera jamais dit qu'à l'hôtel Haukeli un évêque a couché dans la cave. »

Braves gens !



DANS LES RÉGIONS DES NEIGES.



Nous dormîmes très bien, si ce n'est que, de temps à autre, mon compagnon m'éveillait par une véritable explosion d'éternuement, effet d'une puissante imagination.

De bonne heure nous nous mettons en route.

Nous montons la solitaire et sauvage vallée du Flaathylelv. En rapides bruyants, coupés de nombreuses cascades, la rivière vient à notre rencontre et accompagne de son chant la récitation de notre bréviaire. Un peu plus haut, les eaux paisibles de plusieurs petits lacs reflètent d'autres cascades et les montagnes couvertes de neige qui nous saluent de loin. Plus de fermes, plus de huttes sur le grand plateau marécageux qui nous accueille ensuite. A de rares intervalles, quelques voitures où sont perchés des *lords* et des *ladies*, qui nous jettent en passant un regard dédaigneux. Ne savions-nous donc pas que le monde entier est aux Anglais ? Enfin, au loin, dans un enfoncement verdoyant, un beau lac, et sur ses bords, une, deux, trois maisons, toutes des hôtels, à l'usage non seulement des touristes, mais encore des gens du pays que leurs affaires appellent à travers l'immense chaîne de montagnes qui, en allant du nord au sud, divise tout le pays en deux parties inégales. Pour traverser cette chaîne, il n'y a en tout que six routes ou passes, celle du Telemarken, où nous sommes engagés, et celles du du Hallingdal, du Valders, de Grotlid, du Romsdal et du Dovre. Ces routes seraient impossibles sans les hôtels échelonnés sur leur parcours. La plupart de ces

hôtels sont très confortables ; bon nombre sont même luxueux ; les étrangers y séjournent souvent longtemps pour se reposer et respirer l'air des montagnes pur de microbes.

L'hôtel Nystœl est au bord du lac Voxlivand. Pendant que nos chevaux se reposent, nous y prenons un rafraîchissement. L'hôtelier est tout triste :

« — Nous voilà au 18 juin, me dit-il, et presque pas de touristes ! C'est que, plus haut, la neige bloque encore la route. Vous aurez de la peine à y faire passer vos voitures. »

Cependant il fait si chaud, le soleil darde avec une telle ardeur ses rayons embrasés, que nous oublions de mettre nos habits de réserve avant de partir. Mal nous en prit.

Nous montons, montons toujours, par des gorges et des vallées arides. Plus d'arbre, plus de buisson, bientôt plus un brin d'herbe, rien qu'une maigre mousse, où suinte l'humidité. Et puis la neige s'approche de plus en plus des deux côtés de notre chemin. Jusqu'ici il a fait bien chaud. Tout à coup, le vent se lève, le ciel s'obscurcit, et sans dire gare, une averse mêlée de neige nous assaillit avec une telle violence, que nous avons à peine le temps de jeter nos imperméables sur nos épaules. Les chevaux, effrayés par ce déluge glacial que le vent leur fouette dans les yeux, s'élancent en avant en une course vertigineuse. Heureusement la route est bonne et aucun abîme ne nous menace.

« — Ce sera vite fini ! » me glisse le cocher à l'oreille par manière de consolation.

Mais ce *vite* est une demi-éternité, semblable aux *straks* norvégiens, que les Anglais aiment à traduire par « une bonne demi-heure ».

La demi-heure est dépassée depuis longtemps ; mais les cataractes du ciel et le vent, qui a pris les tournures d'un ouragan, sont encore en pleine activité. Nous grelottons, nos dents claquent, je sens que, si cela doit durer une heure, j'en aurai pour le reste de mes jours.

« — Monseigneur, que disent vos rhumatismes ? » me crie mon compagnon, dont ni pluie, ni neige, ni tempête ne sauraient entamer la bonne humeur.

« — Voilà l'occasion d'éternuer et de tousser ; profitez-en, » lui répliqué-je.

Enfin, enfin, voilà un toit hospitalier ! Béni soit l'Etat norvégien d'avoir placé là, à côté du lac Staavand, à 2.900 pieds au-dessus du niveau de la mer, la magnifique auberge Haukelisaeter !

Nous descendons ; après avoir secoué la neige et l'eau qui nous inondent, et dégourdi nos membres, nous nous réconfortons par un bon dîner, agrémenté du récit des aventures que les autres voyageurs, surpris comme nous, nous racontent. Comme cette auberge n'est pas une entreprise privée, mais une sorte d'hospice entretenu par l'Etat, tout y est réglé officiellement. Les tarifs y sont modérés et on y est si bien soigné, qu'on serait tenté d'y faire un séjour prolongé, si le

règlement ne défendait pas de s'y arrêter plus qu'il n'est nécessaire, et cela pour qu'il y ait toujours de la place disponible pour les nouveaux arrivants.

Pendant que nous dînions, les domestiques avaient fait sécher nos vêtements et le soleil reparaissait. Il fallait partir.

Maintenant seulement nous pouvons jouir du panorama grandiose qui nous environne. Au centre le lac, encore en partie gelé. Près de l'auberge un joli pré, que la neige vient à peine de quitter et où l'herbe et les fleurs se disputent déjà la place. Autour du lac d'immenses champs de neige, dont la blancheur, frappée par le soleil, nous éblouit. Autour de ces champs, de gigantesques montagnes plus éblouissantes encore. Puis voilà un troupeau de rennes, qui descendent des hauteurs pour se désaltérer aux eaux limpides du lac.

Après avoir salué quelques belles cascades, nous longeons un autre petit lac, entièrement gelé celui-là. Puis nous commençons à gravir le Stafsnut par une gorge si sauvage et si déserte, qu'on aurait peur, si l'on se trouvait seul. La peur serait justifiée, car la neige commence à nous disputer la route. A une certaine distance on est arrivé à déblayer un passage large de deux mètres, juste ce qu'il faut à nos petites karriols ; mais bientôt une immense avalanche nous arrête tout court. Nous devrons tourner cette montagne de neige en descendant dans la gorge, par un sentier marqué dans la neige par des branches d'arbre, et en remontant ensuite. Il va de soi que nous devons faire ce trajet à pied, tandis que nos pauvres petits chevaux s'évertuent à traîner nos voitures, que nous devons soutenir à droite et à gauche, pour qu'elles ne se renversent pas quand les chevaux disparaissent à moitié dans la neige.

Haletants et couverts de transpiration, nous regagnons enfin la route. Encore une demi-heure dans la neige, et nous atteignons le col de Dyreskard, point culminant de notre voyage, à une altitude de 3.300 pieds. Ensuite nous dévalons la pente douce de l'autre côté, en traversant un désert de pierres et de neige. Bientôt cependant un modeste chalet, le Midtlaegersaeter, nous reçoit et nous offre à tous une bonne tasse de café et un verre de lait excellent. Bientôt nous y fûmes rejoints par deux Danoises, qui avaient fait le trajet avec un petit garçon et sa bonne. Elles étaient à bout de forces, car elles aussi avaient dû quitter leur calèche et cheminer à pied. Elles avaient lu dans les journaux que les voitures pouvaient passer, mais on avait oublié d'ajouter que les voyageurs ne pouvaient pas rester dans leur voiture. Et les voilà condamnées, tout comme nous, à marcher dans la neige jusqu'aux genoux.





COMMENT ON VOYAGE EN HIVER.



Le lecteur me demandera naturellement comment, puisque la neige est déjà si gênante en été, on peut voyager ici pendant nos interminables hivers.

En hiver, il n'y a chez nous, en ville et à la campagne, je dirais presque par

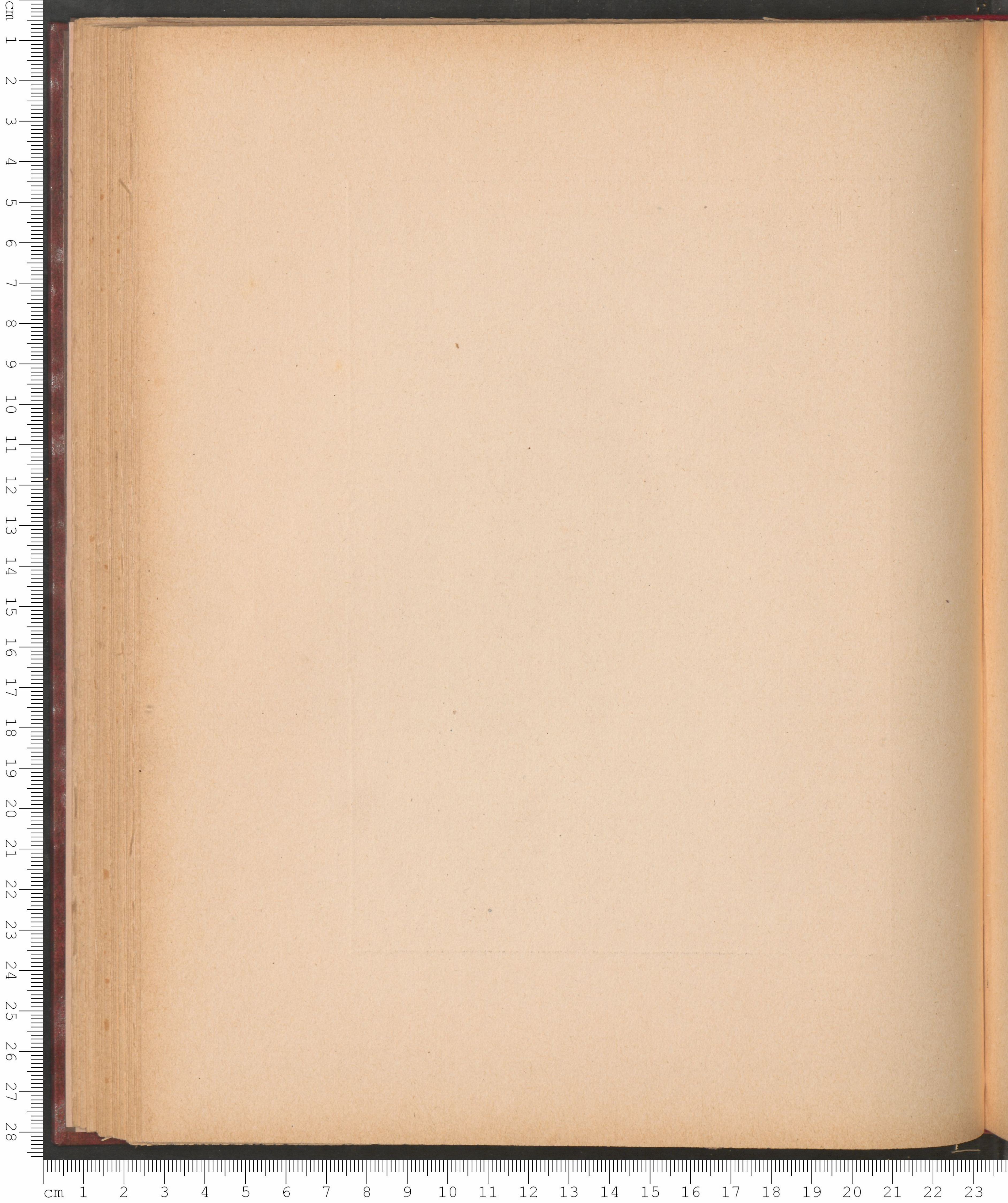


EN TRAINEAU AU MILIEU DE L'ÉTÉ.

terre et par eau, qu'un seul véhicule, le traîneau. C'est en traîneau que je me rends aux réceptions et aux invitations de la cour ; c'est en traîneau que le petit commissionnaire conduit à la maison les provisions achetées à la foire par la ménagère ; ce sont les traîneaux qui transportent les lourdes charges du voiturier ; c'est en traîneau que nous franchissons monts et vaux, lacs et rivières, car en hiver la neige et la glace ont construit partout de magnifiques routes et d'admirables ponts. Même en été les voyageurs et les touristes se servent de traîneaux légers pour traverser les contrées couvertes d'une neige éternelle. Il va de soi que le petit traîneau fait encore les délices de nos enfants, à côté des patins de glace.

Un autre moyen de déplacement, pour les piétons celui-là, ce sont les patins

PROMENADE SUR *skis* (voir p. 79).



de neige, appelés *skis*. Le *ski* consiste en une longue et très étroite planchette bien mince, mais douée d'une grande élasticité, un peu relevée et taillée en pointe à l'avant. Sa longueur réglementaire doit dépasser d'un tiers la hauteur de la personne qui doit s'en servir. Le *ski* est attaché au soulier un peu en arrière de son milieu. Armé de ces patins, le Norvégien n'a plus à craindre la neige. Pourvu qu'elle ne soit ni trop dure, ni trop collante, il marche dessus avec la vitesse d'une flèche, lorsque son chemin descend ou se trouve en plaine. Doit-il monter, il s'appuie sur un ou deux bâtons. A la campagne, les gens ne se séparent presque jamais de leurs *skis*. C'est chaussé de ses *skis* que l'enfant se rend à l'école, que les fidèles, jeunes et vieux, vont à l'église, que le paysan entreprend ses voyages, que le Lapon surveille ses troupeaux de rennes, que les touristes font leurs excursions.

Le *ski* donne encore occasion à l'un des sports préférés des Norvégiens. Partout il y a des sociétés de *ski*, qui ont leurs exhibitions annuelles. Le *skirend* ou course aux *skis* de Christiania constitue une des plus grandes fêtes populaires de la capitale. Les amateurs du *ski-sport* arrivent par centaines de toutes les parties du pays ; les spectateurs se comptent par dizaines de mille ; les bureaux, les écoles, les ateliers, les fabriques chôment ; tout le monde est sur *skis*. Et que voit-on aux champs des courses ? De jeunes athlètes à demi déshabillés, haletants, tout en transpiration par 15 degrés de froid, se lançant vers un même but à une distance énorme. Ceux qui arrivent les premiers, sont les vainqueurs et reçoivent le prix. C'est le *langrend*.

Reste la pièce de résistance, le *hop*. Une longue pente très rapide et dégarnie de toutes broussailles forme le champ clos. Vers le haut de la pente on a pratiqué une saillie artificielle. Des deux côtés de cette carrière on a construit des tribunes pour le roi, les autorités et les notables.

En bas on a réservé un immense parterre, où se pressent les spectateurs assez riches pour acheter un billet. Plus loin, formant un amphithéâtre vivant, la foule « non payante ».

Un coup de trompette. Du sommet de la pente descend, lentement d'abord, vite comme l'éclair ensuite, un *skilœber*. Arrivé à la saillie (*voir la gravure* p. 84), il se plie en deux pour prendre un élan ; le voilà lancé dans le vide ; il fend l'air en décrivant une parabole qui donne le vertige (*voir la gravure* p. 85), il touche de nouveau la terre, et avec une incomparable élégance il continue à descendre le reste de la pente, dessine une courbe et se met à remonter. Tonnerre d'applaudissements ! Les juges notent qu'il a fait un saut de vingt mètres sans tomber.

Après ce premier champion, d'innombrables concurrents entrent en lice. La plupart commettent des incorrections soigneusement consignées. Les uns se renversent dans l'air et touchent la terre là où les jambes commencent ; mauvaise note. D'autres se retrouvent bien debout en touchant le sol, mais ils tombent à trois pas de là, ou pendant qu'ils font la courbe réglementaire ; impossible de

prétendre à la coupe du roi ou des dames. Ah! par exemple, en voilà un qui



ENFANT SE RENDANT A L'ÉCOLE SUR *ski*.

semble s'être envolé pour toujours. Non, il revient à d'autres idées, prend terre, continue son vertigineux voyage et fait sa courbe comme si de rien n'était.

« — 25 mètres ! » crie-t-on.

Fanfare triomphale ; compliments du roi ; hourras à faire fendre les rochers. Celui-là reste le héros de la fête, et le lendemain les journaux portent son nom jusqu'au cap Nord. Sa renommée est faite à tout jamais. Faut-il ajouter que



ALLANT A L'ÉGLISE SUR *ski*.

même les femmes ont leur *skihop ?* Cela, par exemple, n'est pas beau. Un tel sport ne sied qu'aux hommes.

On peut n'être pas enthousiaste du *ski-sport*, mais on est bien obligé d'avouer que c'est dans ces exercices que se forment ces fiers Norvégiens qui traversent sur *skis* le Groenland d'un bout à l'autre et donnent l'assaut au Pôle Nord.

 NOUVELLE APPLICATION DES CASCADES. 

PENDANT que je vous raconte cela, nous avons fait du chemin. Tout en promenant nos regards sur les petits lacs que nous laissons à nos pieds à gauche, et sur les géants de glace dont le faîte se dore aux derniers rayons du soleil, nous sommes sortis de la région des neiges et, en des circuits à l'infini, nous sommes descendus jusque dans la profonde vallée Vasdal.

Voilà encore une magnifique cascade, le Novle-Fos. Ah ! si vous l'aviez à Lyon, se lançant des hauteurs de Notre-Dame de Fourvière, où habite la bonne grand'maman des missionnaires, Mme Baux-Béthenod, présidente de l'Œuvre apostolique de Lyon, — se lançant de ces hauteurs tout droit dans le Rhône, que diriez-vous ? Nous n'aurions pas de peine à vous la céder, car les cascades sont légion chez nous, et souvent nous ne savons qu'en faire.

Je dis : souvent. Souvent aussi nous savons très bien en tirer profit. Je vous ai déjà dit qu'on les emploie de plus en plus à activer les fabriques, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire de l'électricité. Mais dans les tout derniers temps on leur a trouvé un nouvel emploi. Vous savez que le gaz a de terribles concurrents : la lumière électrique, les becs Auer, enfin l'acétylène.

Il est vrai que ce dernier est extrêmement explosible et pour cela d'un emploi dangereux ; mais il donne une lumière admirable, et les savants arriveront bien à le dompter. Seulement, pour produire 1.000 kilos de carbure de calcium, sel générateur du gaz acétylène, un cheval devrait travailler pendant une année entière. Eh bien, si, au lieu de chevaux, qui ont besoin de foin et d'avoine, si, au lieu de machines à vapeur, qui mangent beaucoup de charbon, nous attelions aux machines productrices de carbure nos cascades, qui ne consomment ni foin ni charbon ? C'est précisément ce que nous sommes en train de faire, et Dieu sait si le jour n'arrivera pas où les rues de Lyon seront éclairées par un produit dû à l'activité du Novle-Fos, même s'il reste à sa place au Vasdal.

Bon, nous voilà arrivés au bord du magnifique lac Roeldalsvand. Mon cocher me signifie qu'il faut absolument loger à l'Hôtel Roeldal.

« — Il se fait tard, dit-il ; les chevaux sont fatigués, et puis on est si bien à l'*Hôtel Roeldal.* »

« — Je vous ai dit que nous voulons loger à l'*Hôtel Bredfond*, à onze kilomètres d'ici. Puisque vos chevaux sont fatigués, nous en prendrons d'autres au relais, et vous retournerez en paix d'où vous êtes venu. »

Devant ce parti-pris bien arrêté, le cocher n'insiste pas ; il sait fort bien que ses

chevaux fourniraient sans surmenage aucun une traite double de celle qui reste à faire.

Nous passons au galop devant la porte de l'*Hôtel Roeldal*. Une dame y est plantée et semble nous attendre. Si vous aviez vu le regard qu'elle jeta au cocher ! Je ne saurais le traduire que par le mot « Traître » mis à la dixième puissance. Quel supplice pour le pauvre homme ! Impossible de nous avouer qu'il avait promis, naturellement contre un bon pourboire, de nous déposer à l'*Hôtel Roeldal*, hôtel excellent du reste, je puis le recommander en mon âme et conscience. Si je n'y suis pas descendu, c'est que je ne veux pas qu'on me force la main, et que je contrecarre toutes les tentatives d'embauchage que je peux découvrir.

Nous arrivons donc à l'*Hôtel Bredfond*, que je connaissais depuis longtemps [1]. Nous y prenons gîte et y vivons comme une souris dans un fromage de Hollande.



REVERS D'UNE TOURNÉE PASTORALE EN NORVÈGE.



Le lendemain matin, j'attendis en vain mon compagnon. Je pensai d'abord qu'il avait fait une petite promenade au bord du lac et s'amusait là-bas à photographier la majestueuse cime du Bredfond. Mais il ne revient pas.

Allons frapper à sa porte, car il est temps de dire la sainte Messe. Pan ! pan ! Un ronflement à faire trembler l'hôtel en bois me répond... Pan ! pan !

« — Est-ce vous, Monseigneur ?... Ah ! je suis mort ! »

Effrayé, je pénètre dans l'appartement et je suis aussitôt rassuré. Pour être mort, le cher défunt est bien conservé, car il a le teint rose.

« — Allons, malheureux dormeur, voulez-vous attendre le dîner à Bredfond ? »

« — A Bredfond ? Où est-ce cela ? »

Je dois le secouer vigoureusement, car il rêve encore.

« — Miséricorde ! me voilà ! Mais tous mes membres sont brisés, je suis tout meurtri. Ah ! cette infernale *karriol !* »

Pauvre compagnon ! il n'est pas encore habitué aux tournées pastorales. Il ne veut cependant pas me céder son tour de dire la sainte Messe, et, vers les 10 heures, nous sommes de nouveau en route.

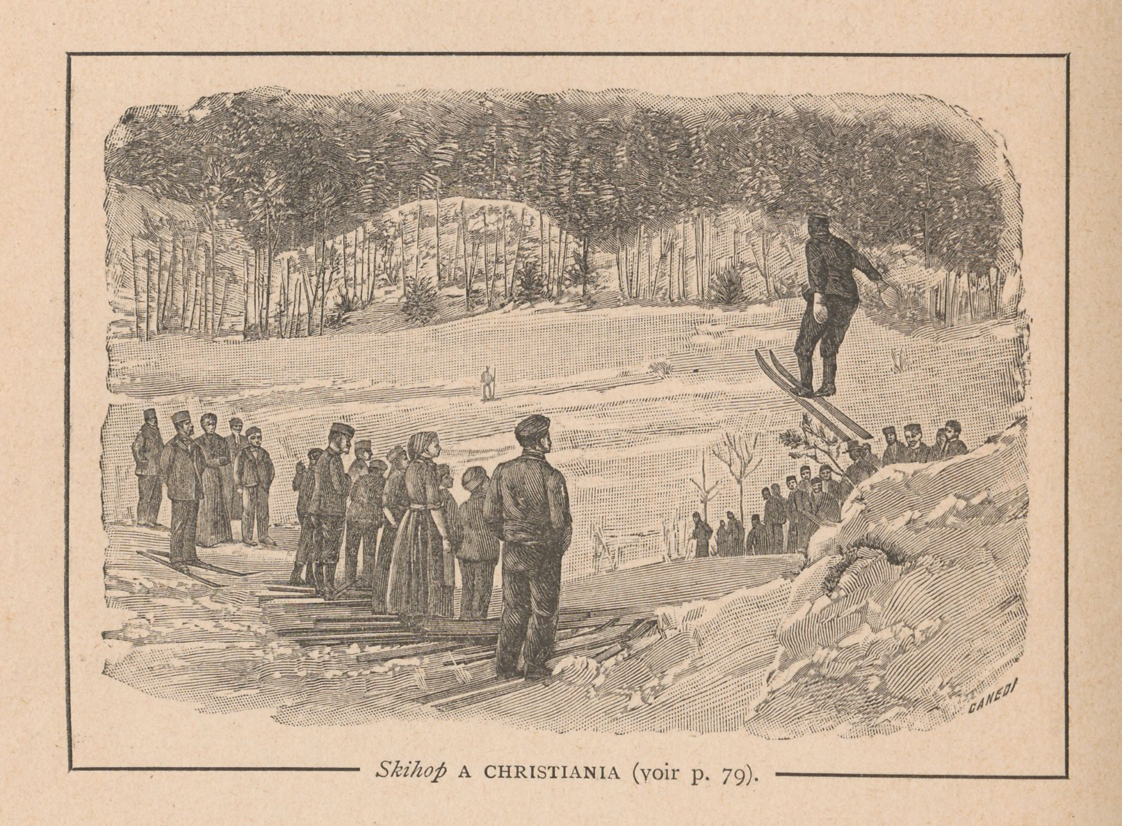
Tout va bien d'abord ; nous montons lentement et en serpentant sur le versant du Horrebraekkene, jusqu'à l'altitude de 3.100 pieds. Mais, chemin faisant, j'ai

1. Voir *Tournée pastorale*, p. 56.

beau rendre mon compagnon attentif au splendide panorama qui se développe derrière nous, il préfère l'admirer sans se retourner.

Vient ensuite la descente par la gorge sauvage et dangereuse de Gorsvingane avec une vue sur le glacier Folgefond et le Hardangerfjord, que jamais peintre ne pourra reproduire, jamais poète chanter dignement.

Mon compagnon les célèbre à sa façon ; tout en guidant son cheval à côté d'effroyables abîmes, en partie remplis d'eau, il gémit à faire pitié :



Skihop A CHRISTIANIA (voir p. 79).

« — Oh ! ces *karriols !* Sont-ce là des coussins ? Appelle-t-on cela des ressorts ? »

Pauvre compagnon ! Que faire ? Au relais de Seljestad un bon dîner et un mot d'encouragement le consolent. Mais bientôt la course et la descente, et avec elles les gémissements reprennent. J'ai beau lui montrer les sauvages beautés de la gorge Seljestadjuv, des cascades, des rapides, des blocs cyclopéens qui longent notre chemin, rien ne le touche. Il fait à peine attention lorsque, non loin des grandioses cascades Lotefos, Skarsfos et Espelandsfos, je lui montre la place où, quelque temps auparavant, un cavalier de l'empereur d'Allemagne a perdu la vie en

tombant dans le lac avec son vélocipède, où l'on n'a retrouvé que longtemps après son corps. L'empereur a inauguré lui-même, récemment, le monument érigé à sa mémoire.

Mais voilà le nouvel hôtel du Lotefos. C'est incroyable comme une bonne tasse de café réconforte, même lorsqu'on a le bas des reins cruellement endommagé. Sous la véranda de l'hôtel nous savourons notre moka, les cascades font tapage



Skihop A CHRISTIANIA (voir p. 79).

et, pour forcer mon compagnon à oublier ses douleurs, je lui raconte une petite histoire.



VICTIMES DE LA SCIENCE.



Il y a deux ans, un Père Jésuite de mes amis avait consenti à venir nous prêcher, à mes prêtres et à nos Sœurs, une série de retraites. Jours de grâce et de consolation ! Pendant que nos confrères d'au-delà du Cercle arctique se réunissaient

à Hammerfest, au bout du monde habitable, tous les missionnaires du reste de la Norvège se rassemblaient à Christiania dans la « maison paternelle ». Pour y arriver, plusieurs d'entre eux durent parcourir des centaines de lieues et dépenser des centaines de francs. Qui donc nous dotera d'une fondation pour rendre possibles des retraites périodiques ? Nombre d'entre eux, qui depuis de longues années correspondaient ensemble, ne se connaissaient pas encore de vue, et je devais les présenter les uns aux autres.

La retraite finie, nous procédâmes à la consécration de ma « cathédrale », car jusque-là, faute d'évêque, aucune de nos églises n'était encore consacrée. Après cette fête, tous s'en retournèrent à leurs stations, heureux de s'être vus et d'avoir réconforté leurs âmes.

Le Père Jésuite accompagna à Bergen le missionnaire de cette ville, pour y prêcher également la retraite à nos religieuses. Ils étaient arrivés en bonne santé à nos trois superbes cascades. Là ils eurent la curiosité de remonter jusqu'à leurs sources ; c'était comme qui dirait vouloir découvrir les sources du Nil. Par un long détour ils atteignent un joli lac et constatent qu'il donne naissance à deux des trois cascades. Cette acquisition faite au profit de la science géographique, ils remarquent que la nuit va tomber, et M. le curé de Bergen, que rien n'effraie, demande à un petit pâtre s'il ne connaît pas de sentier conduisant directement à l'hôtel.

« — *Naturligvis*, dit le pâtre, suivez-moi seulement. »

Et fumant comme une cheminée le cigare dont ces messieurs l'ont régalé, les mains dans les poches, il se met à la tête de la caravane. D'abord cela ne va pas trop mal. Mais peu à peu les ténèbres surviennent ; le sentier, tout en descendant de plus en plus rapidement, fait des zigzags inquiétants. On peut encore se tenir debout en tâtonnant le long des rochers. Mais, ô trahison du destin ! voilà que la piste se change en un interminable fossé rempli de pierres roulées. Le pâtre, fumant toujours tranquillement son cigare, marche droit comme un troupier.

« — Nous allons arriver, » dit-il à chaque instant, sans se retourner... Mais on n'arrive pas... Brrrr !... Sont-ce les cascades qui mugissent là, tout à côté ? Est-ce quelque éboulement de rochers ? Est-ce la fin du monde ? Les voyageurs n'en savent rien. Ce qu'ils savent, c'est qu'ils n'avancent plus sur leurs pieds, mais... autrement, et avec la vitesse d'un train express, et que la montagne semble les suivre. En passant devant le pâtre, ils l'entendent crier :

« — *Lad gaa, ingen fare !* (En avant, pas de danger !) »

Suit un moment d'arrêt et de recueillement. Plus de pierres roulées, mais une terre grasse, changée en une pâte douce et tendre par la vapeur des cascades.

« — *Lad gaa !* »

Les voilà de nouveau partis, cette fois sans bruit ni fracas. Mais comme toute chose a sa fin, le fameux sentier a aussi la sienne, et à un moment donné nos explorateurs se retrouvent à la porte de leur hôtel.

Après un examen minutieux, ils constatent qu'aucun de leurs membres ne manque à l'appel et qu'il n'y a pas même d'os cassé. Les contusions, on n'y fait pas attention dans les moments critiques.

Mais, le lendemain matin, le bon Père ne put pas se lever, jusqu'à ce que son compagnon lui eût remis en ordre sa toilette et surtout eût fait sécher son linge, encore trempé « par la vapeur des cascades », disait le Père, « par la sueur froide de la peur », prétendait l'autre.

Après le départ de Lotefos, où, à droite, les rochers se dressent perpendiculairement, tandis qu'à gauche se creuse le lac qui a englouti le cavalier de l'empereur, le Père arrêta brusquement son compagnon :

« — Vous allez me jurer, lui dit-il, de ne jamais raconter cette aventure ni à Luxembourg ni à Rome. »

Sachant ce dont un Jésuite est capable, le curé de Bergen le promit et, en homme consciencieux, il tint parole. Mais il n'avait pas promis de garder le silence vis-à-vis de son évêque, et voilà comment je suis en état de raconter à la postérité qu'il n'y a pas qu'au « Continent noir » que des gens de cœur se sacrifient pour la science.



COMME QUOI IL NE FAUT JAMAIS SE MOQUER D'AUTRUI.



Mon compagnon va beaucoup mieux. Ma petite histoire et le café ont produit leur effet, et nous pouvons repartir pour Odde, où nous devons passer la nuit. Le chemin va de plain-pied : à droite les rochers, à gauche tantôt la rivière du Grœnsdal, tantôt le lac du même nom. La route est très étroite ; mais, de temps à autre, elle s'élargit assez pour permettre à deux voitures de se croiser.

« — Halte-là ! » s'écrie tout à coup le cocher de mon compagnon, qui est en avant. Mais il est trop tard ; le paysan qui arrive avec sa lourde voiture a, autant que nous, dépassé depuis longtemps l'élargissement de la route. Que faire pour nous éviter ? Après une longue conférence avec le paysan, il est convenu que lui s'arrêtera du côté du lac, ferme comme un mur, et que nous tâcherons de passer, tant bien que mal, du côté des rochers, où, pour comble de malheur, se trouve un fossé profond.

La voiture de mon compagnon franchit sans accident l'endroit redoutable. Mais quand la mienne se présente, les chevaux du paysan se mettent en mouvement. Carambolage effroyable, rupture de l'équilibre, bouleversement, et puis, je ne sais plus quoi. Enfin je reviens à la notion de l'existence et je m'aperçois que je vis encore. Ma bonne mère me l'avait toujours dit : « Toi, tu peux être tranquille, mauvaise herbe ne périt point. » Elle avait raison. Je me retrouvai sous le véhicule renversé, mais j'étais sain et sauf ; je ne pouvais pas bouger, mais rien ne me faisait

mal. Une minute après la voiture était remise sur ses roues. Elle s'était bien un peu avariée, sans doute en heurtant ma tête, que déjà les libéraux du Luxembourg trouvaient si dure, lorsque j'étais journaliste et député ; mais elle pouvait encore



PROMENADE D'ENFANT EN TRAINEAU.

rendre des services. Quant à moi, *all right*, les jambes me portaient, et mon compagnon, plus effrayé que moi, put même constater que mes habits n'avaient pas trop souffert. Les boutons, que nous ramassâmes consciencieusement, retrouveront leur place ce soir à l'hôtel, grâce au précieux nécessaire de voyage que ma sœur a mis entre mes mains en me laissant partir.

Nous pouvons donc continuer notre route ; mais je vous avoue que je n'avais plus envie de railler mon compagnon ni le R. P. Jésuite ; car peu à peu je commençais à sentir des brûlures à droite et à gauche, en haut et en bas. Ah ! cher lecteur, ne vous moquez jamais de votre prochain, et lorsque le chemin est étroit, descendez de votre voiture, quand vous avez à en éviter une autre.

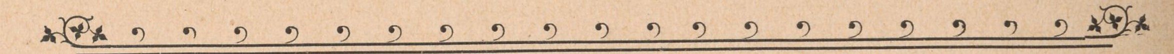
Dans l'après-midi, nous arrivons de bonne heure à Odde, petite agglomération de maisons, surtout d'hôtels, au bout du Soerfjord, un des derniers embranchements du grand fjord de Hardanger.



JEUNES PATRES NORVEGIENS.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

Nous avions l'intention de faire encore dans la soirée une visite au magnifique glacier Buarbrae, qui est tout près et que j'avais déjà vu antérieurement ; mais mon compagnon seul eut assez de courage pour entreprendre cette course à pied assez fatigante. Pour moi, je dus me mettre au lit et me contenter d'entendre, assez tard dans la nuit, le récit qu'il me fit de son excursion, et la description du lamentable état de ses pieds après cette dure partie de plaisir.





CHAPITRE TROISIÈME.

DU HARDANGERFJORD A STAVANGER.





AU HARDANGERFJORD.



Le sommeil de la nuit répara si bien nos forces que, le matin, nous n'hésitâmes pas à nous confier au bateau à vapeur qui devait nous promener sur le Hardangerfjord [1] pour nous déposer ensuite à Stavanger, où le missionnaire et les Sœurs nous attendaient. Le Hardangerfjord est un de ces interminables bras de mer qui, en se dédoublant à l'infini, pénètrent tout le long de la côte de la Norvège jusqu'au cœur du pays. Bordé en bas par une bande de terre d'une fertilité surprenante en ces parages, en haut par des pentes boisées, d'où à chaque instant une brillante cascade se jette dans la mer, couronné tout en haut par des champs de neige, des glaciers et de blanches cimes qui se confondent avec le ciel, le Hardangerfjord, de même que le Sognefjord et le Nordfjord, attire chaque année des milliers d'étrangers, qui s'y promènent à bord des bateaux à vapeur et en admirent sans fatigue les splendeurs. Beaucoup d'entre eux se logent dans les fermes et les hôtels qui longent le fjord, ou se cachent dans l'un de ses bras pittoresques ; ils y passent la belle saison à se promener, à pêcher la truite ou le saumon, à chasser, à flâner.

Le fjord latéral qui aboutit à Odde, le Soerfjord, réunit à lui seul tout ce que les fjords norvégiens possèdent de beauté sauvage. Il ressemble à une longue et étroite crevasse, pénétrant jusque dans les profondeurs d'un gigantesque massif de montagnes.

Pendant que le bateau vous emporte, vos deux yeux suffisent à peine à recueillir tous ses charmes. Tout en haut, une cime qui menace de faire la culbute et de vous écraser. Là, entre deux cimes, un glacier, semblable à une cataracte engourdie au milieu de sa chute. Plus loin encore des cascades, tantôt fougueuses et bruyantes, tantôt minces et gracieuses, sautant de rocher en rocher, disparaissant, reparaissant tour à tour, tantôt s'évaporant en brouillard, en formant devant la paroi de granit

1. Voir *Tournée pastorale*, p. 36.

un voile si candide, si léger, que vous grondez le vent qui le déchire, tantôt luisantes, festonnant le long du rocher comme un ruban argenté, que vous seriez tenté d'enrouler et d'envoyer aux chères Dames des Œuvres Apostoliques de France pour garnir leurs ornements d'église.

Plus loin, un coquet village avec son église, ses fermes, ses champs, ses vergers, ses prairies. Pendant que le bateau s'y arrête, nous observons deux jeunes paysannes dans le costume de Hardanger, occupées à traire leur petite chèvre. Un touriste les met sans plus de façons dans sa boîte photographique. (*Voir la gravure* p. 93.)

Nous avançons toujours, pendant des heures et des heures. A chaque instant nous pénétrons dans un nouveau bras du Hardanger, pour y déposer ou prendre des voyageurs. Nouvelles vues, nouvelles connaissances, nouveaux costumes. Tout à coup mon compagnon me dit :

« — Monseigneur, voyez donc cela ! Que c'est pittoresque ! »

C'est une noce qui vient de l'église, en barques naturellement. Sur la première, pavoisée du drapeau national, a pris place le jeune couple. (*Voir la grav.* p. 97.) Assise à côté de son époux, fière comme une reine, la jeune femme porte sa traditionnelle couronne de fiancée. Au rythme des avirons, qui frappent les eaux en cadence, le violoniste de la paroisse joue les airs mélancoliques et enchanteurs du Hardanger, accompagnant les chants des parents et amis qui suivent dans les autres barques.

Notre capitaine est un homme de cœur. Une salve de ses mortiers salue le jeune couple et lui annonce que nous nous associons à son bonheur. Les rochers rendent le salut.

L'homme du violon se dresse ; tous se lèvent avec lui et entonnent le chant national : « *Ja, vi elsker dette land.* » (Oui ! nous aimons ce pays.)

Les voix graves des hommes, les voix argentines des femmes chantent l'hymne patriotique, nous-mêmes nous le répétons, et les mortiers rechargés scandent le refrain, et les grottes du rivage répercutent les accents vibrants du chœur : « *Ja, vi elsker dette land.* »

« — Oui, qui pourrait connaître et ne pas aimer ce pays ? me dit mon compagnon, en voyant disparaître au loin les barques du cortège nuptial. Ah ! pourquoi n'avons-nous pas de stations au Hardanger ? »

« — Pourquoi ? lui dis-je. Vous me répéterez la même question au Sognefjord, au Nordfjord, à Aalesund, au Romsdalsfjord, en vingt endroits. Pourquoi ? Hélas ! vous le savez. Maintenant nous ne pouvons qu'explorer et faire des projets. A Dieu l'avenir ; Lui est riche. »



LA NOUVELLE STATION DE STAVANGER.



Ce qui me console, c'est qu'au moins à Stavanger, en quelque sorte le vestibule du Hardanger, où nous arriverons dans la nuit, nous avons depuis peu une station. Mais cela ne profite guère à l'immense district du Hardanger.

Depuis de longues années nous déplorions l'impossibilité où nous nous trouvions d'établir une station à Stavanger, dont le district compte pas mal de catholiques et où arrivent tant de touristes et de matelots catholiques. Enfin, la Providence nous mit en état d'y acquérir un beau terrain, faisant partie du jardin du Chapitre de l'ancienne cathédrale de Stavanger, dédiée à saint Svithun, qui est aujourd'hui entre les mains des protestants. De généreux bienfaiteurs, ayant entendu mon cri de détresse dans les *Missions catholiques* [1], nous vinrent en aide; nos chères Sœurs de Charité de Bergen contribuèrent de toute leur fortune personnelle à fonder à côté du temple du Très-Haut un temple de la charité, et en 1897 nous pûmes mettre la main à l'œuvre. Une jolie église en bois et en vieux style norvégien, et, à côté, un modeste, mais solide et commode hôpital en pierre, surgirent comme par enchantement de cet ancien sol catholique, dominant la ville et en formant un des plus beaux ornements. (*Voir la grav.* p. 96.)

Ici encore l'amabilité des autorités civiles ne s'est pas démentie. On nous accorda toutes les dispenses dont nous avions besoin pour ces constructions, qui sortaient du cadre des règlements ordinaires.

Pour relever notre petite propriété, nous aurions désiré une rue le long d'un de ses côtés. J'en fis la demande au Conseil communal, et quinze jours après j'eus la réponse que la commune ouvrirait la rue à ses frais et avait immédiatement alloué le crédit nécessaire; la rue reçut le nom catholique de Saint-Olaf.

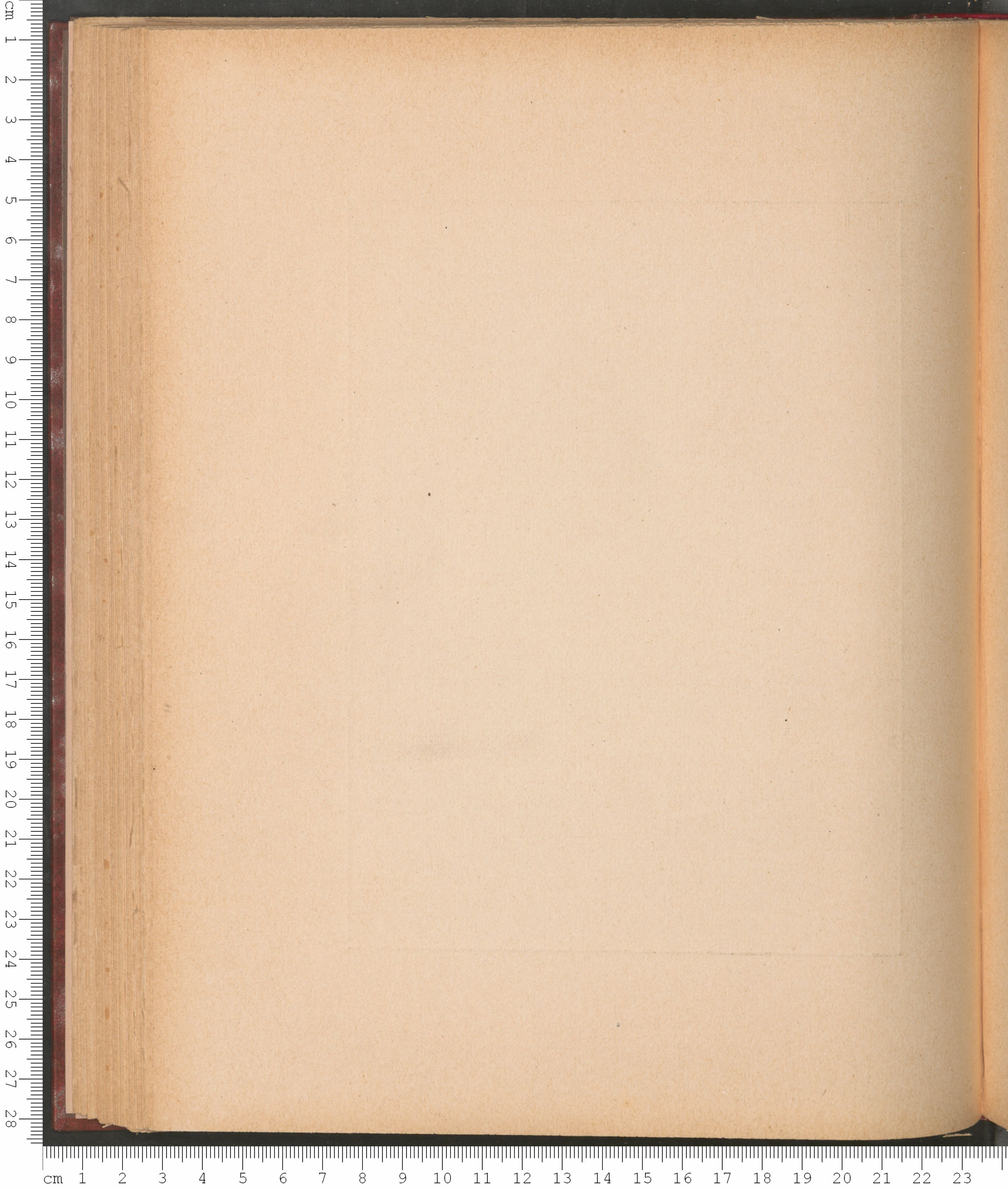
Le dimanche 13 mars 1898, je devais bénir la nouvelle église et l'hôpital. Le 10 mars, M. le curé, qui avait déjà fixé sa résidence à Stavanger, réfléchit qu'un trottoir le long des rues qui accèdent à l'église embellirait de beaucoup le tout. Il alla trouver le maire et lui fit part de son idée :

« — Vite, vite, envoyez-moi une demande en due forme, » répondit le magistrat. Une heure après, il avait la demande. Le lendemain matin, une petite armée d'ouvriers était déjà en train de poser le trottoir. On travailla jour et nuit, et le samedi soir tout était fini.

Le 13 mars fut une fête pour la ville entière. Il fallut distribuer des billets aux

1. Voir *Tournée pastorale*, p. 35.

PAYSANNES DU HARDANGERFJORD (voir p. 91.)



notabilités et aux catholiques pour éviter l'encombrement. Lorsqu'à 10 heures je sortis de l'hôpital pour me rendre en procession, mitre en tête et crosse en main, à la nouvelle église, je fus presque effrayé en voyant l'immense foule de protestants qui se pressait à perte de vue. Depuis plus de trois siècles, cette ancienne cité épiscopale n'avait vu ni évêque ni prêtre catholique officier en plein air, et c'était de ma part un acte d'audace de faire ma première apparition avec toute la publicité et toute la pompe possibles. Mais je n'avais pas compté en vain sur l'aimable caractère de nos chers Norvégiens. Respectueusement, dans le plus profond recueillement, mêlé naturellement de curiosité, la foule silencieuse nous ouvrit un large passage, et la police en tenue de gala, qui formait la haie, n'avait qu'à parader.

« La procession n'était pas bien nombreuse, mais elle fut d'un effet très solennel, dit dans sa relation, trop flatteuse pour ma pauvre personne, le journal protestant *Stavanger Avis*... L'évêque est un homme imposant, vénérable et, à ce qu'il paraît, d'une capacité peu commune. La vue des ornements, de la croix portée devant lui, de sa mitre et de sa crosse, donnait l'impression qu'il représente une grande chose. »

Après avoir minutieusement décrit les cérémonies de la bénédiction, le journal ajoutait :

« L'évêque monte en chaire... L'explication des cérémonies et des objets du culte qui se trouvent dans l'église, lui fournit l'occasion d'exposer les institutions catholiques et de les défendre à l'encontre du luthéranisme. Il expliqua encore pourquoi on avait construit cette église. Ce n'était pas parce que les catholiques considèrent les luthériens comme des païens, mais parce que c'est pour eux un devoir de travailler au rétablissement de l'Eglise, pour qu'il y ait un seul troupeau sous un seul pasteur. Les catholiques ne sont pas des intrus en ce pays. C'est l'Eglise catholique qui a christianisé la Norvège, c'est elle qui a construit les magnifiques cathédrales, y compris celle de Saint-Svithun à Stavanger. L'Eglise catholique revient donc là, aux lieux d'où on l'avait chassée. Tous les historiens norvégiens sont d'accord pour remarquer que leurs pères ne se sont pas séparés librement d'elle, mais forcés par des monarques étrangers. »

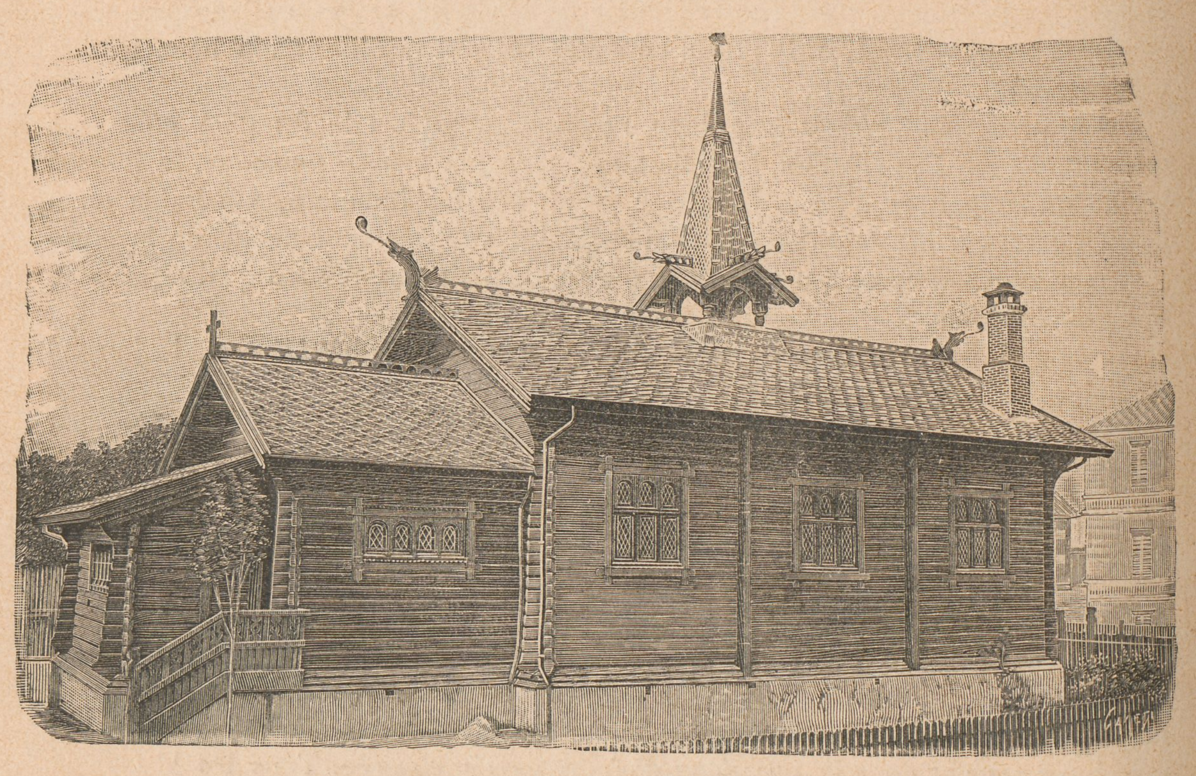
Ensuite le journal décrivait la messe pontificale célébrée après le sermon, et relevait surtout la beauté des chants, auxquels même des dames protestantes prêtèrent leur concours.

Les quatre autres journaux quotidiens de la ville ne furent ni moins explicites, ni moins aimables dans leurs relations. Le *Stavanger Aftenblad* releva surtout l'esprit de sacrifice des catholiques pour leur religion.

« Il faut le dire à leur honneur, personne n'arrive à égaler leur esprit d'abnégation en faveur de leur Eglise. Ils agissent en gens convaincus de la sainteté de leur cause. »

Quel hommage rendu aux bienfaiteurs des missions ! Qu'ils soient persuadés que, moi non plus, je ne les ai pas oubliés, lorsqu'il m'a été donné de faire descendre pour la première fois sur cet humble autel et dans ce tabernacle le Pasteur des pasteurs, le divin Agneau.

Dans l'après-midi, nous procédâmes avec la même solennité à la bénédiction de l'hôpital. Même foule, mêmes marques de respect. Après le Salut, un modeste dîner réunit les autorités de la ville et nos amis. Nous étions installés, et au milieu



ÉGLISE SAINT-SVITHUN, A STAVANGER (voir p. 92).

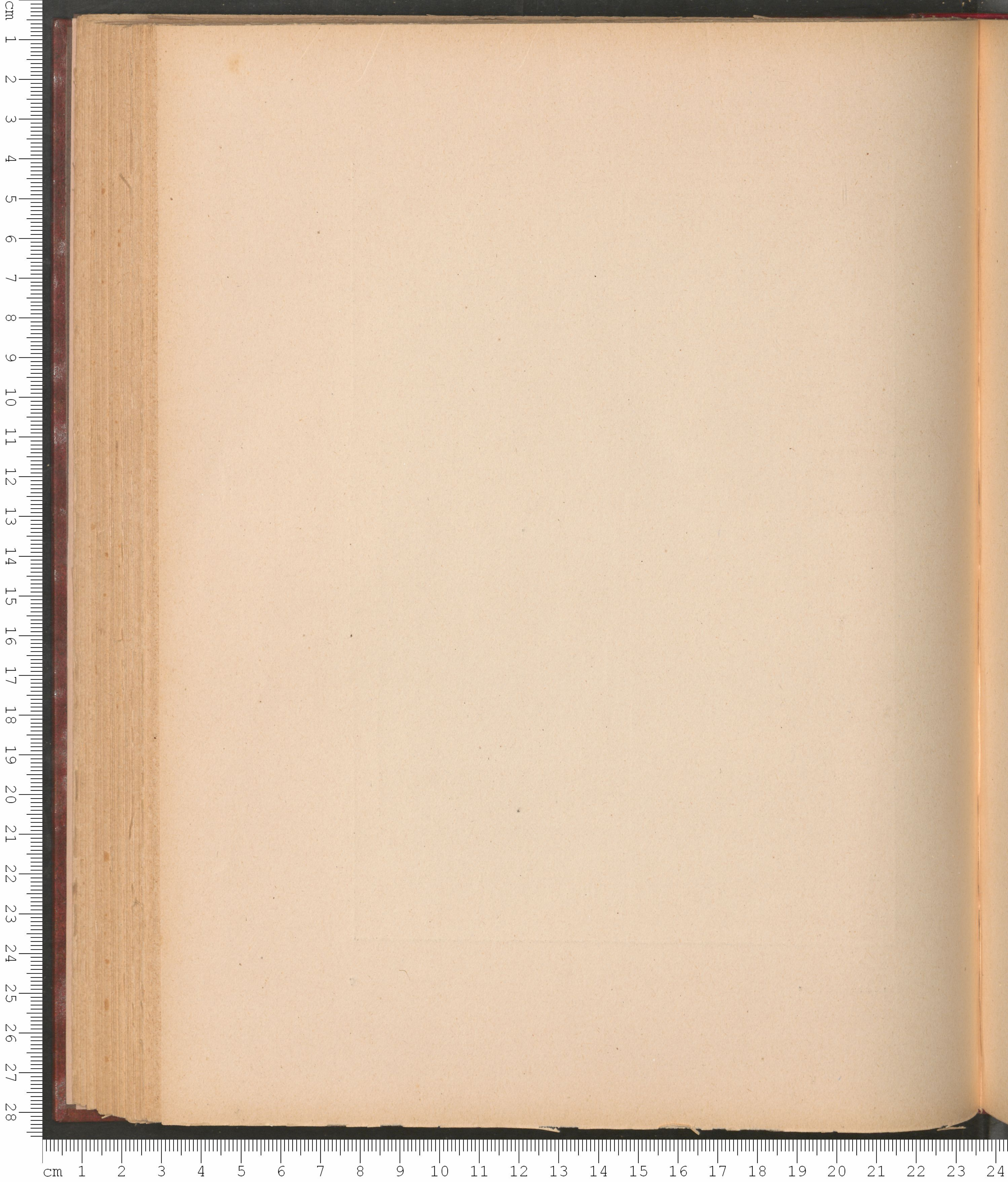
de ces hommes si sympathiques, nous nous sentions déjà comme chez nous...

En revenant avec mon compagnon de voyage à Stavanger pour régler les derniers comptes, j'appris que les dispositions bienveillantes, tant des autorités que de la population, n'avaient pas cessé un seul instant de se manifester, et qu'à tous les offices l'église était remplie jusqu'à la dernière place. Que le Seigneur en soit béni !



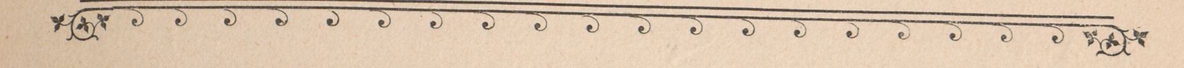


UNE NOCE AU HARDANGERFJORD (voir p. 91).



CHAPITRE QUATRIÈME.

ENTRE CHRISTIANIA ET BERGEN.





LA COTE NORVÉGIENNE.



Nos affaires arrangées à Stavanger, nous reprîmes le bateau pour nous rendre à Bergen, où nous attendait une bien grosse besogne. Le voyage de Stavanger à Bergen ne prend d'ordinaire que dix heures. Nous mîmes cependant le double, parce que nous avions la mauvaise chance d'être surpris par un gros brouillard déjà entre la grande île de Karmoe et la terre ferme, peu de temps après notre départ.

Vous savez que si l'Océan, en pénétrant partout la côte norvégienne, la change en une véritable dentelle, la terre se venge de la mer en semant, tout le long de la côte, des centaines, des milliers d'îles, souvent grandes comme une province, fertiles et bien habitées, souvent très petites et d'une affreuses nudité, mais toujours pierreuses, sans parler des innombrables écueils à fleur d'eau ou entièrement cachés, qui menacent à chaque instant les bateaux.

C'est dans l'inextricable labyrinthe des sunds qui séparent ces îles, que nos admirables marins doivent chercher leur chemin. Lorsqu'il fait bien clair, c'est pour eux un jeu d'enfant. Mais pendant la nuit, surtout pendant la nuit continuelle de l'hiver, ou lorsque la neige tourbillonne devant leurs yeux, lorsque le brouillard, si fréquent ici à cause de l'évaporation intense du Gulfstream, efface les limites entre la terre et la mer, rien de plus dangereux que cette navigation dans le *skjaeregaard*, comme les Norvégiens appellent l'ensemble de ces îles.

En revanche de ce danger, rien de plus agréable pour le voyageur que de se promener ainsi, à l'abri des tempêtes, au milieu de ces sporades scandinaves. Sans se fatiguer, il passe en revue les montagnes, souvent couvertes de neige, les sombres forêts, les riches prairies, les fermes et les huttes de pêcheurs qu'il côtoie à chaque instant. Souvent il assiste à la pêche du hareng ou à la poursuite de la morue par nos légères flottilles de pêcheurs, en même temps qu'il peut examiner de près les barques de sauvetage que des sociétés philanthropiques frètent pour porter secours aux marins au moment du danger.



TEMPETES.



La où la côte n'est pas garnie d'îles, les écueils ne manquent guère ; alors c'est différent.

Je me rappelle encore un voyage que je fis au mois de septembre 1897, avec notre architecte, pour aller inspecter les travaux à l'église et à l'hôpital de Stavanger, en compagnie d'un jeune prêtre, récemment arrivé en Norvège et qui gagnait sa station. En partant de Christiania, qui se trouve au fond d'un fjord, à l'abri des vents, nous ne nous doutions pas qu'au dehors une terrible tempête exerçait sa fureur. Même lorsque nous quittâmes le fjord, le capitaine pensait que la bourrasque ne durerait pas, et il lança hardiment dans la haute mer son magnifique bateau *Christiania.* Mais la bourrasque dura et même se changea peu à peu en ouragan, et en un ouragan tel que, au dire des journaux, de mémoire d'homme les côtes de la Norvège n'en avaient vu de pareil. Et nous, nous nous trouvions au beau milieu des écueils mal famés qu'on appelle *Tœnsbergstœnderne,* sans aucune possibilité de chercher un abri. Le chenal navigable y est parfois si étroit, que deux grands bateaux ne pourraient pas s'éviter. La fureur des vagues était tellement forte, qu'elles se brisaient sur des rochers cachés sous les eaux à 20 mètres de profondeur, et jaillissaient en hurlant, en écumant, en se renversant les unes sur les autres, à des hauteurs inouïes par-dessus les écueils découverts. Tantôt soulevé sur le dos d'une montagnes liquide, tantôt plongeant dans un gouffre, entraîné tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, souvent à deux mètres des rochers, notre *Christiania,* qui cependant est un des plus grands navires de la côte norvégienne, chancelait comme un homme ivre.

« — Ah ! Monseigneur, me dit le capitaine, pourvu que la machine et le gouvernail tiennent bon ! Si une seule vis cède, nous sommes perdus, et personne ne retrouvera jamais nos os. N'en dites rien ; pour vous, je vous connais, vous n'avez pas peur de la mer. »

Pauvres passagers, dans quel état ils se trouvaient ! Quant à mon brave compagnon, qui n'avait jamais vu de vagues et n'avait aucune idée du danger que nous courions, il trouvait tout cela admirable et essayait même de prendre des notes pour décrire plus tard, dans le journal de son pays, combien la mer était belle, pittoresque, etc., jusqu'à un certain moment où, à son grand étonnement, il se sentit venir des nausées inconnues, suivies d'un copieux sacrifice fait au dieu Neptune. Pour moi, j'ai la chance d'être absolument réfractaire au mal de mer.

Tout est bien qui finit bien. Avec un retard d'une demi-journée, nous arrivons à Laurvik. Mais là mon vieil architecte se plante devant moi :

« — Vous me donneriez toute la ville de Stavanger que je ne vous suivrais pas plus loin. J'attendrai ici la première occasion pour retourner à Christiania, et puis je vous enverrai mon fils à Stavanger. Vous feriez bien de ne pas continuer non plus le voyage. »

Il n'avait pas tort, car, comme nous l'apprîmes plus tard, dans cette journée du 7 septembre, un grand nombre de bateaux périrent dans ces parages. Mais il m'était impossible de suivre son conseil, car on m'attendait à Stavanger.

Le capitaine, croyant que la tempête se calmerait bientôt, reprit la mer. Il alla de station en station, espérant toujours, toujours déçu. Mais le bateau portait le courrier, et il ne faut pas que les bateaux-poste soient en retard. Après une journée et demie de dur ballottement, nous arrivions à Ekersund, d'où une ligne de chemin de fer va à Stavanger. Comme nous avions nos billets pour Stavanger, nous voulûmes continuer par bateau.



UN ÉGARÉ.



Ici se place un épisode assez amusant. Mon cher compagnon, zélé correspondant de journaux, voulait profiter de l'arrêt du bateau pour explorer à la hâte la ville, renommée pour ses faïences.

« — Combien d'arrêt ? » demande-t-il au second.

« — Dix minutes. »

Le missionnaire, encore peu initié aux secrets de notre belle langue, comprit : une heure ! Bon, le voilà parti, sans manteau, armé seulement de son calepin, de son crayon et de son binocle.

Les dix minutes sont passées ; les coups de sifflet réglementaires donnés,

« Malbrough ne revient pas. »

Le capitaine attend un peu ; mais enfin le bateau doit partir. Il vire de bord, et nous avons déjà fait du chemin, quand tout à coup le capitaine s'écrie : « Le voilà ! Retournons. »

En effet, nous voyons une tête caractéristique s'avancer au coin d'une maison. L'enfant prodigue est retrouvé. Le bateau revient sur son sillage. Mais plus personne. Qu'est devenu notre homme ? Impossible de retrouver ses traces, et force nous est de regagner le large. Du reste le mal n'est pas grand, il prendra le train et arrivera à Stavanger presque en même temps que nous.

J'arrive donc le soir à Stavanger et, avant même de descendre du bateau, j'envoie quelqu'un chercher mon compagnon à la gare. Enfin le voilà.

« — Cher ami, que vous est-il donc arrivé ? »

« — Je vous raconterai tout ; mais, de grâce, laissez-moi d'abord manger un peu. »

Il mange ; il mange ! Enfin il retrouve la parole. Rien de plus simple que son aventure. Il n'était pas encore bien loin, qu'il entendit les coups de sifflet de la machine. Il reprit précipitamment le chemin du port. Mais en arrivant, il vit le bateau déjà loin et pensa que c'était trop tard. Quel malheur ! se trouver perdu dans une ville étrangère. Que faire ? Une petite fille, voyant sa peine, vint gentiment lui offrir son concours. Elle lui indique la gare : il prendra le train qui partira dans une heure. Mais auparavant il cherche un hôtel pour déjeuner, car midi est passé depuis longtemps. O désespoir ! il a laissé sa bourse dans son manteau ! Il se passera de déjeuner et il va à la gare, demander un billet à crédit, sans cependant dire qu'il est prêtre.

« — Impossible. » La petite fille, qui l'a fidèlement accompagné, conjure, les larmes aux yeux, le caissier d'avoir pitié ; il suffisait de regarder « son protégé » pour juger qu'il était honnête. Peine perdue.

« — Monsieur, venez avec moi chez maman ; elle est si bonne, elle vous donnera de quoi manger et vous logera. »

Chère petite, le bon DIEU te récompensera !

Tout à coup, le missionnaire s'écrie :

« — Sauvé ! »

« — Qu'y a-t-il donc ? »

« — Sauvé ! »

En feuilletant dans son calepin, il vient d'y découvrir des timbres-poste en quantité suffisante pour payer un billet de troisième classe.

Il retourne à la gare ; il était temps encore. Le train part ; le voyageur voit de sa fenêtre sa jeune protectrice agiter son mouchoir pour lui télégraphier ses dernières salutations, auxquelles il répond avec une gratitude émue.

Sauvé donc ! Mais il a faim, et pour comble de malheur sa voisine a une superbe provision de pain frais, ce qui aiguise encore son appétit. Cependant il n'ose pas lui en demander un morceau, et voilà pourquoi il nous est arrivé avec cet appétit extraordinaire.

A Stavanger nos chemins se séparent. Lui continue vers le Nord pour aller s'installer au bout du monde, à Harstad, dans la grande île de Hindoe dans l'archipel des Vesteraaler. Pour ma part, après avoir terminé mes affaires à Stavanger, je quittai pour quelques mois la Norvège, dont je ne m'étais pas éloigné depuis 1892. Il fallait, conformément aux saints canons, visiter la Ville Eternelle et aller rendre compte de ma gestion au Pasteur suprême de l'Eglise. J'étais en même temps heureux de voir nos bienfaiteurs, mes parents et amis.

Je pris donc à Stavanger le bateau d'Angleterre pour aller avant tout saluer une de mes deux petites sœurs Bénédictines, qui attendait depuis dix ans ma visite à Ventnor, dans l'île de Wight.



UN ÉVÊQUE GARDE-MALADE.



Cette méchante côte, depuis Christiania jusqu'à Stavanger, m'a déjà joué p'us d'un mauvais tour. En voici encore un :

Pour éviter des dépenses à la mission, deux bonnes Sœurs de Charité de Bergen s'étaient mises à peindre de leurs propres mains le presbytère de haut en bas. Le travail touchait à sa fin lorsque l'une d'elles, Sœur Perpetua, tomba du haut d'un échafaudage et se blessa. Le médecin ne jugea pas d'abord son état sérieux, et même, peu de temps après, la bonne Sœur arriva à Christiania pour s'y perfectionner, sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph. Mais, quinze jours après son arrivée, la pauvre enfant tomba grièvement malade. Des semaines et des semaines passèrent sans amélioration ; le médecin du roi lui-même lui avait en vain prodigué ses soins ; la pauvre religieuse souffrait de plus en plus des suites de sa chute et pouvait à peine se tenir debout. Les Sœurs de Bergen désiraient vivement la voir revenir, et sachant que j'allais m'y rendre pour la confirmation, la supérieure me pria de daigner l'amener. Je ne pouvais pas refuser.

Nous nous embarquâmes. Nos Sœurs de Christiania avaient bien installé la malade dans sa cabine et avaient chaleureusement recommandé à la servante de veiller sur elle. Tout étant bien réglé, j'allai dormir. Mais, à peine étions-nous en route, qu'une violente tempête fit bondir le bateau. Au milieu de mon premier sommeil, j'entendis des coups énergiques à ma porte :

« — Venez vite, votre religieuse est à la mort ! »

C'était le capitaine, qui, sachant la Sœur malade, avait en quelque sorte monté la garde devant sa cabine.

En effet, la pauvre Sœur Perpetua, prise par le mal de mer sans pouvoir se mouvoir, gisait pâle comme la mort, sans proférer un seul mot. La servante aurait bien voulu l'assister ; mais à chaque instant on la sonnait, car la tempête avait rendu tout le monde malade. Mais un vieux loup de mer et un vieux missionnaire savent toujours s'arranger. Nous aidons la malade de notre mieux en la tenant debout, en l'appuyant de tous côtés par des coussins, en lui administrant des gouttes d'un cordial emprunté à ma pharmacie de voyage. La bonne Sœur ne pouvait nous remercier que du regard, et, malgré sa faiblesse, elle,

garde-malade parfaite, avait parfois un petit sourire de pitié en nous voyant manquer aux règles les plus élémentaires de l'art. Pour lui faire oublier son mal, le capitaine lui racontait des histoires, et lorsqu'il devait aller sur le pont, j'en ajoutais d'autres, jusqu'à ce qu'il revînt annoncer chaque fois que la tempête allait cesser.

Enfin nous arrivâmes à Christiansand, où il y a également des Sœurs. Vite je cours télégraphier à Bergen d'envoyer une Sœur à Stavanger pour y recevoir la malade, et puis je m'empresse d'aller prier la supérieure de Christiansand de la faire accompagner par une de ses Sœurs jusqu'à Stavanger. Ce qui fut fait.

Quel soulagement pour nous autres, vieux gardes-malades improvisés ! Aussi, lorsqu'à Stavanger j'eus remis la bonne Sœur Perpetua entre les mains de la supérieure de Bergen, qui était venue elle-même à sa rencontre, je jurai que je ne m'exposerais plus jamais à pareille aventure ; car, il faut l'avouer, j'ai peut-être les aptitudes nécessaires pour être évêque de mission, mais, malgré ma meilleure volonté, je n'ai pas la vocation d'être garde-malade, surtout pas d'une dame, fût-elle, comme Sœur Perpetua, la patience personnifiée.



A BERGEN.

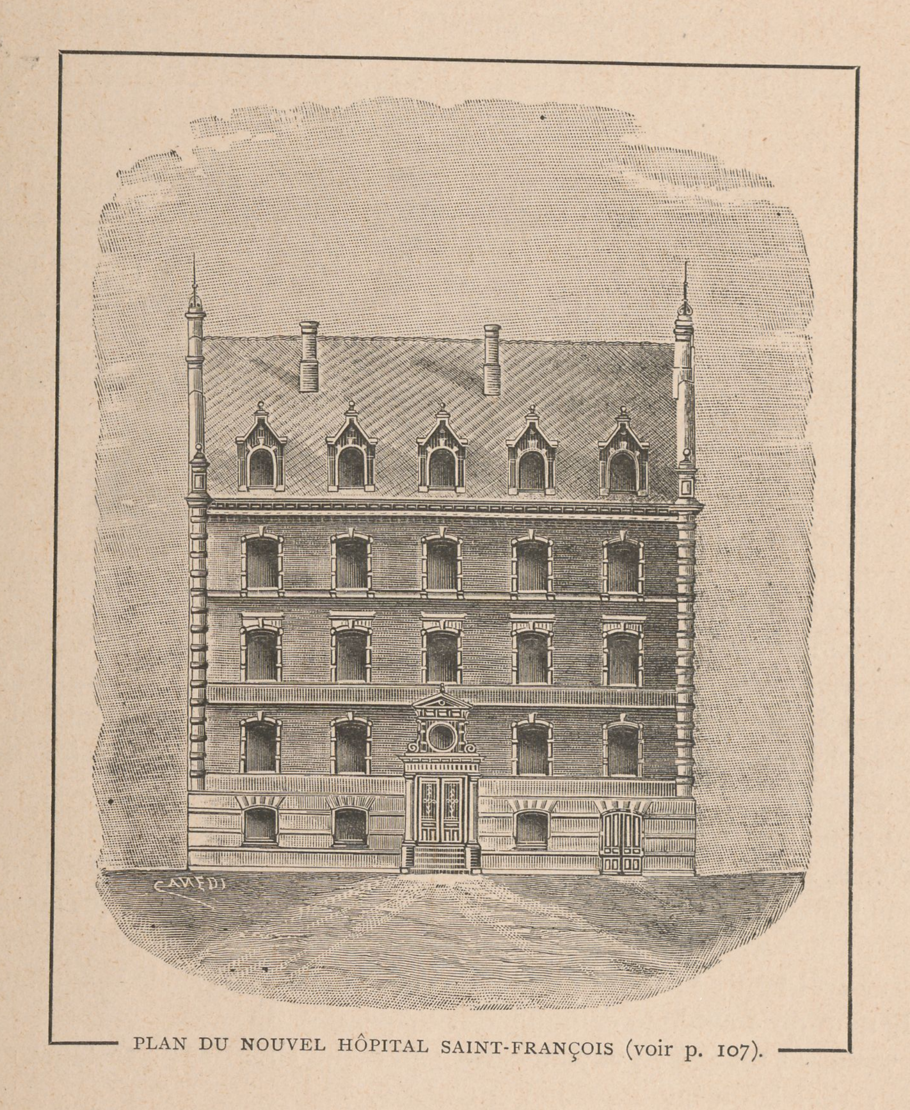


PENDANT que je vous conte cet incident, notre bateau, pris par un épais brouillard dans le détroit de Karmœ, s'est lentement acheminé jusqu'à la ville de Haugesund. Curieuse ville ! L'île de Karmœ est séparée de la terre ferme par un long *sund* tellement resserré, que deux navires ont de la peine à s'éviter. Comme les maisons de la ville ont choisi leur place tout le long de la passe, celle-ci ressemble plus à une rue très animée qu'à un détroit. Aussi pouvions-nous, dans notre promenade à travers cette rue maritime, faire la connaissance de la population, qui fourmillait des deux côtés et nous envoyait ses aimables saluts.

Au bout de la ville nous vîmes un obélisque de granit rouge de 17 mètres de haut, entouré en cercle d'autres obélisques de 2 m. 50 seulement. Le monument principal s'élève sur le tombeau du fameux roi Harald Haarfager, qui, à la suite de la bataille navale du Hafsfjord, en 872, réunit sous son sceptre toutes les peuplades de la Norvège, figurées par les petits obélisques. Ce roi a eu le nom de Haarfager, *beaux cheveux*, parce qu'il avait fait vœu de ne pas couper sa chevelure tant qu'il ne serait pas roi de tout le pays.

A partir de là jusqu'à Bergen, on ne rencontre guère que des îles et des îlots déserts, et on est loin de penser qu'en pénétrant par un des nombreux bras de mer qui s'ouvrent vers notre droite, on découvrirait bientôt, à l'abri des montagnes, de véritables petits paradis.

Enfin se présente Bergen, l'ancien port hanséatique, autrefois la plus grande ville marchande de la Norvège, et aujourd'hui encore la cité la plus importante et la plus populeuse après la capitale. Elle emprunte son nom aux montagnes élevées qui l'entourent et la protègent en même temps qu'elles attirent la pluie,



PLAN DU NOUVEL HÔPITAL SAINT-FRANÇOIS (voir p. 107).

qui l'inonde durant les deux tiers de l'année. Malgré ces ondées incessantes, Bergen a la population la plus gaie et la végétation y prend un développement incroyable. Le commerce d'entrepôt que la ville entretient avec le Nord et l'Ouest de la Norvège, et, de plus, l'énorme affluence de touristes, qui en partent pour visiter les grandioses fjords de cette partie de la côte, lui donnent un caractère plus animé même que celui de la capitale.

Nous descendîmes à notre joli petit presbytère, où nos Sœurs de Charité logeaient également, en attendant qu'il nous fût possible de leur construire un hôpital. Et c'est précisément la grosse question de l'hôpital qui m'avait appelé à Bergen.



LE NOUVEL HOPITAL DE BERGEN.



Jusque là nos Sœurs avaient dû, faute de ressources pour construire un hôpital, se contenter de soigner les malades à domicile. A peine reçu par mes chers coopérateurs de Bergen et installé par les bonnes Sœurs, j'allais apprendre jusqu'à quel point ces zélées auxiliatrices avaient déjà su gagner les sympathies de la population.

Une députation de médecins vint donc me trouver et me demanda, avec les plus vives instances, de fonder un hôpital.

« — Impossible pour le moment, leur dis-je. Le terrain nécessaire, nous l'avons bien ici, à côté de notre église ; mais il a maintenant une valeur de 50.000 francs, et pour construire un hôpital qui fût en rapport avec la valeur de ce terrain et avec une population de près de 70.000 habitants, il nous faudrait un capital d'au moins 120.000 francs ; et nous avons à peine 2.000 francs. »

« — Faites un emprunt sur votre propriété, me répondirent-ils. Nous vous garantissons que vous l'aurez et que les recettes du nouvel hôpital suffiront à payer les intérêts et à amortir le capital à bref délai. La ville n'a pas d'hôpital convenable. Tout le monde viendra chez les Sœurs, tant par nécessité que par sympathie. »

Comme je ne pouvais pas me décider, ils ajoutèrent :

« — Tenez, Monseigneur, pour vous prouver quelle confiance nous-mêmes nous avons dans l'affaire, et comment nous apprécions vos religieuses, nous nous offrons à leur louer à nos frais une maison pour y installer une clinique provisoire, jusqu'à ce que le nouvel hôpital soit terminé. Nous mettons comme seule condition, qu'elle recevra le nom de « clinique catholique ».

Je fus vraiment touché en voyant cette générosité chez des protestants, et je leur promis de traiter la question avec mon Conseil.

Le lendemain j'eus une tentation terrible. Un spéculateur vint nous offrir d'acheter notre propriété, y compris l'église Saint-Paul, pour 500.000 francs ! On démolirait le tout et on y construirait des maisons modernes, le quartier étant devenu, depuis qu'on avait acheté le terrain pour peu de chose, le quartier noble de la ville. Quelle tentation !

Nous irons nous loger dans un quartier moins élégant, nous y construirons église, presbytère, hôpital, et il nous restera du pain sur la planche !

Mais je me souviens que le bon Père Stub, enfant de la ville de Bergen, converti au catholicisme, devenu religieux Barnabite, supérieur provincial de sa congrégation, puis missionnaire en Norvège et à Bergen jusqu'à la fin de ses jours, a parcouru l'Europe pendant des années et des années pour recueillir de quoi acheter ce terrain et y construire cette belle église et ce presbytère. Je me rappelle que, lors de sa mort en 1892, le roi et le gouverneur nous accordèrent d'emblée et gratuitement la permission d'enterrer son corps derrière le chœur de sa chère église, en ajoutant que ce noble fils de Bergen avait sacrifié sa vie pour sa ville natale, pour lui donner ce qu'il croyait être le plus grand des trésors, sa religion.

Et je vendrais cette église ? Je vendrais le corps de notre Père Stub ? Je laisserais démolir le sanctuaire du Très-Haut ? Jamais ! Ce serait une profanation. Restons pauvres, mais restons catholiques !

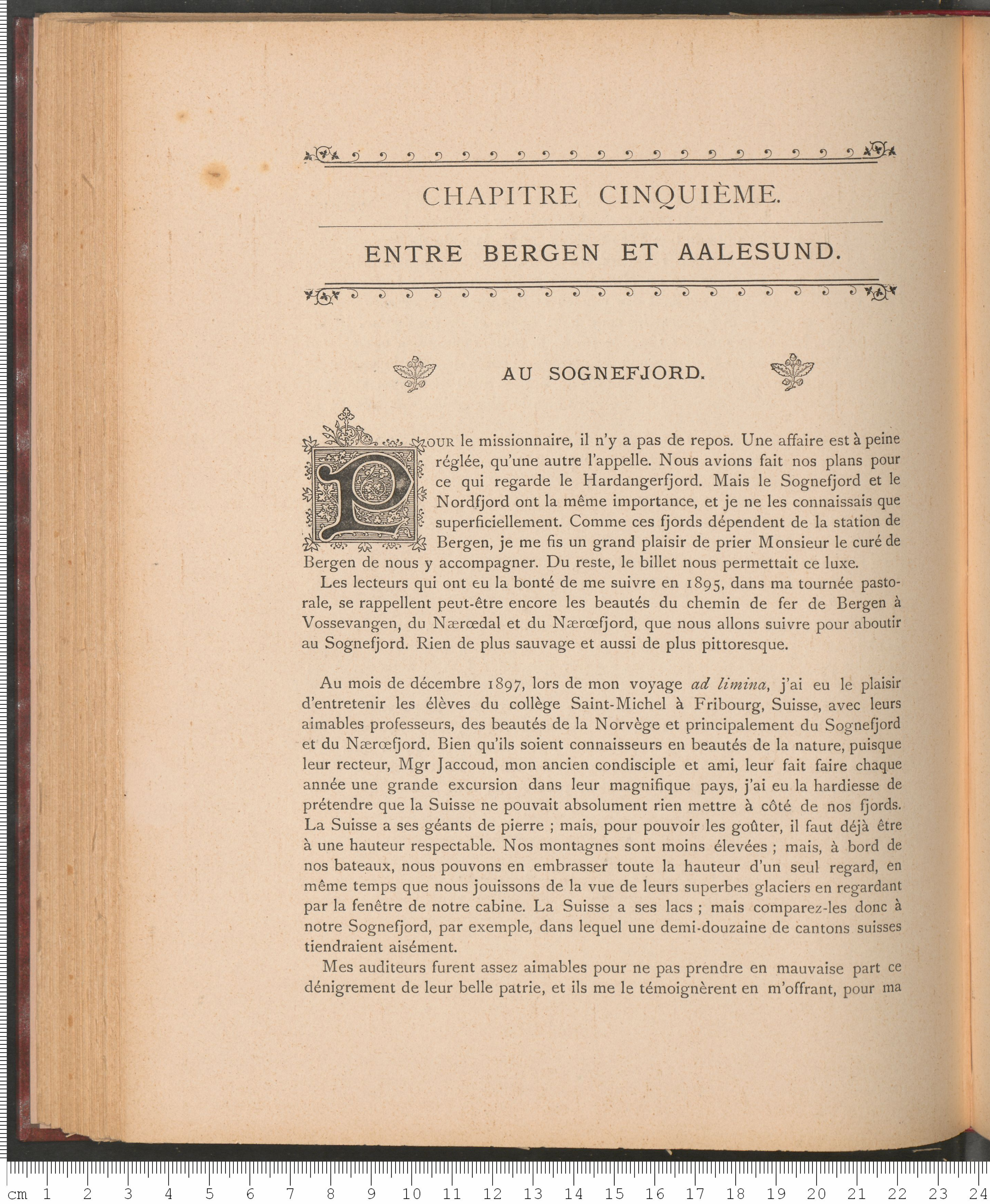
Le bon Dieu est riche, il saura bien nous procurer de quoi construire notre hôpital. En cela nos prêtres, nos Sœurs et moi, nous étions d'accord dès le premier moment.

Et le bon Dieu ne nous a pas abandonnés. Après m'être concerté avec qui de droit, nous contractâmes un grand emprunt. Ce fut à la fête de saint Joseph, 19 mars 1898.

Oh ! comme nous avons prié ensemble, missionnaires et Sœurs, avant de signer les obligations qui engagent la mission pour une somme si énorme ! Mais tout était bien pesé, et alors nous pouvions espérer que saint Joseph nous serait un bon père.

Le même jour nous louâmes une maison pour y ouvrir la « clinique catholique » provisoire. Dix-neuf mois plus tard, le 22 octobre 1899, j'inaugurais le nouvel hôpital, qui est déjà occupé jusqu'à la dernière place. Dieu seul sait ce qu'il m'a coûté de travail et d'angoisse, ce que les esprits des ténèbres ont suscité de difficultés pour ruiner cette œuvre du Seigneur, présage de tout le bien que cette maison est appelée à produire.





CHAPITRE CINQUIÈME.

ENTRE BERGEN ET AALESUND.

AU SOGNEFJORD.

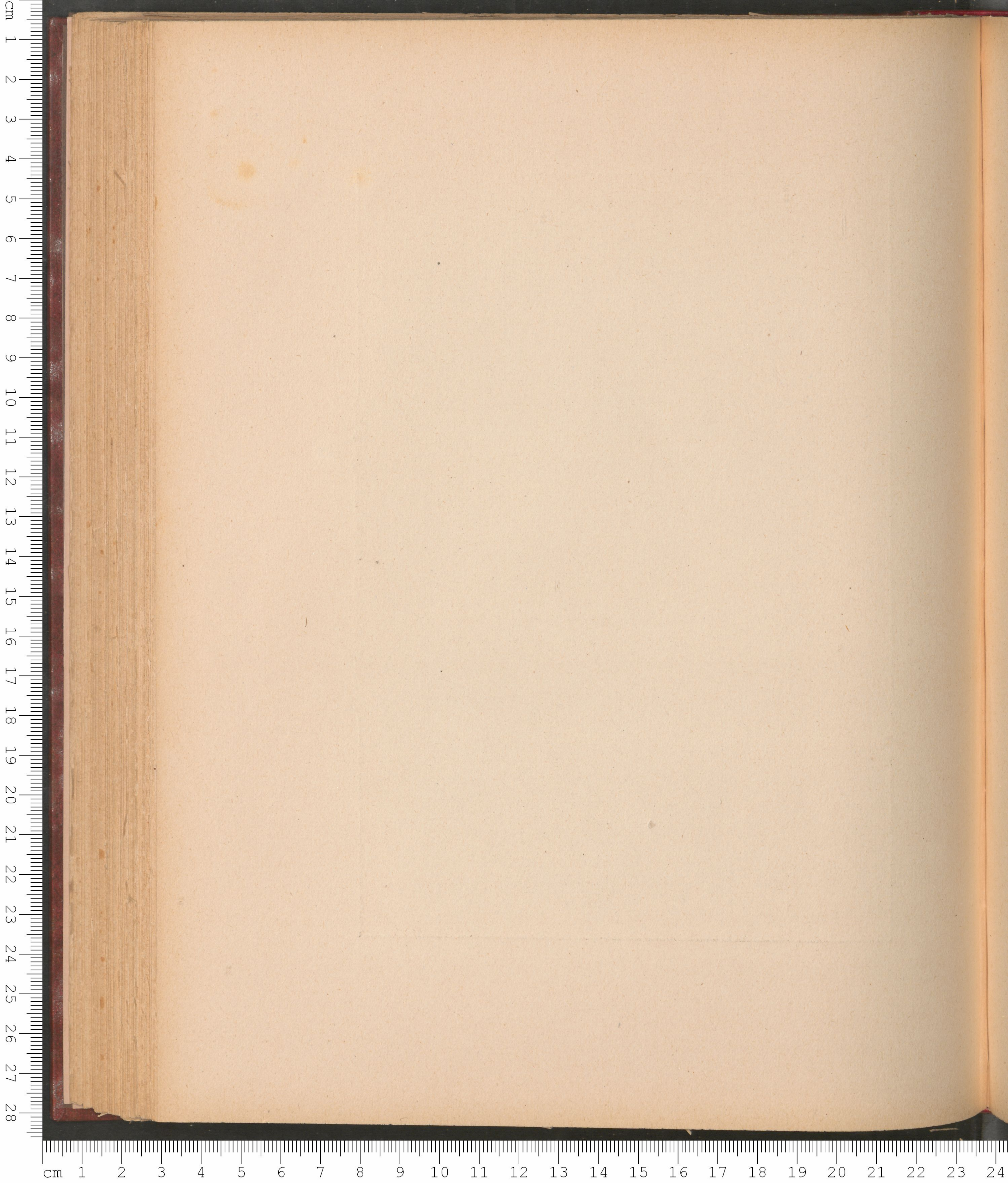
Pour le missionnaire, il n'y a pas de repos. Une affaire est à peine réglée, qu'une autre l'appelle. Nous avions fait nos plans pour ce qui regarde le Hardangerfjord. Mais le Sognefjord et le Nordfjord ont la même importance, et je ne les connaissais que superficiellement. Comme ces fjords dépendent de la station de Bergen, je me fis un grand plaisir de prier Monsieur le curé de Bergen de nous y accompagner. Du reste, le billet nous permettait ce luxe.

Les lecteurs qui ont eu la bonté de me suivre en 1895, dans ma tournée pastorale, se rappellent peut-être encore les beautés du chemin de fer de Bergen à Vossevangen, du Nærœdal et du Nærœfjord, que nous allons suivre pour aboutir au Sognefjord. Rien de plus sauvage et aussi de plus pittoresque.

Au mois de décembre 1897, lors de mon voyage *ad limina*, j'ai eu le plaisir d'entretenir les élèves du collège Saint-Michel à Fribourg, Suisse, avec leurs aimables professeurs, des beautés de la Norvège et principalement du Sognefjord et du Nærœfjord. Bien qu'ils soient connaisseurs en beautés de la nature, puisque leur recteur, Mgr Jaccoud, mon ancien condisciple et ami, leur fait faire chaque année une grande excursion dans leur magnifique pays, j'ai eu la hardiesse de prétendre que la Suisse ne pouvait absolument rien mettre à côté de nos fjords. La Suisse a ses géants de pierre ; mais, pour pouvoir les goûter, il faut déjà être à une hauteur respectable. Nos montagnes sont moins élevées ; mais, à bord de nos bateaux, nous pouvons en embrasser toute la hauteur d'un seul regard, en même temps que nous jouissons de la vue de leurs superbes glaciers en regardant par la fenêtre de notre cabine. La Suisse a ses lacs ; mais comparez-les donc à notre Sognefjord, par exemple, dans lequel une demi-douzaine de cantons suisses tiendraient aisément.

Mes auditeurs furent assez aimables pour ne pas prendre en mauvaise part ce dénigrement de leur belle patrie, et ils me le témoignèrent en m'offrant, pour ma

BALHOLMEN, L'ELDORADO DES TOURISTES (voir p. 111).



chère Norvège, une somme tellement importante, que j'osais à peine l'accepter.

Après avoir croisé pendant deux jours au milieu de ces merveilles de la nature, nous abordions, au centre du Sognefjord, à Lekanger, où résident le gouverneur et les autres autorités de la province. Il faudra y fonder tôt ou tard une station, car c'est là, au siège de l'administration centrale, que la population afflue naturellement. Du reste, déjà la population sédentaire du district de Lekanger est très nombreuse, et tout près de là commence le grand et magnifique Fjærlandsfjord, à l'entrée duquel nous saluons Balholmen, l'*Eldorado* des touristes. La contrée de Lekanger est d'une beauté rare, même en Norvège, et d'une fertilité surprenante par ces latitudes. Nous étions surtout étonnés de voir des vergers s'étendre à perte de vue le long du rivage. C'est à cette fertilité qu'est due la grande densité de la population.

Nous voulions faire une petite promenade en suivant le chemin qui longe la côte. Mais la vue de ces allées d'arbres fruitiers, de ces prés en fleurs, du fjord et des chaînes de montagnes, coupées à l'infini, qui l'encadrent, tout cela nous ravit tellement que notre promenade se changea en un petit voyage. Chemin faisant nous arrivâmes à l'église de Lekanger, une ancienne église catholique en pierre. *Bonum est hic esse !* disions-nous avec saint Pierre, et nous prîmes place sur le gazon du cimetière, qui recouvre les cendres de nos anciens frères, pour y réciter notre office, accompagnés des anges gardiens du sanctuaire. Qu'on prie bien en un lieu où l'on se sent entouré des saintes âmes qui y ont prié également il y a des siècles, qui y ont adoré le même Agneau de DIEU, y ont offert au Père céleste la même divine Victime que nous lui sacrifions encore aujourd'hui !

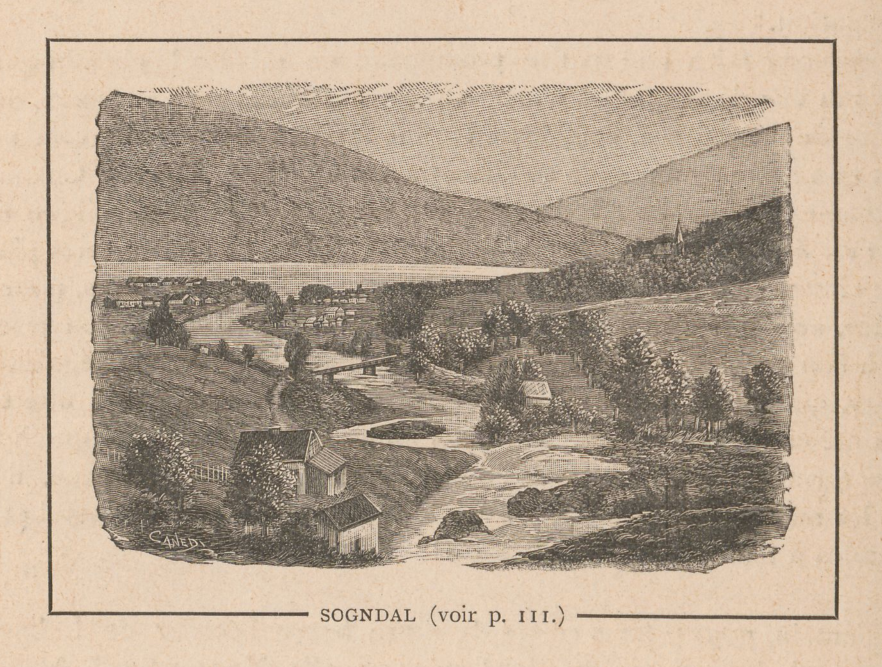
L'office terminé, nous nous fîmes ouvrir l'église. Du catholicisme, il ne reste plus que les murs et l'autel violé. Plaise à DIEU qu'un jour cet autel et ces murs soient rendus à leur sublime destination !

Le lendemain, nous prîmes congé de notre brave hôtelier de Lekanger pour pénétrer dans le bras du même fjord qu'on appelle Norumsfjord. A l'entrée eut lieu, en 1184, une bataille navale décisive entre les rois rivaux Sverre et Magnus Erlingssœn. La partie supérieure s'appelle Sogndalsfjord. Même fertilité et même pittoresque qu'au Fjærlandsfjord. Nous abordâmes près du petit bourg de Sogndal, bâti sur une moraine que brise le turbulent Sogndalselv, agrémenté de cascades qui interrompent à chaque instant sa marche. Quel charmant séjour, jalousement gardé par les pics du Storhougfjeld, du Skriken et du Nukenipa, dont l'image est fidèlement reproduite au fond du fjord silencieux ! *Bonum est hic esse !* répétions-nous.

Encore ici, où le nom *Sogndal* (vallée de la paroisse) nous dit qu'anciennement il y avait une paroisse catholique, il nous faudra un jour une paroisse, au milieu de cette population si intelligente et si sympathique. J'en ai pris note ; mais à

quand la mise à exécution ? Peut-être un riche touriste catholique, attiré par les charmes du Sogndalsfjord, viendra un jour nous dire qu'il a été touché du sort des milliers de chrétiens que des distances énormes séparent de la plus proche station catholique et qui par là sont dans l'impossibilité d'apprendre à connaître l'Eglise-Mère, et qu'il s'offre à nous procurer les moyens de leur venir en aide. Oh ! comme je lui baiserais les mains !

Nous aurions encore voulu pénétrer dans un autre fjord, l'Aardalsfjord, dernière ramification du Sognefjord vers le Nord-Est, pour aller saluer la vieille maman d'un de nos missionnaires, que, malgré l'isolement de son lieu de nais-



SOGNDAL (voir p. 111.)

sance, la Providence a conduit au sein de l'Eglise catholique et à l'autel ; mais, comme nous connaissions ce fjord, précisément par la description que nous en a faite ce confrère, nous devions bien nous priver de cette consolation.

Par contre, la dernière ramification vers le Sud-Est, l'Aurlandsfjord supérieur, nous était absolument inconnue ; il fallait donc l'examiner, et nous y allâmes par le premier bateau en partance ; il n'y en a que deux par semaine. Jamais de ma vie je n'ai vu de panoramas aussi sauvages. Rien que des rochers montant perpendiculairement, des gorges dont il est impossible de scruter le fond, des cimes se mariant avec les nues, des cataractes à droite et à gauche, devant vous et derrière vous. Çà et là seulement un bout de terre cultivée avec une petite ferme, tantôt suspendue au-dessus de l'abîme, tantôt cachée dans un enfoncement du fjord.

Et, malgré cela, nous découvrons une petite église protestante, celle d'Aurland.



FIANCÉE DE SOGNDAL (voir p III).

Tout au bout du fjord, auprès de la ferme Fretheim, nous mîmes pied à terre pour y attendre le retour du bateau de Lærdalsœren, débouché des grandes

routes de Hallingdal et de Valders. Le riche propriétaire de Fretheim, à qui notre aimable aubergiste de Lekanger nous avait recommandés, nous reçut comme de vieux amis et nous fit jouir d'une hospitalité vraiment norvégienne, c'est-à-dire illimitée. Il nous donna toutes les informations désirables. Le fjord avait sa continuation naturelle par la vallée Flaamdal, sauvage et presque déserte et pour cela peu habitée. Conclusion pour nous : il n'y a donc pas à penser à un établissement de notre part.



EXCURSION AU GRAVEHALSEN.



Comme nous devions quand même attendre le bateau jusqu'au lendemain, M. Fretheim nous offrit sa voiture pour faire une excursion dans la vallée Flaamdal, et surtout aller voir le gigantesque tunnel en construction de Gravehalsen, qui doit donner passage au futur chemin de fer de Bergen à Christiania. Nous acceptâmes. La bonne ménagère de la ferme nous fournit un panier de provisions de bouche, y compris plusieurs bouteilles d'un excellent vin de Bordeaux, et nous voilà en route.

Pendant trois kilomètres nous avançons presque de plain-pied ; mais la vallée était tellement étroite, qu'à côté de la rivière Flaamselv il restait à peine assez de place pour la route. Voir le soleil, il n'y faut pas songer ; les rochers sont entassés les uns sur les autres jusqu'au firmament. Ils jettent en cascades de telles quantités d'eau, que nous nous demandions où ils la prennent : c'est le produit des glaciers et des champs de neige, qui, en cette saison précisément, sont *en verve*.

Voilà encore une toute petite église et quelques maisons autour, et puis, quel vacarme et quel chemin ! Un énorme rempart barre la vallée, et c'est à travers cette muraille que la rivière s'est frayé un étroit passage, dans lequel elle mugit à vous faire trembler d'effroi. Et la route ? Elle dessine ses lacets au-dessus de la rivière furieuse, dans une paroi de granit creusée par la dynamite ; elle monte, monte. Nous fermons les yeux pour ne pas voir le gouffre.

Enfin, nous avons atteint le deuxième gradin de la vallée, et la vue du Riondefos (*fos* signifie cascade), franchissant les rochers à notre droite, nous dédommage de notre peur.

Mais ce n'est que partie remise. Pendant des heures et des heures nous gravissons gradins sur gradins, penchés tantôt à droite, tantôt à gauche, sur l'abîme, toujours accompagnés du concert des cataractes, souvent ombragés par des rocs qui surplombent au-dessus de nos têtes.

A un moment donné, nous pénétrons dans le rocher même par un long tunnel nécessité par les avalanches fréquentes en ces parages et causant des ravages inouïs. La pression d'air, provoquée par ces avalanches, est si forte, qu'elle enlève même la route, construite cependant d'après toutes les règles de l'art, et avec elle des blocs énormes, qui s'engloutissent dans le gouffre. Notre cocher nous raconte que parfois le fracas des avalanches est tellement terrible, qu'on croirait entendre toute une chaîne de montagnes s'écrouler.

Enfin nous avons dépassé la dernière ferme de la vallée, celle de Kaardal, et nous entrons dans une solitude absolue. Rien que des rochers décharnés, suintant l'eau des champs de neige superposés.

Malheur! il commence à pleuvoir, et nous sommes loin encore du Gravehalsen, que nous voulons absolument voir. Heureusement nous rencontrons une baraque en planches; elle servait jadis de logis aux ouvriers qui construisirent la nouvelle route. Une brave femme nous y reçoit et nous permet d'ouvrir notre panier et d'en déguster le contenu. Ses petits enfants ont naturellement une large part de nos provisions, ce qui finit par nous gagner les bonnes grâces de la maman.

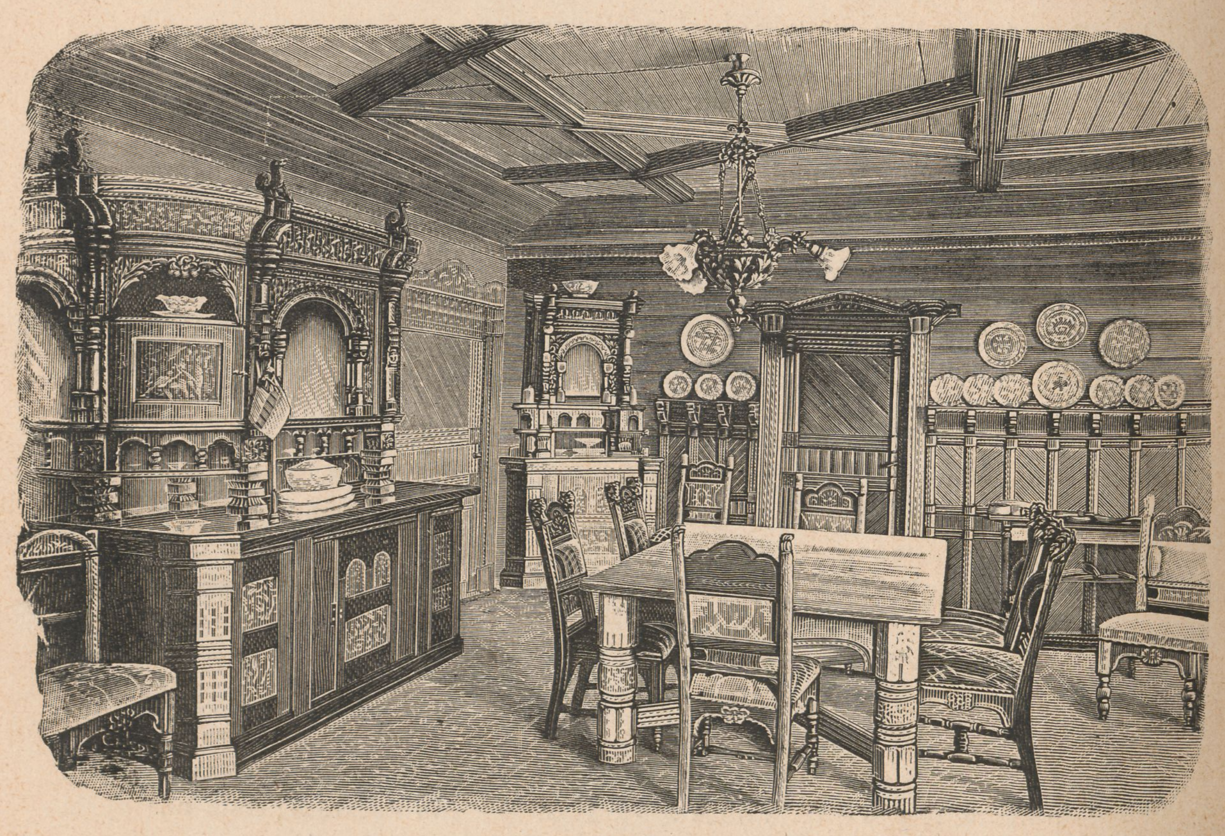
Cependant la pluie continuait de tomber. N'importe, le but devait être atteint, et nous partîmes.

Après une demi-heure nous nous trouvions au pied d'une cascade qui semblait tomber directement du ciel. Quelle ne fut pas notre surprise, lorsque le cocher nous dit que c'était le long de cette cascade que nous devions chercher notre chemin! En effet, en regardant de plus près, nous remarquons que là, dans cette effroyable pente, où un chamois aurait regardé à deux fois avant de se hasarder, une route toute neuve serpentait par au moins deux douzaines de lacets. Faire ce casse-cou en voiture? Jamais de la vie! Donc à pied, et la voiture suivra avec nos provisions et nos vêtements chauds. Je ne vous dirai pas les péripéties de cette imprudente escalade. Des nues la pluie tombait à verse; au bout de chaque circuit nous nous trouvions de nouveau à côté de la cascade, qui nous inondait de son écume en même temps qu'elle nous étourdissait par son vacarme; sous nos pieds ruisselait l'eau de neige; nous étions tout en transpiration et plus nous montions, plus un vent glacial nous fouettait la figure. C'était amusant, mais... je pensais non sans frayeur à mes rhumatismes.

Enfin nous sommes en haut, mais aussi à bout de forces et d'haleine. C'était une vallée de montagnes d'une affreuse nudité; la neige, des flaques d'eau et des marais en formaient le seul ornement. Mais voilà une maison, construite en planches, d'où l'œil embrasse un admirable panorama sur les vallées et les montagnes de Laam. C'est là qu'habitent les ingénieurs qui ont à diriger les travaux du grand tunnel de Gravehalsen, tandis que les ouvriers logent dans des baraques plus tristes encore, et cela en hiver comme en été.

L'ingénieur en chef nous reçut à bras ouverts et nous offrit ce que l'on peut avoir dans un tel ermitage. Ce qu'il ne pouvait, hélas ! pas nous offrir, c'étaient des habits secs.

En attendant la voiture, qui devait nous les apporter, nous pénétrons dans le tunnel et assistons aux curieux travaux de perforation qu'on y exécute avec tous les engins de la science moderne. Les ouvriers, rarement honorés de visites, étaient enchantés de nous expliquer tous les mystères de leur travail, et comme j'avais



SALLE D'HÔTEL.

vu, dans le temps, les travaux de perforation du grand tunnel du Saint-Gothard, en Suisse, je fus heureux de leur montrer que, nous autres missionnaires catholiques, nous n'étions pas tout à fait des ignorants.

Le tunnel ne sera pas terminé avant trois ans, et cette grande ligne de chemin de fer, qui reliera l'Est à l'Ouest de la Norvège, ne pourra être ouverte qu'en 1907. Elle coûtera 70 millions de francs et sera une des plus intéressantes lignes de l'Europe. Par la station du Gravehalsen, elle sera mise en communication avec le Sognefjord.

Tout cela, c'est très bien ; mais notre malheureuse voiture n'arrivait pas, et nous



DÉGUSTANT NOS PROVISIONS (voir p. 118).

grelottions dans nos habits mouillés. Il ne nous restait qu'à aller à sa rencontre. Pour comble de malheur, un de mes compagnons, aveuglé par la pluie, qu'un vent

impitoyable nous lançait dans la figure, glissa sur le sol changé en bouillie, et le voilà étendu de tout son long dans une mare de neige. Nous le ramassons, *e sempre avanti!*

Au beau milieu de la fameuse pente, nous rencontrons notre brave cocher, qui, désespérant d'atteindre les hauteurs avec ses chevaux harassés de fatigue, s'y était arrêté avec ses pauvres animaux tremblants de froid. Oui, mais nous ne pouvions pas changer d'habits en plein air et au milieu d'un déluge qui ne discontinuait pas. Donc, vite une gorgée de cognac extrait du bienheureux panier, et puis regagnons à pied le toit hospitalier de la baraque ; car remonter en voiture par ce temps, cela aurait été la mort...

Qu'elle vive éternellement, la petite femme de la baraque ! Elle avait tout prévu. Le poêle de sa grande chambre était chauffé à blanc. En un tour de main nous enfilâmes nos habits de réserve.

Nous allions déguster tous les trésors de notre panier.

« — Non, Messieurs, dit-elle, d'abord une tasse de café chaud ; cela vous remettra en équilibre. Il vous attend. »

Elle avait raison. Jamais dîner ne fut si apprécié. Après le repas, nous retrouvâmes nos habits déjà séchés.

« — Et le compte ? » demandai-je.

« — Croyez-vous, Messieurs, que 60 *œre* (environ 85 centimes) ce serait trop ? » répondit la petite femme.

Il y a encore de braves gens. Vous devinez que nous ne nous sommes pas contentés de lui donner 60 *œre*, tout en lui laissant les reliefs de notre festin pour les enfants.

Nous rentrâmes tard dans la soirée à la ferme Fretheim, où on nous croyait noyés, et, dès 4 heures du matin, notre aimable hôte nous conduisait à bord du bateau, gais et bien portants. Voilà ce que fait une bonne tasse de café prise au bon moment.



NOUVELLES EXPLORATIONS. L'ORGANISATION QU'IL NOUS FAUT.



En entendant parler d'un fjord norvégien, on ne se figurerait jamais qu'il faut souvent une navigation à vapeur de près d'une semaine pour le parcourir d'un bout à l'autre et visiter toutes ses ramifications, grandes et petites. Mais ce n'est pas une navigation ennuyeuse ; car on ne saurait se faire une idée de la magnificence et de la variété de ces paysages. C'est ordinairement au fond de ces petits fjords latéraux, que dédaignent les touristes, qu'on découvre les plus hautes montagnes, les plus majestueuses cataractes, les plus imposants glaciers et les

gorges les plus sauvages. Presque partout vous trouvez le paysage animé par l'homme, pour qui chaque lopin de terre arable, fût-il au bout du monde, est un trésor, à côté duquel il construit une hutte.

Là où il y a des hommes, surtout des chrétiens, il faudrait un prêtre. Partout dans ces fjords s'élevaient jadis des églises, et si, aujourd'hui encore, vous demandez aux paysans du Hardanger et du Sognefjord, qui a appris à leurs pères à défricher ces solitudes et à planter ces vergers, ils vous disent que ce sont les curés et les religieux d'autrefois.

Du reste, une bonne partie des églises dont se servent encore actuellement les protestants, datent des temps catholiques. C'est ainsi qu'à Vik, que nous visitons en nous rapprochant de l'entrée du Sognefjord, dans une contrée extrêmement fertile près des vallées Bodal, Ofriddal et Seljedal, nous découvrîmes deux de ces églises violées, l'une en pierre, l'autre (une *stavkirke*) en bois. Comme il y a là une très nombreuse population en même temps que le camp de la milice du fjord, c'est une place indiquée pour une future station catholique..., hélas ! future !

En nous accompagnant dans ces pérégrinations, le lecteur se demandera sans doute quelle méthode est la plus pratique pour arriver à ramener à la sainte Eglise toutes ces brebis séparées. Il va de soi que nous tâchons, avant tout, d'établir des stations fixes dans les grands centres de population, surtou dans les plus importantes villes, où, avec nos moyens d'action si restreints nous pouvons exercer de l'influence sur un plus grand nombre de personnes. Mais est impossible de s'en tenir là. En Norvège comme partout, le vice et l'incrédulité se concentrent toujours dans les villes, petites ou grandes, et quand j'exalte le sentiment sincèrement religieux de la population norvégienne, ce n'est certes pas aux villes et, parmi les villes, à la capitale que je pense. Au contraire, nos populations urbaines deviennent de plus en plus les victimes de l'indifférence, du rationalisme au point de vue religieux et du radicalisme en politique. Même l'Université de Christiania, jusqu'en ces derniers temps sérieux rempart du christianisme, est fortement entamée par le rationalisme, grâce à la philosophie allemande qui s'y est infiltrée ; et parmi les jeunes théologiens protestants qui en sortent, le fonds de véritable foi n'est plus bien grand.

Là où vous trouverez la population au moins croyante, et, sinon très morale, du moins animée de bonne foi et honnête, c'est à la campagne, c'est au fond de nos vallées et de nos fjords. Mais comment l'y atteindre, nous si peu nombreux et si pauvres ?

Pour cela, nous devons d'abord établir des stations annexes avec de petites chapelles, où le missionnaire de la plus proche station puisse se rendre périodiquement pour annoncer la parole divine et instruire, recevoir et administrer ceux que la grâce aura touchés. C'est l'œuvre que nous avons commencée ; mais ce que nous avons pu faire n'est rien comparé à ce qu'il faudrait. Ces annexes devraient peu à

peu être converties en stations fixes, qui à leur tour fonderaient de nouvelles annexes.

De plus, des missionnaires ambulants devraient rayonner dans les différentes parties du pays, voir périodiquement toutes les agglomérations tant soit peu importantes où il n'y a encore ni station ni annexe, y donner des conférences et préparer ainsi l'avenir. Ils visiteraient même les fermes et les huttes de pêcheurs ; ils se rendraient aux endroits de la côte où se font les grandes pêches, et diraient à ces braves protestants que l'Eglise-mère, qui a civilisé leurs pères et dont ils n'entendent jamais parler, vit encore ; qu'elle n'est pas une marâtre, mais la digne et fidèle Epouse de leur CHRIST ; qu'elle pense encore à eux, les aime et fait son possible pour sauver leurs âmes et les réunir au ciel de leurs ancêtres, dont ils sont si fiers. C'est ce que les prêtres des stations fixes tâchent déjà de réaliser, mais dans une mesure bien restreinte, vu l'immensité de leurs districts. Ces missionnaires ambulants visiteraient encore de temps à autre leurs confrères des stations fixes, si isolés, pour les aider, les encourager, entendre leur confession et celle des fidèles, prêcher des missions populaires, chercher à raffermir dans leur foi les catholiques dispersés.

Il nous faut encore de bons colporteurs. Grâce à DIEU et au zèle de nos prêtres, nous avons à Christiania une petite imprimerie, qui, peu à peu, a fourni non seulement tous les livres classiques nécessaires à nos écoles, mais une bibliothèque complète de livres de piété, de brochures instructives et apologétiques, et publie en outre notre journal hebdomadaire, *Saint-Olaf*, notre courageux champion dans la lutte avec la presse de nos adversaires. Ces *missionnaires de papier* font beaucoup de bien, mais ils feraient un bien immense s'ils pouvaient pénétrer partout. Là où ces écrits arrivent, ils sont dévorés.

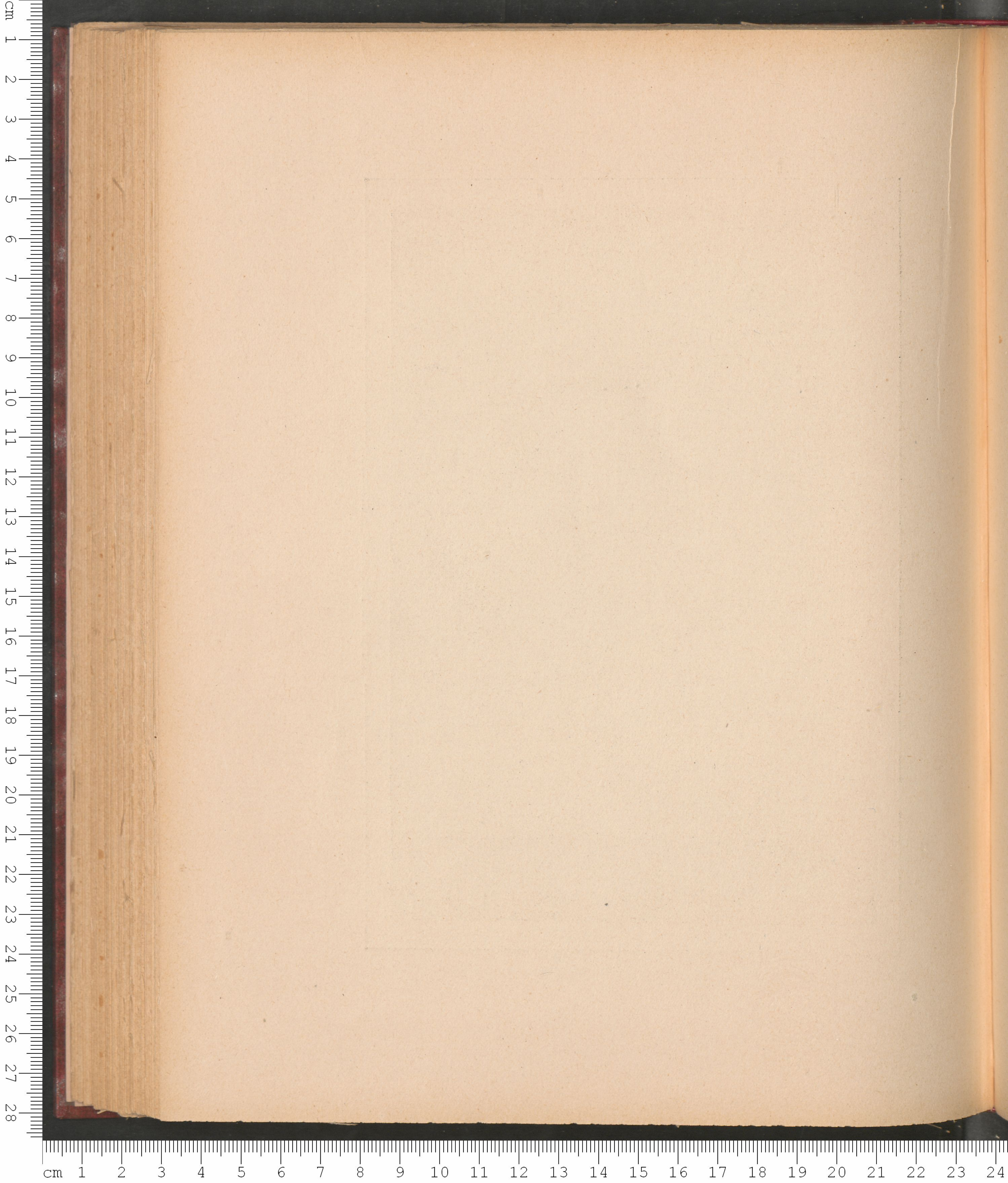
Bien des fois j'ai été étonné de me voir bien reçu par des campagnards qui n'avaient jamais vu de prêtre catholique. Plus tard ils me disaient que, dans le temps, ils avaient lu telle ou telle de nos brochures, rencontrée par hasard, et qu'ils la savaient presque par cœur. Cela avait suffi pour vaincre les préjugés de ces âmes sincères. A chaque instant nos prêtres me racontent des faits semblables.

Or, comment répandre ces livres et ces brochures ? Pour cela nous avons besoin de colporteurs honnêtes, instruits, dévoués, solides sous tous les rapports, des hommes de foi et d'expérience, dont la parole et l'exemple doivent confirmer ce que disent les livres.

Voilà tout ce qu'il nous faut : des annexes, des missionnaires ambulants et des colporteurs. Le personnel ne nous manquerait pas, car, Dieu merci, les candidats désireux de se vouer à la propagation de la foi en Norvège se trouvent aisément parmi nos fidèles et ailleurs ; mais ce qui nous manque, ce qui manque à toutes les missions catholiques, c'est l'argent, ce malheureux argent !



INTÉRIEUR DE PAYSAN NORVÉGIENS.





L'ISOLEMENT DU MISSIONNAIRE.



En parlant de l'utilité des missionnaires ambulants, j'ai fait allusion à l'isolement forcé de beaucoup de nos prêtres, surtout de ceux qui travaillent au fond de la Laponie, à des centaines de kilomètres de leur plus proche confrère. Pendant que mes compagnons et moi passons en bateau du Sognefjord à son voisin vers le nord, le Nordfjord, lisez la lettre qu'à la date du 10 janvier dernier, lorsque le soleil avait disparu depuis un long mois de l'horizon, m'écrivait de ces parages arctiques un ouvrier apostolique, à qui j'avais confié, depuis quelque temps, ce poste avancé.

« Monseigneur,

» Je suis triste, triste, et je n'ai personne à qui ouvrir mon cœur ; je n'ai même pas le soleil pour relever un peu mon courage. Mais j'ai un père, et je sais qu'il comprend et qu'il partage les peines de son fils. C'est vous, Monseigneur. Je vais donc vous dire ce qui désole ma pauvre âme. Rien que la pensée de vous parler est un rayon de lumière dans les ténèbres qui m'environnent.

» Votre Grandeur sait, — je vous l'ai écrit dans le temps, — que le Seigneur a largement béni mes efforts dans le nouveau district que j'avais à défricher. Il m'a été donné de ramener au sein de la véritable Eglise bon nombre de protestants. Ils faisaient ma joie et ma gloire. Jeune missionnaire, dont ils étaient les premiers-nés spirituels, j'étais fier d'eux, comme une jeune mère est fière au milieu de ses petits enfants. Je pensais au moment où je les présenterais à leur père, à Votre Grandeur, pour recevoir le Saint-Esprit par l'imposition de vos mains.

» Ai-je été puni de cet orgueil ? Les voilà presque tous partis ! Ils étaient pauvres, et ils ont dû quitter le pays pour trouver le pain qu'ils ne pouvaient pas se procurer ici.

» Ils resteront fidèles, ils me l'ont promis, et j'ai confiance en eux. Mais moi, je reste presque seul au milieu de nos frères séparés ! Ceux-ci sont bons, oui, et j'espère que le jour arrivera où eux aussi m'appelleront leur pasteur ; mais en attendant je suis presque sans enfants !

» Pardon, Monseigneur, maintenant que je vous parle, je vois que je suis moi-même un grand enfant, qui ne sais pas encore faire un sacrifice. Patience, je l'apprendrai, quand une fois je me serai mieux habitué à supporter l'isolement au milieu de cette interminable nuit arctique, et quand j'aurai mieux appris à connaître la nécessité du sacrifice pour celui qui veut sauver des âmes immortelles. Le Pasteur des pasteurs, cloué à la croix pour sauver ses brebis, plongé dans les

ténèbres qui enveloppaient le Calvaire, se sentait même abandonné par son divin Père. Et moi, je sens que mon Père céleste est avec moi et me comble de ses grâces ; je sais encore que j'ai en vous un père qui pense à moi, qui m'aime, qui en ce moment prie pour moi et me bénit. Et je gémirais ? Non, je ne gémis plus ! J'aurai d'autres enfants. Quelle joie !

» Bénissez, Monseigneur, votre fils consolé. »



UNE CATASTROPHE.



Pour passer du Sognefjord au Nordfjord, nous pouvions prendre par terre en partant du petit port de Vadheim. Nous aurions alors pu admirer des paysages d'une rare beauté et nous embarquer soit à Sandene, soit à Utviken au Nordfjord. Mais cela aurait demandé beaucoup de temps, et d'ailleurs je désirais vivement voir de près la localité assez importante de Florœ, située à l'entrée du Nordfjord et sur le chemin des bateaux qui vont de Bergen à Trondhjem. Dans l'intervalle que le bateau employa à décharger et à charger ses marchandises, il nous fut facile de constater l'importance et de prévoir l'avenir de ce petit bourg ; ce sera bientôt une ville dont le mouvement commercial sera assuré par les grandes pêches du voisinage, par la fertilité de ses environs immédiats, et surtout par ses excellentes communications par eau, d'un côté avec le grand Nordfjord et d'un autre avec les ports de la côte. C'est dire qu'il nous y faudrait au moins une annexe, dépendant soit de Bergen, soit d'Aalesund. Bonne note est prise de cette paroisse à fonder... quand nous serons riches !

Non loin de Florœ le capitaine nous montra le théâtre d'une catastrophe dont une cinquantaine de touristes français faillirent être victimes, le 11 juillet 1896. De même que des bateaux anglais et allemands organisent chaque été des excursions en Norvège, au Cap Nord et même jusqu'au Spitzberg, un bateau français, le *Général Chanzy*, était venu dans nos parages.

Le 9 juillet, ces cinquante touristes avaient rencontré au grand hôtel de Stalheim, au bout du Nærœdal, l'empereur d'Allemagne, qui les avait charmés par son amabilité, et leur avait même cédé le pas à la salle à manger pour leur permetre de regagner à temps leur bateau. Or, dans la nuit du 10 au 11 juillet, en passant du Sognefjord au Nordfjord, le *Général Chanzy* fut surpris par un épais brouillard et une pluie battante. Le pilote n'en continua pas moins de marcher à toute vapeur. Mal lui en prit, car, un peu après minuit, le bateau donna contre un écueil. Le choc fut terrible. En un clin d'œil, tous les excursionnistes, arrachés à leur sommeil, se trouvaient sur le pont, dans le plus sommaire costume. Comme le bateau

s'inclinait fortement d'un côté, le capitaine eut peur qu'il ne chavirât, et fit mettre toutes les barques à l'eau. Les pauvres touristes s'y jetèrent sans penser à compléter leur toilette et, au bout de quelques heures, ils se retrouvaient tous sains et saufs à Floroe. Parmi eux se trouvait, raconte le *Morgenblad*, un jeune couple en voyage de noce. Or la peur avait tellement étourdi le mari, qu'oublieux de tous ses devoirs envers sa pauvre petite femme, il sauta dans la première barque, ne songeant qu'à sauver sa précieuse vie; mais ce qui est impayable, c'est qu'au moment d'y descendre, il cria au *stewart* coiffeur : « Monsieur, je vous confie ma femme. » Un autre touriste fut plus chevaleresque que notre héros et prit soin de la mariée jusqu'à ce qu'elle fût en lieu sûr. On rit beaucoup de l'incident, malgré la gravité de la situation.

Cette fois encore, l'empereur d'Allemagne agit en *gentleman*. Aussitôt qu'il eut appris l'accident, il envoya son aviso *Gefion* au secours des naufragés, et ce fut grâce à l'assistance du *steamer* impérial et d'autres bateaux que le *Général Chanzy* fut renfloué. Cette mésaventure impressionna fâcheusement les passagers et, au lieu d'aller voir le Cap Nord, la plupart s'en retournèrent en France par chemin de fer.



LES TOURISTES ANGLAIS.



Nous aussi, nous avions de quoi prendre en grippe notre voyage dans le Nordfjord. Nous avions à bord un amiral anglais qui ne faisait que tempêter et se plaindre :

Les cabines étaient trop étroites et trop peu nombreuses !... La table était mal servie ; rien n'était bon !

Le capitaine était au désespoir à cause des autres passagers :

« — Ah ! me dit-il, moi, je ne puis rien faire de mon initiative propre, car ce monsieur me poursuivrait jusqu'au bout du monde ; mais si quelque passager demandait mon intervention, vous verriez que nous aurions la paix. »

Ce bon avis n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Pendant le dîner, l'amiral ayant lâché de nouveau ses imprécations à pleine bordée, je me levai et dis à haute voix :

« — Monsieur le capitaine, je vais porter plainte à la direction ; vous ne devez pas tolérer de pareilles scènes. »

« — Vous avez raison, répondit le capitaine. Si ce bateau, qui est construit pour les besoins de notre population indigène, ne convient pas à un touriste en particulier, je lui rembourserai ses trois shellings et je le débarquerai à la première station. »

L'amiral m'envoya un regard irrité, mais ne souffla plus mot. Depuis, il n'y eut pas à bord de passager aussi poli, même envers moi. Il n'était donc pas méchant, mais seulement trop... anglais.

Les touristes britanniques sèment l'or en Norvège, et cependant ils n'y sont pas aimés. Car autant ils sont courtois dans leur propre pays, autant ils cherchent peu (sauf un petit nombre d'exceptions) à l'être à l'étranger. On dirait que le monde entier est à eux : dans les hôtels ils exigent les meilleures chambres, sur les bateaux et dans les trains les meilleures places ; partout ils veulent être les premiers, le reste des mortels doit s'estimer heureux d'être toléré à leur côté. On dit qu'ils agissent ainsi non pas par méchanceté, mais parce que, au fond, ils ont peur à l'étranger et pensent faire ainsi peur aux autres. Du reste, lorsque vous avez la chance de voyager avec un Anglais de la bonne société anglaise, c'est bien différent, car il vous charmera par ses manières irréprochables et son aimable modestie. Seulement la majeure partie des touristes anglais se recrutent parmi les garçons d'hôtel, les cochers et dans les classes similaires. Ces gens sont capables de faire des économies pendant dix ans pour se payer une fois le luxe de faire un long voyage à l'étranger et de s'y faire passer pour des lords. Ce sont eux qui discréditent leurs compatriotes.

Il en est tout autrement des riches Anglais qui, dans toutes les parties de la Norvège, louent, à des sommes folles, des chasses ou des pêches. Ceux-là apprennent la langue du pays, se mêlent à notre population et font le bien autour d'eux. Aussi nous les estimons et les aimons.



LES TOURISTES FRANÇAIS.



Les touristes français ont aussi deux torts : d'abord ils viennent beaucoup trop rarement en Norvège, où on les aime à cause de leur bonne humeur et de leurs manières paisibles et affables ; ou, s'ils viennent, c'est sans avoir étudié le pays, son climat, sa géographie, ses us et coutumes, ni une des langues qu'on y comprend généralement, le norvégien, l'anglais et l'allemand. De la sorte on ne comprend pas, on n'est pas compris, et pour cela souvent on est mal servi.

On met le comble à son malheur si, de retour en France, on se met à écrire dans les journaux ou dans les Revues des relations de voyages, émaillées de remarques saugrenues et dont la lecture déride les Norvégiens pendant leurs longs hivers ; car, qu'on le sache bien, aucune ligne n'est écrite sur la Norvège sans qu'elle soit reproduite dans nos journaux, y compris mes humbles *Promenades*.

Un exemple. En Norvège les communes doivent entretenir elles-mêmes les grandes voies de communication. Dans ce but il est attribué à chaque propriété une partie de la route, proportionnée à son importance. Ces morceaux de chemin sont délimités par des poteaux en bois, sur lesquels on écrit les numéros du district *(rode)* et de la propriété, ainsi que la longueur du lot. Or, voilà qu'il m'est donné de lire dans une relation de voyage que les Norvégiens enterrent leurs morts comme les anciens Romains, c'est-à-dire le long des grands chemins, et que toutes les familles s'appellent *Rode ?* L'auteur avait pris les poteaux pour des monuments funéraires.

Autre exemple. En 1895, je fis avec deux compagnons un voyage dans la belle vallée du Valders. Or, à chaque relais nous avions le plaisir de lire dans le livre des réclamations un refrain de ce genre : « Quel affreux pays ! Quel froid au beau milieu de l'été ! » ou bien : « Stupide population ! Impossible de se faire comprendre ! Le gouvernement devrait exiger de tous les maîtres de relais et cochers la connaissance de la langue française ! » ou encore : « Je suis à bout de patience. O cher boulevard des Capucines, où es-tu ? » etc., etc.

Heureusement ce brave Parisien avait à ses trousses un autre Parisien, vrai touriste celui-là. Il n'avait pas manqué d'ajouter aux réflexions de son compatriote ses propres réflexions : « Que n'êtes-vous donc resté au boulevard des Capucines ! » ou bien : « Croyez-vous donc que, pour vous être agréable, les Norvégiens vont chauffer leur pays, comme à Paris on chauffe l'Opéra-Comique ? »

Ces répliques nous ont énormément amusés. A peine arrivions-nous à une station, que l'un de mes compagnons se précipitait sur le fameux livre pour nous régaler de son contenu.



AU NORDFJORD.



Depuis longtemps nous avons franchi les imposantes portes de granit du Nordfjord, où notre bateau disparaissait comme une coque de noix au pied de ces terribles et si beaux remparts, qui, en s'élançant de tous côtés du sein des eaux, gagnent le ciel et semblent vouloir vider sur nous, en leurs cascades, les flots des nues.

Cependant, cher lecteur, n'attendez pas de moi une description, même superficielle, de ce fjord. Prenez tout ce que le Sognefjord a de plus sauvage, tout ce que le Hardanger a de plus riant, des cimes couvertes de neige et de glace, des ondes paisibles sous votre quille, des flots écumants et luisants, marbrant les parois de l'immense crevasse dans laquelle nous avançons en des détours infinis ; prenez encore des oasis fleuries avec leurs fermes, leurs champs et leurs prairies ; animez

ces horreurs et ces charmes par les figures si mâles et si belles des habitants de ces régions, et vous avez le Nordfjord.

Quand nous sera-t-il donné de faire chanter par ces chrétiens, dans ce temple du Très-Haut, le *Credo*, que saint Olaf a enseigné ici, et pour lequel sainte Sunniva et ses vierges sont mortes, là, tout à côté de nous, dans l'île de Selje ? Quand ces chers frères séparés chanteront-ils avec nous l'article : *Credo... unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam ?* Pour desservir ce seul fjord, il nous faudrait au moins trois stations. Nous avons trouvé les centres où on pourrait installer l'église et le prêtre. En écoutant, à minuit, l'ineffable hymne des cataractes du sombre Aalfotfjord, nous avons dressé nos plans. Mais ce ne sont encore que des plans !

J'écris ces lignes au jour auguste du Vendredi-Saint. Ce matin, des centaines et des centaines de protestants ont rempli pendant des heures mon humble cathédrale, pour assister avec nos fidèles aux touchantes cérémonies de ce jour. Lorsque nos catholiques se sont prosternés pour baiser les pieds percés de Celui qui a versé son sang pour nous, les protestants, — leurs yeux mouillés de larmes le disaient — se prosternaient en esprit avec eux, car ils aiment Jésus. Et moi, en les voyant, j'ai prié :

« O Seigneur, ayez pitié de toutes ces âmes chrétiennes, encore de celles qui, dans les vallées et les fjords reculés, ne savent pas que Votre Epouse, à qui Vous avez confié le précieux Sang de la Rédemption, existe encore. Ayez pitié d'eux ; rendez-leur la Mère que Vous nous avez donnée sur la croix, et qu'on leur a arrachée ; rendez-leur des apôtres, qui les aiment et leur apprennent à Vous aimer et à Vous servir comme Vous voulez être aimé et servi. »

Il faut être missionnaire en pays protestant pour bien saisir ce que l'on chante aujourd'hui :

« *Oremus et pro haereticis !* Prions également pour les hérétiques et les schismatiques, afin que notre Dieu et Seigneur les arrache à toutes les erreurs et daigne les rappeler à notre sainte Mère, l'Eglise catholique et apostolique.

» Dieu tout-puissant et éternel, qui sauvez tous les hommes et ne voulez laisser périr personne, jetez Votre regard sur les âmes trompées par la ruse diabolique, afin qu'après avoir déposé toute hérésie, les cœurs des égarés viennent à résipiscence et retournent à l'unité de la vérité ! »





PONTS ET CHEMINS AÉRIENS.



Si, un jour, le lecteur veut faire une belle excursion en Norvège, qu'il aille, comme nous, jusqu'au fond du Nordfjord, à Visnes, que là il s'établisse à l'hôtel Central, et que, de ce quartier général, il visite successivement, l'un après l'autre, les lacs Olden, Loen et Stryn, encadrés par des cimes d'argent, des cascades d'émail et des glaciers de diamant. Si l'extase ne l'enlève pas dans l'autre monde, son cœur sera conquis par la Norvège, car il ne pourra plus se soustraire à son charme.

Pour nous, nous devions nous contenter du Stryn, par où notre chemin nous conduisait au grand dédale des fjords qui débouchent près d'Aalesund. Après que nous eûmes pris notre déjeuner à l'hôtel Central, les gracieuses *karriols* de la maison Cook nous enlevèrent et nous conduisirent pendant une heure le long de la rivière Strynselv.

Chemin faisant, nous eûmes l'occasion de voir un pont d'une simplicité extrême. Un gros fil de fer était tendu d'un bord de la rivière à l'autre ; une sorte de fauteuil y était suspendu par une roulette, et un fil de fer plus mince partait des deux côtés jusqu'au rivage, où il était attaché. Voilà tout le pont. Voulez-vous éviter un détour d'une heure ? Bien, mettez-vous dans le fauteuil, tirez le bout de fil de fer attaché à l'autre côté, et vous y serez en trois minutes. Le vertige ? Cela ne se connaît pas en Norvège.

Préférez-vous un chemin de fer aérien ? A votre service. Vous avez là-haut, un peu au-dessus des nues, un chalet, où vous faites paître vos vaches en été et où vous fauchez encore votre provision de foin pour l'hiver. Parfait ; mais comment faire descendre, sans se condamner à des détours infinis, le lait, le beurre, le fromage, le foin, dont vous avez besoin dans votre ferme, située dans la vallée, et *vice versa*, comment faire monter les vivres ? Vous attachez un gros fil de fer tout en haut ; le fil se moque des ravins et des torrents de l'abîme ; il est fixé en bas à un autre terminus. Ici encore un autre fil, plus mince, s'enroule en haut et en bas sur un tambour actionné à volonté par une manivelle. Une roulette circule sur ce câble. Maintenant attachez à cette roulette tout ce que vous voulez envoyer ; avertissez d'un coup de sifflet celui qui est à l'autre bout, et vous verrez, en tournant, votre fardeau monter ou descendre en un clin d'œil comme par enchantement. Mais si vous êtes en haut, tâchez de ne pas dévaler en même temps que la charge que vous expédiez, comme il arriva dernièrement à un jeune homme de l'étroit Osefjord, embranchement du Hardangerfjord.

Le câble transporteur traversait toute la largeur du fjord. Or, en y attachant une

botte de foin, l'expéditeur glissa, et le voilà descendant comme l'éclair, d'une hauteur vertigineuse. Il tint ferme, mais le fil de fer lui ayant coupé les doigts, il tomba dans le fjord. Heureusement des spectateurs avaient vu l'accident se produire, et bientôt une barque repêchait le héros de l'aventure.

Malgré le danger auquel on s'expose, il arrive assez souvent qu'on profite de ces *loiparstrenge* pour descendre des chalets.

C'est qu'ils n'ont pas de nerfs, les Norvégiens. Nous le remarquons dans nos hôpitaux ; même les enfants y subissent d'effrayantes opérations sans faire entendre le moindre gémissement. Dernièrement un gamin, voulant passer par dessus une haie, s'était enfoncé un pieu dans l'estomac. Ne pouvant le retirer, il se contenta d'en rompre le bout qui sortait de la plaie, et se traîna jusqu'à la maison.

« Maman, dit-il, je ne suis pas bien, j'ai mal à l'estomac. » Figurez-vous l'effroi de la pauvre femme en découvrant la cause de cette indigestion !

On parle beaucoup de l'héroïsme des Norvégiens ; de fait, le sang-froid avec lequel ils se comportent au milieu du danger est absolument inouï. Or voilà qu'un de leurs grands poètes, Jonas Lie, nous dit que cet héroïsme n'est dû qu'à l'absence de nerfs chez eux, et qu'ils ne commencent à trembler que le lendemain du danger. Pour ma part, je n'ose pas aller si loin, car sans nerfs, pas de cœur, et pour la sensibilité, les Norvégiens ne le cèdent à aucun peuple.



AU MILIEU DES GLACES.



Un petit bateau à vapeur nous prit à bord pour nous faire traverser le lac de Stryn. Nous eûmes tout de suite l'impression que le capitaine savait apprécier l'honneur d'avoir à son bord des gens comme nous ; car, à peine parti, il se mit à faire sur le pont même une toilette fin de siècle, à se laver, se peigner, etc. Mais voilà qu'un cri retentit :

« — Mon parapluie ! mon parapluie !!! »

C'était sérieux. Immédiatement le capitaine interrompt ses intéressantes manipulations, nous virons de bord et retournons chercher le précieux objet, qu'une bonne femme avait oublié. Cela nous fait perdre une demi-heure.

Et le lac ? Prenez un trou bien profond, emplissez-le d'eau limpide, entourez-le de murailles de granit s'élevant à pic, déchirées çà et là par quelques fissures pour permettre au soleil d'y jeter de temps à autre un coup d'œil, couronnez leur sommet de neige et de glace, zébrez-le d'autant de cascades que vous voudrez, étendez par dessus un bout de ciel bien bleu, et voilà tout. Quelques fermes accrochées aux parois empêchent que ce soit une « nature morte ». N'oubliez cependant pas que votre trou mesure 16 kilomètres de longueur.

Après deux heures et demie, notre petit vapeur pousse un cri strident, répété cent fois par les échos. Nous sommes arrivés au bout du lac, à l'hôtel Hjelle, à l'entrée du Videdal, dans lequel nous allons nous engager. On nous avertit qu'à l'hôtel le dîner nous attend. Mais, de son côté, M. le curé de Bergen nous dit qu'il est fatigué de traîner dans sa valise le « dîner » dont les prévoyantes Sœurs de Bergen l'ont muni en cas de détresse. Que ne l'a-t-il dit plus tôt ? Cependant, pour faire honneur à ce dîner, il nous faut une salle à manger plus vaste avec une vue plus étendue. Donc en avant !

Nous montons pendant 6 à 7 kilomètres une pente douce encore, fertile et boisée. De temps à autre, nous tournons la tête pour voir les cimes du Tindefjeld et du Brækkefjeld, au pied desquels nous avons passé, puis l'immense glacier Fosnæsbræ.

Mais bientôt, près du petit hôtel Skaare, nous n'avons plus le temps de regarder en arrière. Devant nous se dresse le majestueux Aaspelifjeld, dont nous serons forcés de contourner le pied en lacets pour arriver à la première des trois terrasses du Videdal. Là, à notre droite, le sauvage Nuken, dont le front argenté s'élance jusqu'à 4.400 pieds, et d'où pendent des glaciers lançant dans le vide des cascades fumantes, tandis qu'en bas le Videdalselv fait des bonds incroyables.

Nous suivons durant quelque temps le cours du Skjaerringsdalselv dans une gorge tellement étroite et profonde que, parfois, il nous est impossible de distinguer au fond le torrent qui mugit.

Au moment où nous venions de traverser la rivière par le pont Jalbroen, suspendu au-dessus de l'abîme, M. le curé de Bergen saute de sa *karriol* et se met devant nous avec un commandement de halte énergique.

« — Ou nous prenons notre dîner, dit-il, ou je mourrai de faim dans ce paradis de granit et de glace. »

Nous avisons une belle et large pierre où, avec l'adresse d'un garçon de restaurant expérimenté, il étale les délicates gourmandises qu'il avait en réserve, sur une nappe plus blanche que la neige des montagnes, tandis que son confrère roulait autour de la table d'énormes blocs devant servir de chaises. Jamais Lucullus n'a dîné comme nous.

Tandis que la bouche se régalait des plus délicieux produits culinaires, les *méthiques* des Sœurs, l'œil ne pouvait se rassasier des beautés du paysage, et l'ouïe se délectait du concert des cataractes. La seule ombre au tableau, c'est que le jeune curé de Saint-Halvard est trop remuant. Comme il était assis tout au bord de l'abîme, nous nous attendions à l'y voir disparaître d'un moment à l'autre avec son siège.

Enfin le dîner finit, et il restait encore assez de vivres pour un repas. Pour remettre en ordre la salle à manger, mes compagnons roulent table et chaises dans le précipice, et nous repartons à pied, pour ménager les chevaux, car il fait très chaud,

En une heure, nous atteignons la seconde terrasse où, en attendant l'arrivée des chevaux, nous nous fîmes servir une tasse de café dans un chalet solitaire, tenant lieu de relais, pour essayer ensuite, mais cette fois en voiture, de gravir la dernière terrasse. Mais bientôt, hélas ! quelle surprise ! la neige nous barrait le chemin. De la neige au mois de juillet !

« — Ce n'est rien, » dit le cocher.

Rien ?... Nous dûmes descendre de voiture et trotter à pied durant huit kilomètres ! Souvent nous enfoncions dans la neige jusqu'aux hanches. Puis le soleil s'était voilé, et les innombrables glaciers, que nous aurions pu toucher du doigt, et le lac gelé Langevand exhalaient tous à la fois un froid tel que nous gémissions de ne pas avoir apporté nos vêtements d'hiver. Pour comble de malheur, à un moment donné, la semelle de mon soulier resta collée au sol. Tant pis ! marchons sans semelle.

Le cocher eut pitié de moi. Au moment où, arrivés au point culminant de la route (1330 mètres), nous ne voyions plus que glaciers et champs de neige, champs de neige et glaciers, il me dit :

« — Courage, nous approchons de la hutte du refuge de Vatsven ; là vous vous chaufferez. »

Pour me prouver qu'il disait vrai, il nous montra à côté du chemin une énorme caisse à demi ouverte, remplie de bouteilles de cognac, de vin, même de champagne, que le propriétaire du refuge avait dû y abandonner, parce que le chemin, d'ailleurs tout neuf et admirablement construit, n'était pas encore praticable. Ces provisions, toutefois, ne couraient aucun risque : en Norvège les gens de la campagne ne volent pas. Dans les villes, c'est différent.

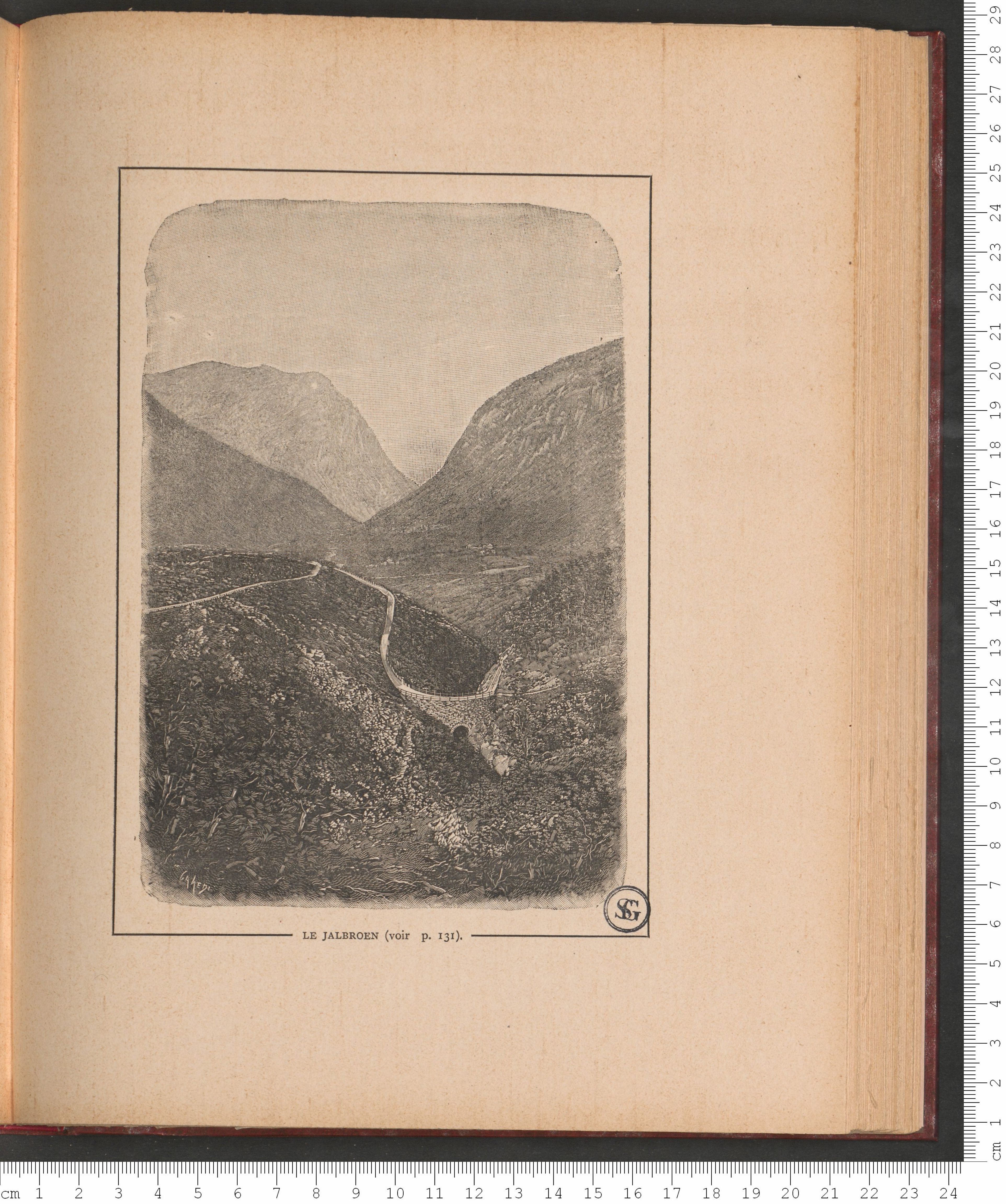
Enfin la hutte est atteinte. L'intérieur formait une vaste salle, dont la moitié était divisée en un grand nombre de compartiments avec des lits superposés. La salle était bien chauffée, la cafetière bouillait sur l'âtre. Si vous saviez quel effet produit le parfum du moka sur un pauvre voyageur transi de froid ! Vite, vite nous changeons de bas, puis nous savourons l'infusion réconfortante, en même temps que nous faisons prestement disparaître les grandes tartines qu'on nous sert. Béni soit le Seigneur d'avoir créé le café et les tartines !



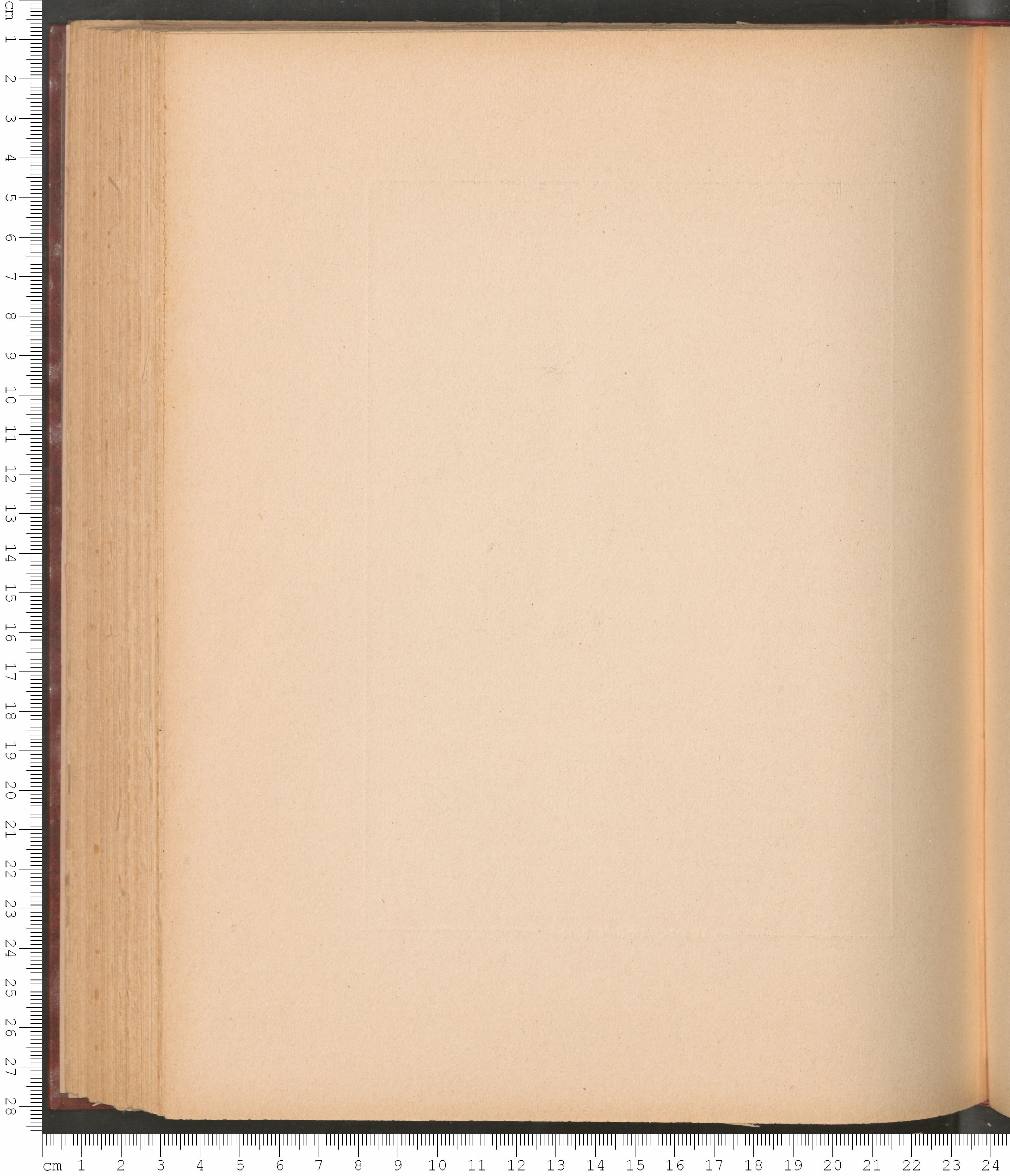
COMPAGNES AMÉRICAINES.



Depuis longtemps nous avions vu derrière nous, pataugeant comme nous à côté de leurs voitures, trois femmes. En nous voyant entrer dans le refuge, elles nous y suivirent. C'étaient trois Américaines, qui avaient entrepris un tour



LE JALBROEN (voir p. 131).



de Norvège et s'étaient engagées dans ce désert de glace sans savoir où elles allaient. Comme elles ne comprenaient pas un mot de norvégien, je dus rassembler ce qu'il me restait d'anglais pour me constituer leur interprète et leur procurer ce qu'il leur fallait.

Il commençait à faire nuit. Comme nous avions atteint le côté sud de la montagne, le chemin était libre et nos chevaux filaient d'une belle allure avec leur intéressant chargement, trois dames du Nouveau Monde et trois missionnaires. Mais qu'il faisait froid ! Tous les lacs à notre droite, qui, pour nous enchanter, reflétaient dans leurs eaux les pics et les glaciers, n'arrivaient plus à captiver notre attention. Nous ne faisions que grelotter. Deux longues heures étaient passées, passées dans un désert qu'on ne saurait décrire, et où il n'y a d'humain qu'une magnifique route, impraticable pendant neuf mois de l'année. Non, ce n'est pas là que nous fonderons des stations. Nous sommes arrivés un peu au-delà du point où notre route et celle qui vient du Geirangerfjord se réunissent, pour continuer par monts et par vaux vers la grande vallée Gudbrandsdal et Christiania. Là, à Grotlid, à une hauteur de 2.700 pieds au-dessus du niveau de la mer, l'Etat a établi une *fjeldstue*, sorte d'hôtel, pour que les voyageurs ne périssent pas dans cette effroyable solitude. Les prix y sont ridiculement modérés. On nous y reçut comme d'anciennes connaissances.

Notre brave curé de Bergen avait justement attrapé un sérieux refroidissement et il gagna son lit prestement, tandis que nous étions heureux de nous réconforter, vers minuit, par un solide souper.

Grâce aux soins qui lui furent prodigués, notre confrère était entièrement rétabli le matin et fit grandement honneur au déjeuner. Nos trois Américaines l'imitèrent ; mais quoique les gens du refuge fissent leur possible pour les satisfaire, elles les tourmentèrent sans trêve ni merci pour avoir l'impossible. La bonne ménagère, qui ne les comprenait même pas, vint enfin se mettre sous notre protection et me prier d'être son avocat. Je le fis, et à cette occasion je découvris que, lorsqu'on est fâché, on peut même être éloquent en anglais.

Voici la division de mon plaidoyer :

1er point. Si l'on ne voyage que pour bien manger, on doit se diriger sur Paris, et non pas s'égarer parmi nos glaciers.

2e point. Puisque nous autres, gros bonnets, trouvions ce déjeuner parfait, ces dames avaient absolument tort de ne pas être du même avis.

3e point. L'Etat norvégien, c'est-à-dire nous autres contribuables, payions les deux tiers du prix de leur déjeuner.

Conclusion : pour ces motifs, elles devaient laisser nos bonnes compatriotes en paix.

Succès complet. Malentendu naturellement ; au contraire, le *beef* était excellent, l'omelette délicieuse, les truites succulentes, le thé exquis. Seulement, quand nous eûmes repris notre chemin vers Marok au Geirangerfjord, nous avions la

douleur de remarquer que ces dames laissaient continuellement une distance de deux kilomètres entre elles et nous. Je devais donc avoir manqué tant soit peu au protocole.

Cette fois, la neige n'encombrait plus le chemin, et comme la montée était très douce, nos petits chevaux nous emportaient avec entrain le long du lac Breidals-



PARTIE DU GEIRANGERFJORD (voir p. 140).

vand, encadré par les montagnes Breidalsegg et Vatsvendegg, puis sur la rive des lacs Laegervand et Langvand, entre les montagnes Stavbraekker et Djubvasegg, dont les cimes, étincelantes dans leur parure de neige, s'élèvent jusqu'à 5.000 pieds. Un peu après-midi, nous étions arrivés au bord du lac Djupvand, situé à une altitude de 3.000 pieds, et dont les eaux, bleues comme le ciel d'Italie, venaient seulement de rompre leur cuirasse de glace. En face des imposantes parois de rocher du Grasdalsegg et du glacier Skjæringsalsdbræ, tout au bord du lac, une colonne nous indiquait que nous avions atteint le point culminant de la

route ; en même temps, Monsieur le curé de Bergen se souvenait qu'il nous



NOTRE PROTÉGÉE DE GROTLID, FILLE DE HALLINGDAL (voir p. 135).

restait encore la moitié du fameux dîner « hermétique ». Cinq minutes après, la table est mise.

« — Monseigneur est servi. »

Ai-je besoin d'ajouter que, cette fois encore, les provisions des Sœurs étaient dégustées avec enthousiasme ? A un moment donné cependant la situation devint embarrassante. Nous n'avions plus pensé à nos trois Américaines, qui nous suivaient toujours de bien loin.

Notre halte allait les forcer de passer près de nous. Elles hésitèrent un instant ; mais bientôt leur résolution fut prise, elles enlevèrent leurs chevaux d'un vigoureux coup de fouet, et les voitures traversèrent comme un éclair le beau milieu du camp ennemi, sans même nous laisser le temps de nous lever pour saluer.

La rencontre était évitée ; mais en même temps l'esprit guerrier de mes compagnons se réveilla. Monsieur le curé de Saint-Halvard venait de lire sur un poteau que nous avions dîné juste sur les frontières de deux provinces, qui, par le plus malheureux des hasards, coïncident avec la frontière de la paroisse de Bergen. A peine la constatation faite, il fit un pas dans la province du Romsdal et se déclara soustrait à la juridiction de son aîné, libre de toute soumission.

Une déclaration de guerre s'ensuivit, et comme la neige était à la portée des belligérants, il y eut un bombardement en règle.

Pendant que la mitraille pleuvait, moi, homme de paix, je serrais la vaisselle, puis je soufflai trois mots aux cochers. En une seconde nous avions gagné nos voitures, et, ventre à terre, nos chevaux se précipitaient en avant.

« — Au revoir, Messieurs, criai-je à mes confrères ; je vais au refuge commander le café. »

A 5 kilomètres du champ de bataille j'atteignis l'extrémité du lac, où le refuge Djupvashytten est mis à la disposition des voyageurs et des touristes du Geirangerfjord.

J'entre, et que vois-je ? Nos trois éternelles Américaines, attablées devant leur dîner, mais un dîner splendide celui-là, avec champagne, s'il vous plaît. Ce festin exerça sur leur moral une salutaire influence et chassa de leur âme le vieux levain de haine ; elles me saluèrent gracieusement et me demandèrent ce qu'étaient devenus mes amis. Je leur appris qu'ils avaient préféré faire le trajet à pied, par une journée délicieuse. La conversation continua sur un ton amical ; la réconciliation était complète.

Une heure après, ces messieurs, tout essoufflés, me rejoignirent. A cause de ces dames, ils gardèrent pour eux-mêmes leurs reproches autant que le récit de leurs exploits ; mais à la manière dont ils absorbaient leur café bouillant, je reconnaissais leurs sentiments intimes. Cette fois la société des dames ne me sembla pas désagréable du tout. Du reste, c'était notre dernière rencontre ; elles partirent avant nous, et nous ne les revîmes plus.





MARMITES DE GÉANTS.



Un peu après avoir quitté le refuge, là où le chemin commence à descendre vers le Geirangerfjord, nous découvrîmes, à côté de la route, tout un groupe de Marmites de Géants. Nous avons déjà vu que, dans les temps préhistoriques, toute la Norvège était couverte de glace, qui souvent dépassait en épaisseur les plus hautes montagnes. En fondant peu à peu dans le cours des siècles, ces glaces formaient de nombreuses cascades, qui usaient et creusaient les rochers sur lesquels elles tombaient. Or, quelquefois, elles trouvaient dans la masse du rocher un bloc plus dur que le reste, trop pesant pour être entraîné, mais assez léger pour être remué par le mouvement de l'eau. Perpétuellement agité, ce bloc usait peu à peu la partie la plus molle du rocher sur laquelle il reposait, et y perçait un trou ordinairement circulaire, dans lequel, poussé par la cascade qui s'y engouffrait, il exécutait une danse, qui ne cessait qu'au moment où la pierre elle-même était enfin usée ou la cascade tarie.

Ces puits, qui souvent atteignaient une profondeur énorme, sont appelés Marmites de Géants. Il y en a beaucoup en Norvège, en Allemagne, et même en France.

Voilà ce que nous expliquait Monsieur le curé de Bergen, autorité non contestée dans cette spécialité. Et moi, j'étais heureux de l'écouter religieusement pour me faire oublier mon escapade. Mais laissons les Marmites de Géants ; il y a bien autre chose à voir.



AU GEIRANGERFJORD.



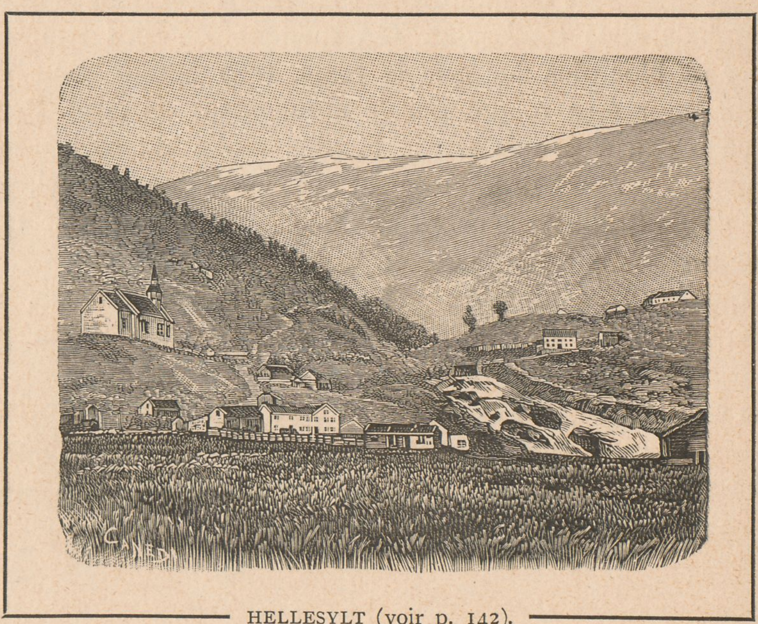
Je ne crois pas qu'il y ait en Europe un panorama plus grandiose que celui qui s'ouvrit tout à coup devant nous.

Des montagnes géantes, argentées par la neige et les glaces, se dressent devant nous, à droite et gauche, à perte de vue. Nous tâchons d'en dégager le Flydalshorn, le Vindaashorn, le Saathorn, le Grindalsnibba, le Laushorn, le Blaahorn. Entre les montagnes blanchissent en haut des glaciers, tandis qu'en bas s'abritent de riantes et verdoyantes vallées. Quant aux cascades, grandes et petites, impossible de les compter.

Et notre route ? On prétend que, dans toute l'Europe, on ne trouverait pas sa pareille. Voyez là-bas, tout au fond, à 3.000 pieds au-dessous de vous, là où con-

vergent ces deux séries de montagnes aux parois tranchantes comme des rasoirs, marbrées de cataractes ; voyez-vous ce petit miroir qui reflète toutes ces splendeurs ? C'est l'extrémité du Geirangerfjord, c'est la mer, qui après avoir brisé et changé en presqu'îles et en îles cette armée de montagnes qui s'élancent vers le ciel, est venue ici se reposer.

Nous aurions à faire 6 kil. en ligne droite. Eh bien ! la route en mettra 15. Elle dessinera, en descendant de terrasse en terrasse, d'innombrables circuits, s'accrochant à des parois qu'on dirait inaccessibles, rampant au bord de précipices dont nous avons de la peine à voir le fond, enjambant gorges et cascades, entre-



HELLESYLT (voir p. 142).

croisant ses lacets à différents étages, exécutant des zig-zags à faire dresser les cheveux sur la tête.

Nous descendions au trot, car si les Norvégiens ont peu de nerfs, leurs chevaux n'en ont pas du tout ; nul précipice, nul pont vertigineux, aucune courbe, aucune cascade ne les impressionne ; on n'a qu'à les laisser filer. Mais nous, en arrivant à Marok, au bord du Geirangerfjord, nous étions tout étourdis par ce que nous avions vu, et par l'incessant bruit des cataractes. Lorsque, bien tard dans la nuit, Morphée nous reçut dans ses bras à l'excellent hôtel Union, l'orchestre des cascades se mêla à nos rêves.

Il est évident que là aussi il faudra un jour établir plusieurs stations, sur cer-

tains points où la vie est plus concentrée, et qu'il nous faudra fonder une station fixe à Aalesund.

Nous décidâmes de nous diriger directement sur Aalesund, la capitale de tous ces fjords.

Après notre déjeuner, un petit bateau à vapeur nous prit à bord pour nous mener jusqu'à Hellesylt, au fond du Sundelvfjord, dont le Geirangerfjord est un embranchement. Le Sundelvfjord lui-même est un embranchement du grand Norddalsfjord, qui fait suite au Slyngsfjord, au Nordfjord et au Storfjord ; ce dernier fjord enfin débouche directement dans l'Océan.



LE NORANGSFJORD (voir p. 142).

Nous suivions donc l'étroit Geirangerfjord dans toute sa longueur. Parfois une cascatelle nous tombait sur la tête en pluie fine.

Notre aimable capitaine montrait les endroits intéressants.

« — Voyez-vous, par exemple, cette belle ferme suspendue là-haut à une hauteur de 1.500 pieds ? C'est la ferme de Skaggeflaa. Vous ne croiriez jamais que là, entre ces deux parois à pic, dont l'une monte jusqu'au ciel tandis que l'autre descend directement dans la mer, il y a une terrasse avec des champs et des prairies. Aucun sentier n'y conduit. Il y a quelques années seulement, on n'y pouvait arriver que par une échelle. Quand le propriétaire la retirait, ni gendarme, ni huissier ne pouvait l'atteindre, et comme il a dans son petit royaume tout ce qu'il lui faut

pour vivre, aucun blocus ne l'effrayait. Voulait-on monter quelque chose de lourd, c'est un gros fil de fer long de 500 mètres et attaché à une roue qui effectuait le transport. Dans les derniers temps le gouvernement a forcé le propriétaire à construire une sorte d'escalier, mais qui oserait s'y hasarder ? Dernièrement cependant une jeune Anglaise, piquée par la curiosité, tenta l'aventure. Elle atteignit en réalité la ferme ; mais, lorsqu'il s'agit de redescendre, elle n'en avait plus le courage. Que faire ? Le fermier lui proposa de la suspendre au fil de fer pour la descendre. Refus énergique.

« — Eh bien, dit-il, mets-toi dans cette caisse, et je te porterai en bas ; mais, » si tu bouges, je te lâcherai, et tu ne reverras plus jamais le brouillard de » Londres. »

» Un geste impérieux du bonhomme acheva son discours. Miss Smith se laissa donc enfermer dans une malle. Le vigoureux campagnard mit la précieuse charge sur son dos, et sans sourciller alla la déposer dans sa barque. Miss ne retournera plus le voir, soyez-en sûrs. »

Nous arrivâmes juste pour le dîner à Hellesylt, petit nid de touristes dans un site grandiose, où débouche une seconde route venant de Falejde sur le Nordfjord, et d'où part le chemin qui doit nous mener par le fameux Norangsdal à Oeie. Décrire tout ce que cette vallée eut à nous montrer de sauvage, les flancs escarpés et les blanches cimes du Tryggestadnakken, du Staven, du Kjeipen, des Smorshredtinder, du Middagshorn, du Klokseggen, ce torrent qui tantôt disparaît dans des souterrains, tantôt se précipite en fureur au fond d'un lac ; les énormes amas de blocs tombés des flancs des montagnes, les misérables huttes à demi creusées dans le roc et qui servent aux pâtres de refuge contre les avalanches et les chutes de pierres, décrire tout cela, c'est impossible. Cela se regarde, s'admire, se peint, mais ne se décrit pas. En le voyant, nous n'osions presque pas en parler, de peur de profaner ces tableaux par des paroles incapables de les rendre.



A AALESUND.

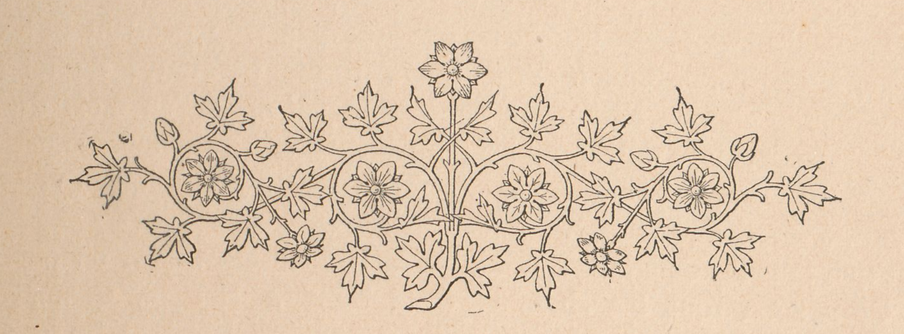


Après nous être reposés à Oeie, à l'hôtel Union, situé pittoresquement au bord du Norangsfjord, un autre bateau à vapeur vint nous prendre pour nous promener à travers le Norangsfjord aux murs compacts de granit, à travers le Jorundsfjord aux murailles hachées et aux pyramides d'une hardiesse incroyable, et enfin à travers tout un archipel d'îles jusqu'à l'important port de mer Aalesund, où nous rejoignons la grande ligne des bateaux qui desservent les côtes entre Bergen et Trondhjem.

A Aalesund je retrouve en même temps les régions décrites antérieurement dans ma *Tournée pastorale en Norvège* (p. 172).

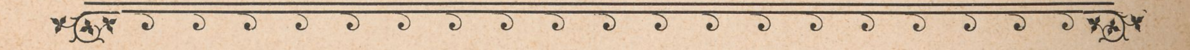
Comme notre exploration proprement dite finissait à Aalesund, notre confrère de Bergen nous quitta pour regagner son cher troupeau.

Pour ce qui regarde Aalesund, centre intellectuel et commercial d'une immense population, c'est la première station fixe à laquelle nous devons songer. DIEU sait quand ce sera psosible ! En avant vers le Nord !



CHAPITRE SIXIÈME.

DE CHRISTIANIA A TRONDHJEM, VIA ROMSDALEN.





DÉPART POUR LE GUDBRANDSDAL.



Pour que le lecteur ne s'ennuie pas trop pendant le long trajet d'Aalesund à Trondhjem, il me permettra de lui raconter, chemin faisant, un intéressant voyage qu'au mois d'août 1898 j'ai dû entreprendre pour inspecter les travaux de notre nouvel hôpital de Bergen, et pour éviter un procès qu'un voisin voulait nous intenter.

On dit que tous les chemins conduisent à Rome. De même on pourrait dire que de Christiania tous les chemins conduisent à Bergen. Comme on peut atteindre cette ville par plusieurs voies différentes, aussi chères les unes que les autres, je tâche de choisir, chaque fois que je dois gagner Bergen, une route nouvelle, pour mieux apprendre à connaître le pays et en étudier les besoins religieux. Cette fois, je pris celle du Gudbrandsdal, qui, par la vallée Romsdalen, débouche au Romsdalsfjord.

Mais je ne pouvais pas me permettre le luxe d'un compagnon, car le voyage se faisait aux frais de la caisse de la mission, qui fait toujours d'affreuses grimaces lorsque je lui demande des fonds. *Poveretta !* elle ne peut pas donner ce qu'elle n'a pas.

Lorsque je voyage seul par monts et vaux, au milieu des protestants, il va de soi que je prends l'habit civil. A la maison et dans toutes les occasions officielles, nous portons la soutane ; du reste, nous nous conformons absolument en tout aux prescriptions du Rituel romain et de la Sacrée-Congrégation des Rites. Ceux à qui le bon Dieu a accordé de la barbe, la portent aussi. Nous devons encore nous priver de la tonsure, parce qu'elle entraînerait pour nous, en certaines occasions, de sérieux inconvénients, et que le grand froid de ce pays ne permet guère de trop entamer la chevelure.



UN ÉVÊCHÉ SANS ÉVÊQUE NI PRÊTRE.



Je partis donc en *gentleman* de Christiania vers le Nord. Jusqu'à Eidsvold, je me servis du chemin de fer, pour m'embarquer ensuite sur le plus grand lac de la Norvège, le Mjoesen ; il a 100 kilomètres de long, 15 de large, et sa



LE JORUNDFJORD (voir p. 142).

profondeur maxima atteint 480 mètres. Après quelques heures de traversée, nous abordions à Hamar.

Hamar, c'est, je l'ai déjà dit, mon grand cauchemar. Cette ville de 7.000 habitants, résidence d'un gouverneur et d'un évêque luthérien, doit son origine à un évêché catholique, qui y fut fondé dès 1152 par le délégué apostolique Nicolas Breakspeare, qui plus tard occupa le siège de Saint-Pierre sous le nom d'Adrien III. Lors de l'introduction de la Réforme en Norvège, son dernier évêque, Mogen,

fut fait prisonnier, la veille de la Saint-Jean 1537, et conduit en exil. Trente années plus tard, la ville et son ancienne cathédrale furent détruites par les Suédois. Jusqu'au milieu de ce siècle, quatre arcades de la cathédrale marquaient seules la place où florissait jadis la ville épiscopale de Hamar. En 1848, elle fut fondée à nouveau et, un peu plus tard, eut un évêque protestant. Quant à l'Eglise catholique, elle n'y est représentée que par les ruines de l'ancien sanctuaire.

Dans tout cet antique diocèse, nous n'avons pas la plus modeste chapelle ; le curé de Saint-Olaf à Christiania, au district duquel cet évêché appartient, a soin des rares catholiques de la contrée, une des plus fertiles et des mieux peuplées de la Norvège. Que c'est déplorable ! Mais que faire, sinon prier le Seigneur de nous mettre en état de cultiver cette importante portion de sa vigne ?

Hamar est relié par chemin de fer avec Christiania, Trondhjem et le Gudbrandsdal, où je dois pénétrer. Je continuai cependant en bateau mon voyage jusqu'à la petite ville de Lillehammer, parce que, de cette manière, je pouvais examiner d'un peu plus près une autre petite ville, Gjœvik, où il y a quelques catholiques, et où une station fixe serait également bien nécessaire.

Lillehammer est situé à l'extrémité nord du lac Mjœsen, à l'embouchure de la grande rivière Lougen, en un site charmant.

Je ne pouvais pas quitter cette petite ville sans visiter les admirables cascatelles, que, tout près de là, forme la petite rivière Mesna. Je suivis dans son épouvantable gorge le cours de la rivière, jusqu'à ce que, tout en nage, je dus désespérer de pouvoir atteindre la cascade supérieure. Je comptai plus d'une douzaine de cascatelles plus ravissantes les unes que les autres ; le *Helvedesfos* (Cascade de l'enfer) et le *Himmerige* (Royaume des cieux) m'ont surtout frappé ; je n'oublierai jamais leurs charmes sauvages.



AU GUDBRANDSDAL. LA SUCCESSION APOSTOLIQUE.



Après cette promenade, je me confiai au train pour m'engager dans la vallée Gudbrandsdal, dont Lillehammer garde l'entrée. Si cette vallée n'égale pas en beauté pittoresque le Telemarken et le Valders, elle n'en est que plus riche et plus peuplée. Elle ne compte pas moins de 50.000 habitants, répartis en plusieurs paroisses avec nombre d'anciennes églises catholiques. C'est vous dire quel intérêt ce voyage avait pour moi. J'écoutais avec plaisir mes compagnons me raconter les merveilles des montagnes du Jotunheim, que nous longions et dont les cimes nous

saluaient de temps à autre ; je n'en admirais pas moins les antiques beautés des fermes et des stations de relais où nous passions ; les belles cataractes que nous rencontrions ne manquaient pas de me captiver par leur chant.

Mais comment dépeindre mes tressaillements intimes en pensant aux âmes immortelles qui m'ont été confiées par leur Mère, la sainte Eglise, du sein de laquelle elles ont été arrachées malgré elles ? Comment décrire mon émotion en pensant que tout ce qu'il m'était possible de faire pour elles, c'était de traverser, une seule fois dans ma vie, leur vallée et les bénir ? Les voies du Seigneur sont insondables. Les païens au fond de l'Afrique trouvent des pasteurs, mais ces vaillants chrétiens, nos frères par le baptême, qui pense à eux pour leur donner des prêtres ?

Des prêtres ? Oui, malheureusement, ils n'ont pas de prêtres ! Les théologiens luthériens eux-mêmes avouent qu'en Norvège la succession apostolique et épiscopale est interrompue. Ils s'en consolent. Les uns, ceux qui concèdent que le divin Sauveur a institué un véritable épiscopat et sacerdoce, prétendent qu'en cas de nécessité, l'ordination faite par un simple prêtre (encore de nos jours il en est ainsi en Norvège) est suffisante pour assurer la succession apostolique. Les autres vont plus loin et prétendent que Notre-Seigneur n'a connu que le « sacerdoce royal » dont chaque chrétien est investi, et que les pasteurs ne sont que les délégués des fidèles, sans autre pouvoir que celui que les fidèles leur confient. Donc, de fait, l'Eglise d'Etat norvégienne n'a ni évêque ni prêtre validement ordonné, pouvant donner une absolution valable au moins *in articulo mortis*.

Vous savez aussi bien que moi qu'une âme peut se sauver par un acte de contrition parfaite, et c'est ma grande consolation. Mais, sans parler de tous les autres bienfaits du ministère sacerdotal, combien ce moyen suprême est-il chanceux !



ENTRETIEN AVEC UN MINISTRE LUTHÉRIEN.



Si je ne reconnais pas à nos pasteurs luthériens le caractère sacerdotal, je ne condamne cependant pas ceux d'entre eux qui sont de bonne foi. Dieu merci, en ces derniers temps, le nombre de ceux qui cherchent la vérité et la proclament sans peur, lorsqu'ils l'ont trouvée, augmente d'année en année.

J'eus un de ces pasteurs comme compagnon de voyage en chemin de fer. Un monsieur qui me connaissait, m'ayant salué de mon titre d'évêque, il se hâta d'entrer en conversation avec moi. Bientôt nous étions engagés sur le terrain théologique. Il m'avoua sans difficulté que bon nombre de pasteurs norvégiens ne croyaient plus aux vérités fondamentales du christianisme, et il le déplorait.

« — La philosophie allemande sape de plus en plus notre foi, me dit-il. Et puis nous manquons de logique. Ce n'est plus la raison qui commande nos convictions, c'est le sentiment ; et là où il n'engendre pas le triste piétisme qui a envahi le Sud-Ouest de la Norvège, il aboutit au naturalisme. La foi n'est pas une affaire de sentiment, mais de raison et de volonté, avec l'aide bien entendu de la grâce divine. Dieu merci, une grande partie d'entre nous sont de cet avis, et c'est parmi ceux-là que vous trouvez, à côté de certains fanatiques aveugles, vos véritables amis. Et ils sont plus nombreux que vous ne le pensez. »

En effet, bien des ministres protestants luttent ouvertement pour la réunion à



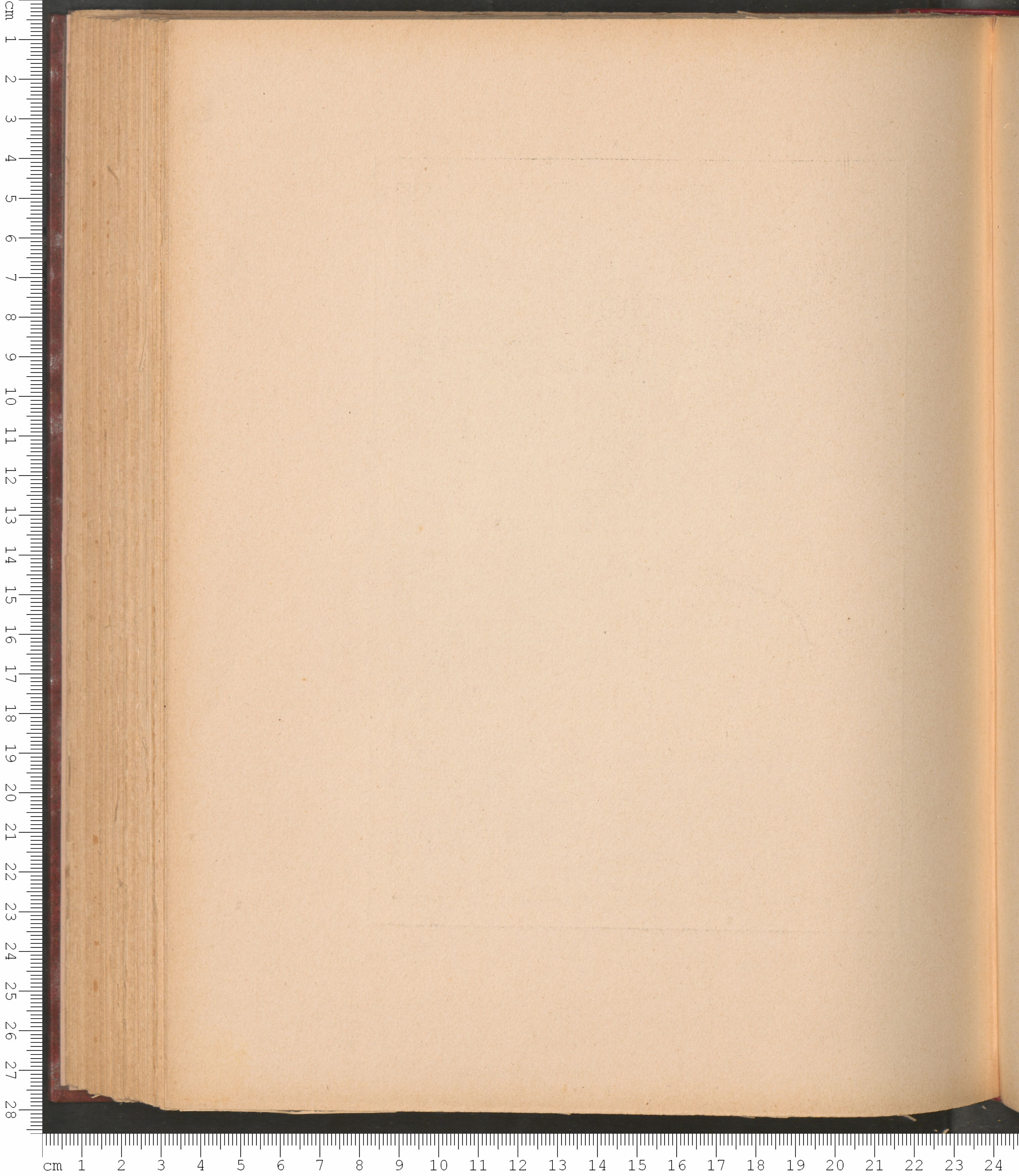
RUINES DE L'ANCIENNE CATHÉDRALE DE HAMAR (voir p. 146).

l'Eglise catholique. Il y a quelques années seulement, le chef de cette école, le docteur Tonning, terminait une série d'articles sur l'Eglise luthérienne « en pleine dissolution », disait-il, en déclarant que seule l'Eglise catholique a conservé intactes toutes les vérités révélées nécessaires au salut. Il y a deux ans, le même théologien éminent a publié en latin[1] un ouvrage qui démontre, à l'encontre du déterminisme de Luther, que la doctrine de l'Eglise catholique sur la grâce est la seule vraie, et que les théologiens luthériens sérieux y étaient revenus. Cet ouvrage a été imprimé aux frais de la société scientifique de Christiania.

1. *De gratia Christi et de libero arbitrio S. Thomæ Aquinatis doctrinam breviter exposuit atque cum doctrina definita et cum sententiis protestantium comparavit Dr K. Krogh-Tonning. Christianiæ, apud Jacobum Dybwad, 1898.*



LA CASCADE HIMMERIGE (voir p. 146).



Un autre théologien luthérien, M. Sœrensen, a prouvé que les livres symboliques de l'Eglise de l'Etat norvégien étaient remplis de contradictions, et il ne dissimule pas que seule l'Eglise catholique a des dogmes qui s'enchaînent.

Il va de soi que ces courageux théologiens ne manquent pas de contradicteurs ; mais ces contradicteurs sont tellement divisés entre eux, que leurs attaques deviennent de plus en plus faibles. Nous assistons à chaque instant à l'édifiant spectacle d'évêques et de pasteurs luthériens s'entre-déchirant au sujet des bases fondamentales du christianisme. Aussi, ce que ces frères ennemis ont à répondre aux arguments des théologiens qui défendent le dogme catholique, se réduit à peu près à ce raisonnement :

« — Cela est catholique ; donc cela doit être faux. Si vous y croyez, comment pouvez-vous continuer à rester pasteur protestant ? »

Cette conséquence, les luthériens ne sont pas seuls à l'entrevoir. Voilà des hommes qui propagent ouvertement la presque totalité de la doctrine catholique, en même temps qu'ils admettent, sans vouloir l'avouer, que le reste de cette doctrine est vrai, par exemple le dogme de l'infaillibilité doctrinale du Pape. Bien plus, bon nombre d'entre eux sont membres de l'Union de prières fondée par une éminente Allemande convertie, Mme de Massow. Cette Union, on le sait, a pour but de provoquer, tant chez les catholiques que chez les protestants, une croisade de prières pour obtenir de Dieu la réconciliation des frères séparés dans le sein de l'Eglise-mère. Et malgré cela ils sont encore protestants, même pasteurs protestants ! Mystère.

Lors de mes voyages *ad limina*, j'ai parfois le plaisir d'adresser la parole aux fidèles, aux séminaires, aux communautés religieuses des pays catholiques. Alors, je ne manque jamais de leur parler des protestants de bonne foi et des théologiens qui luttent pour nous et prient avec nous, et malgré cela restent protestants, et je leur dis :

« Remercions le Seigneur d'être nés en pays catholique et de parents catholiques, d'avoir eu des maîtres et des prêtres catholiques. Si nous étions nés de parents protestants ou païens, et en pays protestant ou païen, nous serions probablement également protestants ou païens. A qui devons-nous notre foi, tandis que des millions d'âmes religieuses, même chrétiennes, rachetées par le même précieux sang de notre Sauveur, restent dans l'erreur ? A nos mérites ? Non, mais uniquement à une grâce toute spéciale du Seigneur. Coopérons à cette grâce et, pour montrer notre reconnaissance, faisons notre possible pour l'obtenir également à ces brebis errantes de la Norvège, en priant pour elles et en leur procurant de vrais ministres du Sauveur. »

Pour ce qui regarde les deux éminents théologiens que je viens de nommer, ils viennent de tirer pour leur propre compte les conséquences de ce qu'ils ont dit

dans leurs écrits. Quoique ayant charge de famille et peu de fortune, M. le docteur Krogh-Tonning a donné, le 1er janvier dernier, sa démission de curé luthérien à Christiania, et le 13 juin 1900, il a abjuré l'hérésie pour être reçu dans la sainte Eglise catholique, où M. Sœrensen l'a précédé le 6 janvier.

Mon compagnon et moi, nous causions de ces graves questions. Il avait lu dans certains écrits fanatiques que nous traitions les protestants en païens, quoiqu'ils



PANORAMA DU JOTUNHEIM EN ÉTÉ (voir p. 146).

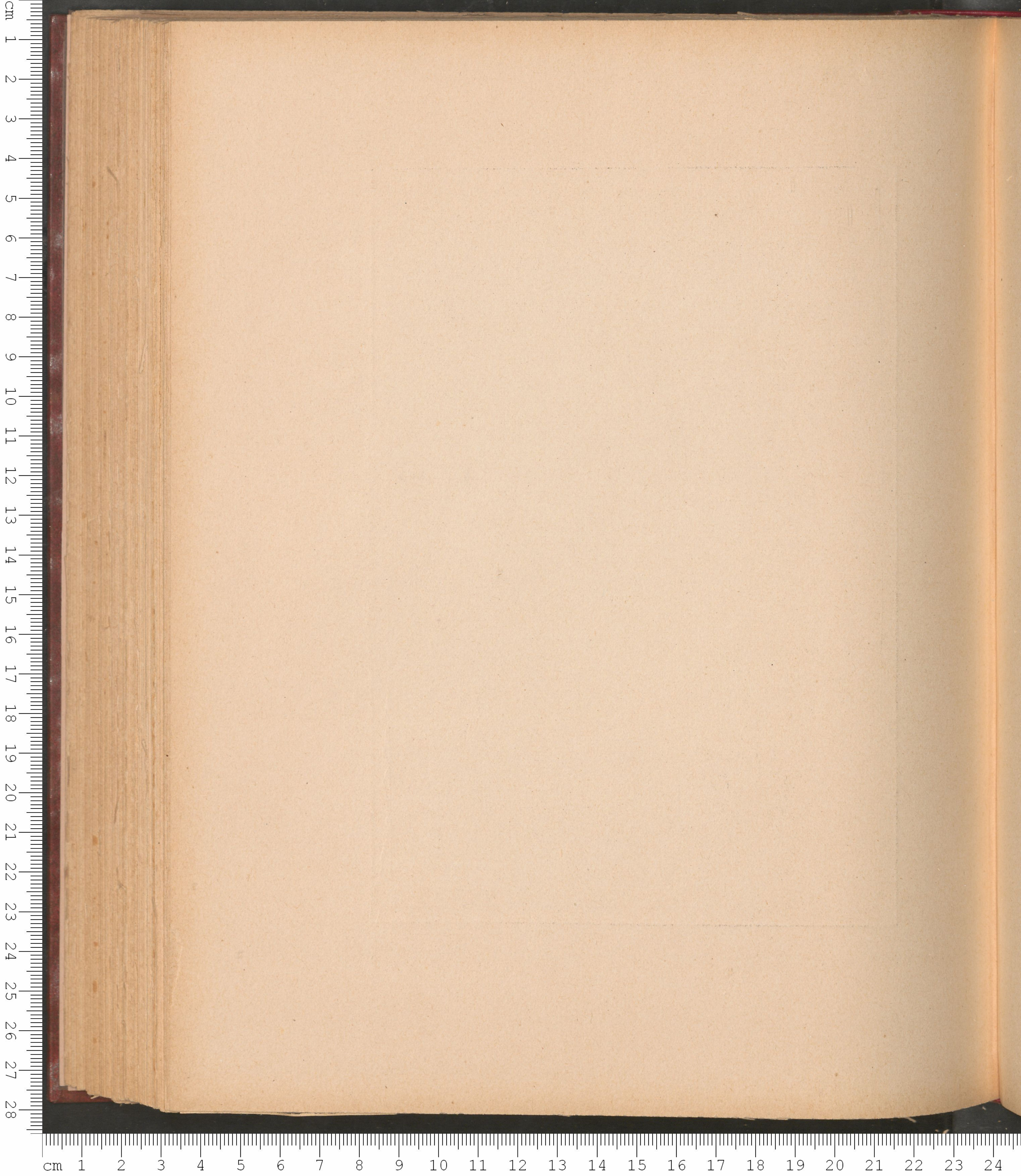
fussent validement baptisés. Il était heureux d'apprendre que cette assertion était fausse, que précisément à cause de leur baptême les protestants validement baptisés sont nos frères et membres de l'Eglise catholique tant qu'ils ne s'en séparent pas volontairement, en refusant de s'unir à elle après avoir reconnu sa qualité de seule véritable épouse du Christ.

« — Mais alors pourquoi venez-vous à nous ? » me demanda-t-il.

« — Parce que, tout en étant des enfants de l'Eglise, vous êtes des enfants malheureux, exposés à perdre votre patrimoine, la grâce du baptême et votre droit



LA CASCADE HELVEDESFOS (voir p. 146).



au ciel. Vous n'avez pas de mère pour vous protéger par son enseignement, vous fortifier par les remèdes confiés à ses seules mains, vous guérir par le sacrement du pardon divin. Car cette mère, c'est l'Eglise catholique romaine. Voilà pourquoi nous venons à vous ; notre foi nous y pousse, et notre charité nous y force d'autant plus que nous voyons en vous des frères, des frères malheureux. »

Il me tendit la main.

« — Merci, Monseigneur ! me dit-il. Que vos paroles et vos sentiments sont différents de l'idée que nous sommes habitués dès l'enfance à avoir du prêtre catholique ! Prions, pour que l'affreux abîme qui nous sépare, se ferme. *Ut omnes unum !* »

Que de fois j'ai de ces entretiens ! Et après, dans le silence de la nuit, je prie et, pourquoi ne pas l'avouer ? — je pleure sur le malheur de ces brebis errant dans le désert et auxquelles je ne puis donner de pasteurs pour les sauver.



A QUOI TIENT UNE CONVERSION.



J'AI parlé de la grâce spéciale de la foi. Cette grâce est souvent attachée à une circonstance qui, en apparence, n'y a aucun rapport.

Nous faisons la procession de la Fête-DIEU avec toutes les pompes que les généreuses dames des Œuvres Apostoliques nous mettent en état de déployer. A Christiania surtout cette procession est un événement pour toute la ville.

Or, en 1897, M. le curé de Saint-Olaf, à Christiania, reçut, le lendemain de la procession, d'un jeune étudiant protestant de l'Université, fils d'un juge, la lettre suivante :

« Hier, me trouvant sur le passage du Saint-Sacrement, il m'est arrivé d'être surpris à un tel point, que j'ai oublié de me découvrir. Alors un des catholiques qui accompagnaient le Saint-Sacrement, saisit mon chapeau et le jeta à mes pieds. Ce n'est pas pour me plaindre de son zèle un peu violent que je vous écris ces lignes, mais uniquement pour m'excuser et pour vous dire que, de ma part, il n'y a pas eu de mauvaise volonté. Je comprends très bien que cet homme, blessé dans ses plus nobles sentiments, ait agi comme il l'a fait, et je regrette infiniment d'avoir pu donner du scandale. Veuillez me le pardonner ; bien plus, veuillez me permettre d'aller vous voir. »

Il fit, en effet, une visite à M. le curé, et l'année suivante, en 1898, il figurait dans la procession de la Fête-DIEU comme clerc, en soutane et surplis, portant ma crosse devant le dais. En l'automne 1899 il est entré au collège Urbain de la Propagande à Rome pour se préparer au sacerdoce et à la vocation apostolique dans sa patrie.

 AU FOND DU GUDBRANDSDAL. 

A Otta j'avais atteint l'extrémité du chemin de fer du Gudbrandsdal. J'eus la bonne fortune d'y trouver une calèche de retour d'une excursion ; le cocher se chargea de me transporter jusqu'au bord du Romsdalsfjord au prix d'une simple *karriol.* C'était « plus mieux », pour employer le pittoresque langage d'un de mes chers collaborateurs, fils du Brabant.

Nous allions partir, lorsque j'entendis une voix m'appeler. C'était l'ingénieur en chef des chemins de fer de l'Etat.

« — Veuillez attendre un moment ; je vais chercher une voiture, et nous voyagerons ensemble jusqu'à Domaas, où se trouvent mes gens, occupés à étudier le tracé des lignes d'Otta à Trondhjem et au Romsdalsfjord. »

« — Inutile de chercher une voiture, lui dis-je ; prenez place dans la mienne. Seulement, ne m'appelez pas Monseigneur, sans cela le cocher annoncera partout « ma Grandeur », ce qui me gênera énormément. Appelez-moi simplement « Docteur ». J'ai droit à ce titre, puisque je suis docteur en théologie.

Accepté. Quel aimable compagnon ! Il connaissait à fond les régions que nous parcourions, et m'en dévoilait tous les secrets. Ainsi il m'expliquait les difficultés que présentent pour les nouveaux chemins de fer les rochers abrupts et peu consistants, et surtout les énormes moraines coupées de torrents qu'il faut franchir par des ponts, pour lesquels on ne trouve pas de fondement bien solide.

Dans la vallée, s'étendaient à perte de vue d'immenses marais, et mon aimable compagnon me décrivait les travaux que les communes, subventionnées par l'Etat, vont exécuter pour les dessécher et les changer en prairies. Il me montrait les rigoles en bois, souvent longues de plusieurs kilomètres, qui amènent et distribuent aux prairies l'eau des montagnes.

« Que le bon Dieu nous donne le soleil ! disent les paysans ; pour l'eau, nous saurons bien nous la procurer nous-mêmes. »

Et de fait, pendant deux journées, nous rencontrâmes les plus belles prairies artificielles et d'innombrables fermes, plus riches les unes que les autres.

Une chose cependant m'intriguait :

« — Pourquoi toutes ces prairies sont-elles découpées par tant de haies, formées de branches ? »

« — C'est qu'ici, me fut-il répondu, nous nous trouvons au cœur de la chaîne des montagnes Dovrefjeld ; les vents sont si forts en hiver, qu'ils entraîneraient ou fond de la vallée toute la neige, si ces haies ne l'arrêtaient pas. »

« — Mais à quoi sert donc cette neige arrêtée ? »

« — Elle empêche le soleil du printemps de brûler les herbes pendant que, des



LA CASCADE HARPEFOS, AU GUDBRANDSDAL.

montagnes gelées, il ne descend pas encore d'eau. Voyez un peu ces géants aux casques d'argent, qui se dressent des deux côtés ; le soleil doit les travailler fortement pour les attendrir et leur arracher leur précieux liquide. Maintenant, au mois

d'août, ils ont été pénétrés par les chauds rayons de l'été, et c'est pourquoi, d'ici au Romsdalsfjord, vous ne verrez, des deux côtés de la vallée, que cascades et cataractes. Mais, en hiver et encore au printemps, tout cela est gelé et engourdi. »

Mon cher ingénieur me signala, non loin d'Otta, la cime de Kringelen, où, le 26 août 1612, les paysans du Gudbrandsdal enveloppèrent et écrasèrent par des arbres et des pierres, précipités d'en haut, trois cents Ecossais au service de la Suède.

Il n'avait pas besoin de me faire remarquer l'affreux style de toutes les églises protestantes que nous rencontrions sur notre chemin. Jamais je n'ai rien vu de si laid en pays catholique. Du reste, pour le protestant, qui n'a ni sacrifice ni tabernacle, l'église n'est pas la maison de DIEU, mais seulement une salle de prédication. Pourquoi donc l'orner ? C'est aussi là le motif pour lequel elles sont toujours fermées en dehors des services. Qu'y ferait-on ?

Cependant, l'exemple de nos églises toujours ouvertes a engagé, il y a quelque temps, le Conseil communal de Christiania à voter une certaine somme pour permettre de tenir ouvertes, durant la semaine, quelques heures par jour, deux des églises protestantes de cette capitale.

Ce qui ne manque pas de piquant, c'est que la responsabilité de cette innovation m'est imputée, parce que le *Christiania dagsavis*, journal qui a prôné cette idée, a, entre autres arguments à l'appui de sa thèse, utilisé un *interview* que j'avais donné à son rédacteur, et pendant lequel je lui avais expliqué pourquoi nous, catholiques, nous tenions nos églises toujours ouvertes. Je n'avais cependant pas manqué d'ajouter que, pour les églises protestantes, il n'y avait pas d'assimilation possible, puisqu'on n'y trouvait pas le Très-Saint Sacrement.

Les luthériens norvégiens cherchent de plus en plus à imiter les institutions catholiques. Il y a une dizaine d'années, on a introduit ici une nouvelle liturgie ; par une infinité de détails, c'est un retour absolu à la liturgie romaine ; mais on s'est bien gardé de l'avouer. En ce moment encore le clergé protestant travaille de toutes ses forces à obtenir du gouvernement et des Chambres, qui, avec le roi, sont maîtres absolus en fait de religion, que le pasteur puisse se donner à soi-même la communion dans la *messe*, où il l'administre à ses paroissiens. Et pour prouver que cela est admissible, ils en appellent à notre liturgie. Il va sans dire que notre petit journal, *Saint-Olaf*, ne manque pas de mettre sous les yeux de ces messieurs les conclusions logiques de ces appels continuels à la doctrine et à la tradition catholiques.

Cet appel au catholicisme a pris de telles proportions, que même l'industrie s'en empare parfois. Ainsi un directeur d'atelier de vitraux peints m'a offert de m'en fournir presque pour rien, « parce que, m'écrivait-il en toute candeur, si vous autres catholiques acceptez nos vitraux, il nous sera facile de les faire agréer partout en Norvège. »

Mais nous voilà loin du Gudbrandsdal et de mon aimable *cicerone*.

Après avoir logé tous deux au relais de Brændehaugen, nous poursuivîmes ensemble notre chemin jusqu'à Domaas, où les routes de Trondhjem et du Gudbrandsdal se séparent. Puis je continuai seul mon chemin le long du lac, actuellement desséché, de Lesjevand, et ensuite du grand lac Lesjeskogenvand, qui, situé à une hauteur de 1.875 pieds au-dessus de la mer, reçoit de tous côtés une telle quantité de cascatelles et de cours d'eau, qu'il donne lui-même naissance à deux grosses rivières, dont l'une, le Lougen, se dirige vers le Skagerak, et l'autre, la Rauma, vers le Romsdalsfjord et l'Océan Atlantique.

C'est cette dernière rivière que je suivis, à partir de Lesjeskogen, au milieu d'un paysage triste, mélancolique et d'un pays presque inhabité. Seules de majestueuses cimes de montagnes méritaient d'attirer l'attention. Plus j'avançais vers la vallée Romsdal, qui, de fait, n'est que la continuation du Gudbrandsdal, plus ces montagnes devenaient sauvages et fantastiques ; et lorsqu'au soir j'arrivai au relais de Stueflaaten, où commence le Romsdal, je me trouvai, comme par enchantement, transporté dans ce que la Norvège possède de plus grandiose et de plus pittoresque.



LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DANS LA SOLITUDE.



J'avais bien dormi, malgré la gaieté un peu bruyante des nombreux touristes occupant toutes les pièces du *sanatorium*, qui sert en même temps de relais. C'était l'Assomption, qu'en Norvège cependant nous fêtons le dimanche suivant.

Assis au bord d'un groupe de cascades ravissantes, formées par la Rauma au pied des cimes gigantesques du Romsdal, inondées par le soleil du matin, je lus mon bréviaire en union d'esprit avec tous mes frères dans le sacerdoce, qui, en ce moment, célébraient avec leurs multitudes de fidèles l'auguste Reine des Cieux. Je ne pouvais pas me défendre d'un sentiment de tristesse. Tandis que, dans tout l'univers catholique, résonnaient des cantiques en l'honneur de la Vierge-Mère, ma chère Norvège était silencieuse, ne connaissant plus Celle qui lui a donné son Sauveur. Et moi, pauvre pasteur de ces enfants de Marie égarés, quoique pontife de son divin Fils, je suis seul à dire ses louanges dans le temple solitaire de la nature !

Mon office fini, je retournai au *sanatorium*, en récitant les litanies de la Sainte Vierge et en répétant à chaque invocation : « Priez pour eux et pour moi. »



IMPROVISÉ DOCTEUR.



Après avoir pris mon café, comme je me préparais à partir, la directrice du *sanatorium* s'approcha de moi et me dit à brûle-pourpoint :

« — Monsieur, votre cocher nous a dit que vous êtes docteur. »

Me souvenant que j'avais prié mon compagnon de me donner ce titre, je répondis :

« — En effet, Madame, je suis docteur. »

« — Quel bonheur ! Il y a ici une dame gravement indisposée ; depuis huit jours elle doit garder le lit. Elle vous prie instamment de la voir. »

« — Mais, Madame, vous avez dû remarquer que je ne suis pas Norvégien, et vous savez que la loi défend aux docteurs étrangers d'exercer leur ministère en Norvège. Veuillez donc prier cette dame de faire appeler un médecin du pays. »

« — Le médecin le plus proche habite malheureusement à Veblungsnès, à 50 kilomètres d'ici. »

« — Désolé, Madame, désolé ! mais je ne puis pas ! »

Et je me mets à gagner ma voiture. Au moment où elle allait s'ébranler, la bonne dame revint et me dit en pleurant presque :

« — Je vous en supplie, ayez pitié de cette malheureuse et daignez lui porter au moins un mot de consolation. Elle est si nerveuse qu'elle me fait peur. »

C'en était trop. Puisque j'étais réputé docteur, mon intransigeance allait faire taxer de cruauté l'honorable corporation des médecins. Je pouvais bien donner un bon conseil, un vieux missionnaire a vu de près tant de misères !

« — Soit, Madame, j'irai la voir, mais à condition qu'elle ne me demandera pas d'ordonnance ; je ne pourrais en donner sans enfreindre la loi. »

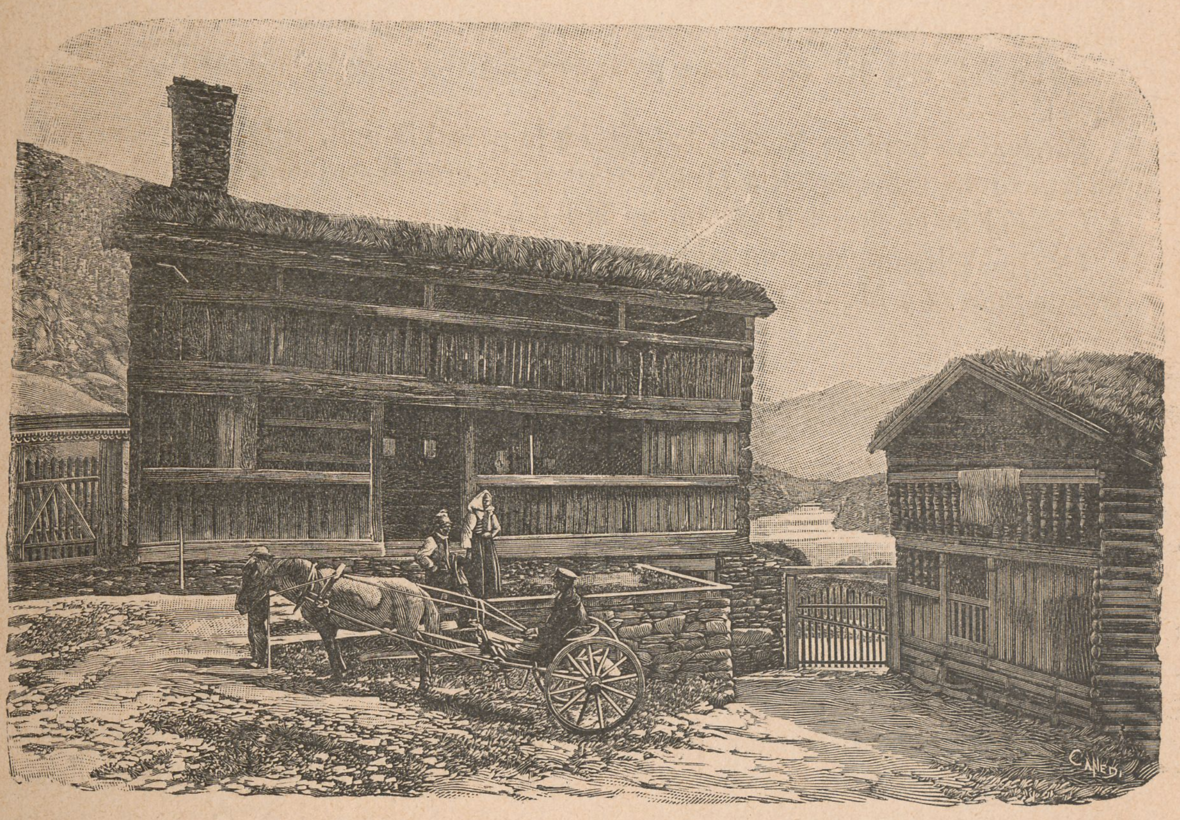
Cinq minutes après, j'étais au chevet de la malade. Le cas n'était pas désespéré, pas même grave. La plaignante était tout simplement descendue trop brusquement des hautes montagnes où elle avait passé l'été ; l'atmosphère plus dense de la vallée l'avait rendue nerveuse. De plus elle m'avoua qu'étant en transpiration, elle avait pris de la glace ; il en était résulté des troubles gastriques. Quant au reste, ni fièvre ni autre dérangement sérieux. Je lui prescrivis un remède élémentaire, de la diète et du courage. Elle me promit de faire appeler le médecin du district, si le lendemain elle ne se portait pas mieux, et, comblé de ses remercîments, je me hâtai de gagner le large. Bien entendu, mon cocher reçut une sérieuse réprimande pour son bavardage, et je pris la résolution de ne jamais plus me faire appeler docteur. Quant à la malade, j'appris dans la suite que, dès le lendemain, elle avait reparu à la table d'hôte.



AU ROMSDAL.



Si j'étais poète, je décrirais les merveilles du fameux Romsdal jusqu'au fjord. Les effroyables bonds qu'exécute à ma gauche la Rauma, par exemple au Slettafos ; les montagnes aux flancs perpendiculaires qui surgissent sur tout notre



STATION DE RELAIS D'AASOREN, AU GUDBRANDSDAL.

parcours et nous laissent parfois à peine un étroit passage ; les cimes du Romsdalshorn et des Vengetinderne, qui percent les nues et lancent souvent, avec un vacarme infernal, des blocs de pierre ou d'énormes avalanches dans le lit de la Rauma ; les crêtes crénelées des Troldtinderne, au pied desquelles nous passons en tremblant ; les pics fantastiques du *Kongen* (Roi), de la *Dronningen* (Reine), du *Bispen* (Evêque) et des *Sæstrene* (Sœurs), que nous saluons au fond de la vallée latérale Isterdal ; et ces cascades, descendant comme un léger voile de soie pour

se dissoudre en un brouillard teint par le soleil de toutes les nuances de l'arc en ciel, ou se précipitant d'abîme en abîme avec un bruit qui fait tressaillir : voilà certes de quoi inspirer nos grands peintres norvégiens, qui trempent leur pinceau dans les couleurs du soleil de minuit et dans les ombres du Troldfjord ; voilà de quoi faire vibrer les cordes de notre poète national Bjœrnstjerne Bjœrnsen, de notre compositeur Grieg ; mais ne demandez pas à un missionnaire de vous le décrire. Il passe, il admire et il prie le bon Dieu, qui a créé toutes ces merveilles, de daigner nous attirer à Lui, leur auteur ; il le prie d'ajouter à cette grâce naturelle qui nous fait deviner, sentir notre Créateur, sa grâce surnaturelle qui nous le fait espérer et aimer, et nous le fera voir, posséder à jamais.

Oh ! que le ciel doit être beau, puisque cette vallée de larmes est déjà si magnifique !

J'arrivai au bord du Romsdalsfjord, où je passai la nuit, et le lendemain matin un bateau me transportait à Molde, station des grands steamers qui relient Bergen à Trondhjem, et chef-lieu naturel du Moldefjord.

Dès qu'Aalesund aura un missionnaire en résidence permanente, j'établirai une station annexe à Molde : tant de touristes catholiques s'y arrêtent chaque été !



PROJETS D'AVENIR.



Nous sommes donc revenus sur la route où l'aimable lecteur me retrouve avec M. le curé de Saint-Halvard, à bord du bateau qui nous mènera à Trondhjem. Après cinq heures de traversée en pleine mer, nous prenons un peu de repos à Christiansund, port de mer d'une grande importance, où tôt ou tard nous devrons aussi avoir une station. Je n'y retrouve plus mon *cicerone* d'autrefois, l'ancien ministre, M. Astrup, qui, lors de mon dernier voyage, me fit les honneurs de la ville. Il est mort l'année passée et a été incinéré. Mauvais exemple, hélas ! qui a contribué au vote de la loi autorisant la crémation des corps.

Un peu au nord de Christiansund, nous côtoyons l'île d'Edœ, dont nous saluons de loin l'ancienne église catholique. Il y a quelques années, un incendie en a ravagé l'intérieur, et on s'est décidé à construire plus loin dans l'île une autre église pour desservir la paroisse protestante. L'ancienne église est donc abandonnée. A plusieurs reprises déjà, des habitants influents de l'île nous l'ont offerte à condition que nous la restaurerions et la ferions desservir par un prêtre catholique. Certes, nulle proposition ne me sourit davantage ; mais, encore une fois, où trouver l'argent nécessaire ? Hélas ! ce vénérable et délabré sanctuaire sera-t-il encore debout, lorsque nous serons assez riches pour le rendre à sa première destination ?



RESTAURATION DU CULTE DE SAINT OLAF. L'ANCIENNE MÉTROPOLE DE LA NORVÈGE.



A Trondhjem, l'ancien siège archiépiscopal de la Norvège, nos deux prêtres nous reçurent à bras ouverts. Bien des choses se sont passées depuis notre dernière visite (voir *Tournée pastorale*, p. 163). La restauration de l'ancienne cathédrale, qui dans le temps s'élevait au-dessus des glorieuses reliques de notre saint roi et martyr Olaf, a fait de rapides progrès, et ce magnifique monument compte de nouveau parmi les plus imposants de l'Europe. (*Voir la gravure*, p. 169.) Jusqu'ici il a servi d'église paroissiale aux protestants ; mais eux-mêmes reconnaissent que leurs prosaïques services religieux font piètre figure dans ce somptueux sanctuaire, construit par leurs ancêtres catholiques en vue de la magnificence des cérémonies de notre sainte Eglise. Bien des voix autorisées proposent de construire aux protestants un autre temple et de considérer l'ancienne cathédrale uniquement comme monument national. Pourquoi ne pas nous la rendre tout simplement ?

D'autres protestants et parmi eux même des pasteurs, tout en voulant conserver au culte luthérien la cathédrale, proposent d'y rétablir le culte de saint Olaf. Il y a trois ans, ils ont demandé officiellement au gouvernement de pouvoir y célébrer la fête de notre patron national. L'idée d'une reprise de son culte a fait tant de chemin, que le gouvernement, n'osant prendre sur lui la responsabilité d'un refus, répondit que c'était l'affaire du doyen de Trondhjem ; celui-ci refusa la permission.

C'était en 1897. La ville de Trondhjem célébrait alors le neuvième centenaire de sa fondation. Le Conseil communal, en cela d'accord avec la grande majorité du peuple norvégien, voulait fixer au 29 juillet, fête de saint Olaf, la célébration de ce jubilé, parce que, comme l'a dit notre grand poète Bjœrnstjerne Bjœrnsen, c'est saint Olaf seul qui a civilisé et christianisé la Norvège, lui seul qui a fondé Trondhjem. « Le 29 juillet, jour de saint Olaf, ajoutait-il, est le jour de Trondhjem. » Malheureusement, le roi étant empêché pour le 29 juillet, on fut forcé de choisir le 18 juillet pour le jubilé.

De tout côté, cette décision provoqua les plus vives protestations ; un parti politique exploita le mécontentement général et s'en fit même une arme contre le roi. On rappela que la Norvège doit à son patron tout ce qu'elle a de grand et de beau ; on faisait remarquer que la Norvège protestante avait laissé échapper une occasion unique de réparer les fautes que lui avaient fait commettre son intolérance et un esprit trop borné ; on demandait que le jour de saint Olaf fût décrété fête nationale et célébré très solennellement.

Bjœrnsen allait jusqu'à reconnaître « que les grands saints de l'Eglise font plus

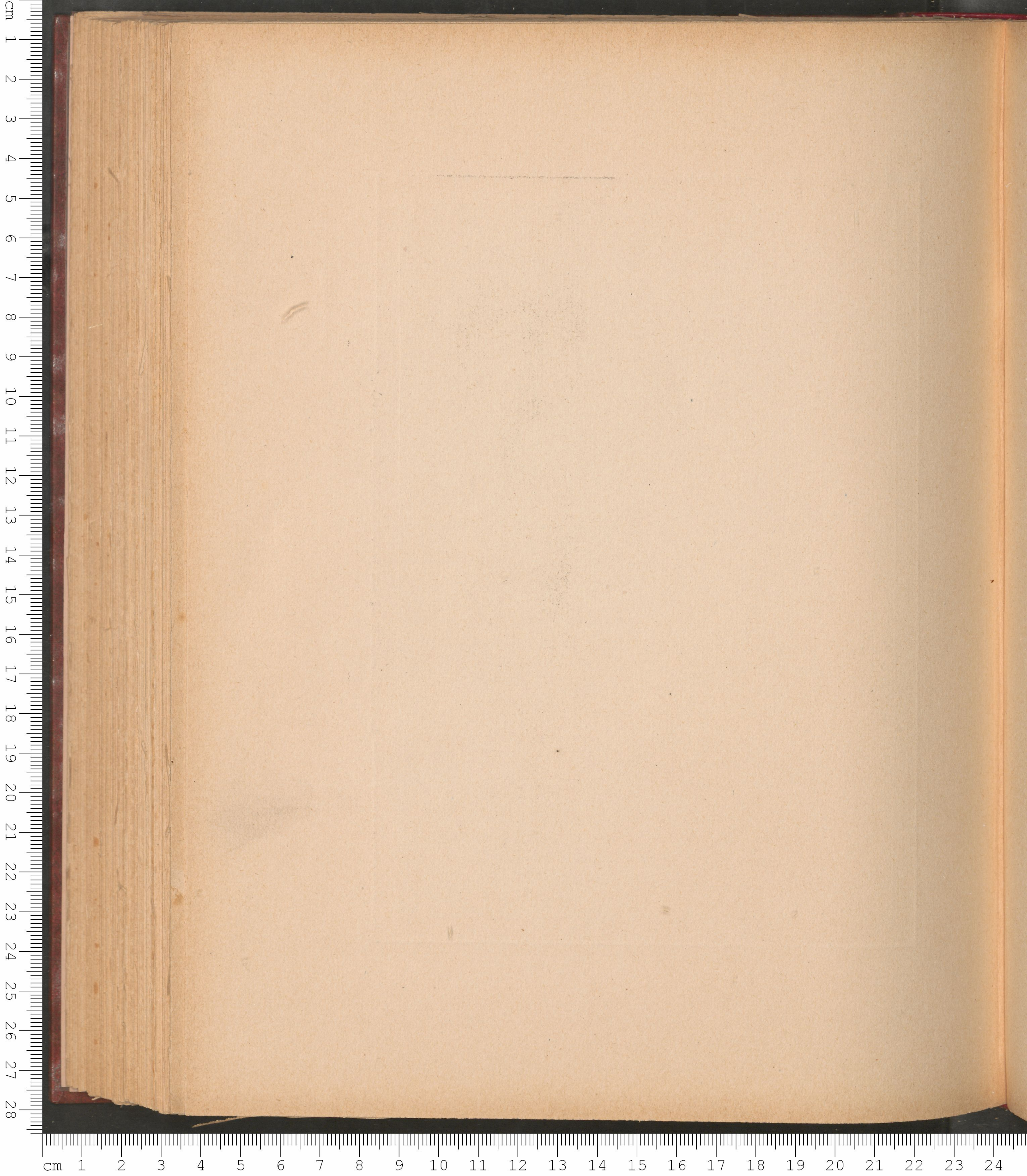


LA CASCADE SLETTAFOS AU ROMSDAL (voir p. 161).

de bien, même après leur mort, que mille pasteurs protestants de leur vivant. »

« La Norvège, disait-il fort justement, n'a pas de souvenir historique compa-

LE ROMSDALSHORN ET LES VENGETINDERNE (voir p. 161).



rable à celui de saint Olaf, qui, il y a 867 ans, donna son sang pour la plus noble cause. »

Le sentiment public chercha à se dédommager en organisant le 29 juillet, après la fête présidée par le roi, une seconde solennité. Jamais, même aux jours de sa plus grande gloire, le saint roi ne fut célébré par de plus éloquents panégyristes, et l'Eglise catholique n'eut rien à relever de malsonnant dans ce concert d'éloges. Un professeur de l'Université déclarait :

« Nous sommes plus proches parents de ceux qui ont construit la cathédrale de Trondhjem (les catholiques), que de ceux qui l'ont badigeonnée de chaux (les luthériens). »

Devant plus de douze mille personnes Bjœrnstjerne Bjœrnsen prononça, au parc de la ville, un discours qui fit vibrer tous les cœurs. Il raconta ce que le saint roi avait été pour la Norvège durant sa vie et après sa mort ; il décrivit les douleurs de ses ancêtres lorsque les Réformateurs leur arrachèrent Olaf et la Vierge Marie ; il leur montra tout ce qui, après des siècles, est resté dans les âmes norvégiennes de l'esprit du saint roi, les supplia de faire revivre cet esprit, et conjura l'Eglise de l'Etat de rouvrir les portes de ses temples à ce grand Saint et à son esprit.

Si la vieille cathédrale n'eut pas, en ce jour, de service religieux en son honneur, on l'y fêta quand même en musique et en chants ; électrisés par les anciennes hymnes et légendes du Saint, les milliers de protestants qui emplissaient l'immense sanctuaire se crurent reportés aux temps catholiques, où le 29 juillet réunissait autour de la tombe du roi-martyr la Norvège entière.

En même temps il y eut de magnifiques fêtes à Christiania et en d'autres villes. Que les temps sont changés ! Naguère on foulait aux pieds tout ce qui sentait de loin le catholicisme ! Bien des journaux protestants en ont fait la remarque pour s'en féliciter, en même temps qu'ils stigmatisaient ce qui reste de fanatisme en certains esprits. Bon nombre de pasteurs luthériens ont, en cette occasion, déclaré ouvertement qu'ils avaient honte de ceux qui renient la gloire dont l'Eglise de leurs pères a couvert la Norvège. Prions pour qu'un jour le peuple chrétien voie revenir ces temps de gloire catholique, et que le Seigneur et saint Olaf rentrent dans la cathédrale de Trondhjem !

Pour saint Olaf, ce vœu est déjà en partie réalisé. Ce même gouvernement, qui en 1897 n'osait pas ouvrir cette cathédrale en son honneur, a édicté en 1899 un office liturgique particulier pour sa fête et permis de la célébrer dans les églises luthériennes du pays !





NOUVELLE ÉGLISE.



En attendant l'heure fixée par la Providence, nous tâchons d'édifier à saint Olaf un modeste sanctuaire à proximité de la cathédrale. Notre église actuelle, qui, du reste, n'est qu'une annexe de notre hôpital, est située, loin du centre



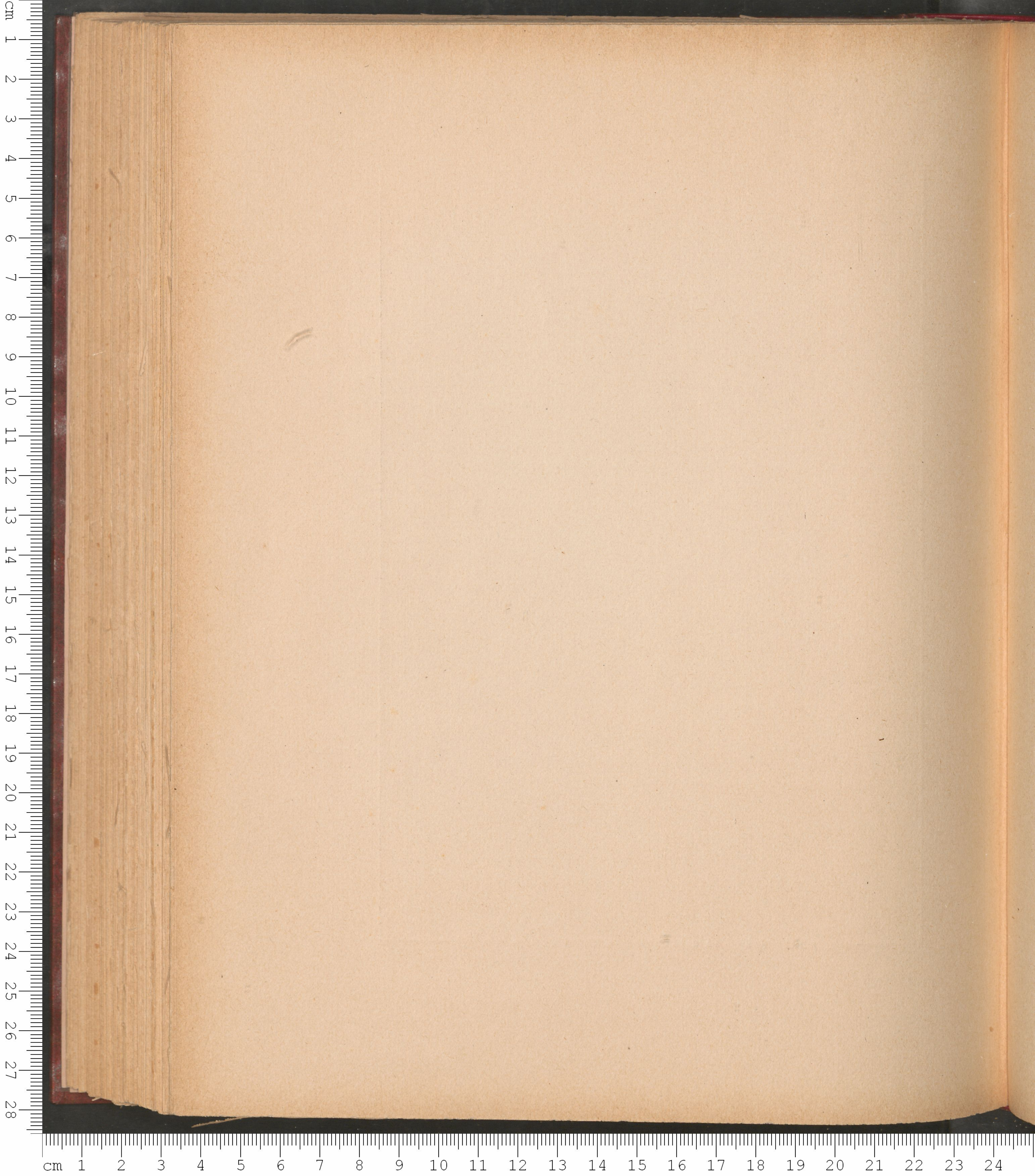
LES TROLDTINDERNE (voir p. 161).

de la ville, dans un faubourg mal réputé. Nous ne pouvons pas la supprimer à cause surtout de l'hôpital, mais il est d'une nécessité absolue d'en avoir une autre dans la ville même, où les nombreux étrangers catholiques qui visitent chaque année l'ancienne métropole de la Norvège, auront la possibilité d'assister aux offices et de trouver un prêtre.

Comme il était énormément difficile de découvrir un terrain convenable et à la portée de nos médiocres ressources, j'eus la pensée de demander au gouvernement



CHŒUR RESTAURÉ DE LA CATHÉDRALE DE TRONDHJEM (voir p. 163).



de nous céder à un prix raisonnable une ancienne gare de chemin de fer, située à proximité de l'ancienne cathédrale. Ma demande fut agréée, et pour une somme très modique nous eûmes un terrain, admirablement situé au bord de la rivière Nidelv, d'une superficie de plus de 6.000 mètres carrés, et en même temps une ancienne remise de locomotives et de grands ateliers. Nous sommes occupés à changer en église la vaste et belle remise, et les ateliers en salles d'école et en presbytère. Si les sommes quêtées dans ce but chez de généreux bienfaiteurs sont loin de couvrir tous les frais de cette importante entreprise, le gouvernement a du moins bien voulu nous accorder des conditions de paiement si favorables que nous pouvons être sans inquiétude.

Nous allons donc bientôt avoir à Trondhjem deux paroisses, chacune avec un district grand comme un département français. Comme Trondhjem est à une distance de plus de 500 kilomètres de la plus proche station catholique, et que pour ce motif il devait y avoir un vicaire, nous n'aurons pas besoin d'augmenter le personnel actuel. (Le 23 février 1902 j'ai pu bénir la nouvelle église. Le gouverneur, les autorités de la ville et tout ce que Trondhjem compte d'hommes éminents, ont pris part à la fête.)



A SELBO.



C'EST de la nouvelle paroisse Saint-Olaf que dépendra ma chère petite annexe de Selbo au bord du grand lac du même nom, où, accompagné de ma sœur comme ménagère, je vais me faire curé de campagne, quand les fatigues du ministère apostolique m'imposeront un peu de vacances [1].

Pourvu cependant que ma petite sœur veuille encore m'y accompagner. C'est qu'elle y a eu de grandes frayeurs. Je vais vous raconter les faits.

Un dimanche, nous avions célébré, au milieu de nos sympathiques paysans, la sainte Messe et le Salut. Moi j'avais officié et prêché, elle avait chanté.

« — Julienne, lui dis-je, profitons de la soirée pour faire une petite excursion dans la montagne. Il y a encore beaucoup de fraises, et les myrtilles sont déjà mûres également. »

C'est accepté. Elle me confie la cafetière traditionnelle, tandis qu'elle loge dans son petit panier tout ce qu'il faut pour un souper champêtre. Bientôt, nous gravissons les sentiers escarpés de nos chères montagnes. A nos pieds le lac, bordé d'îlots, encadré de riantes prairies et de jolies fermes ; tout autour de l'horizon se

1. Voir *Tournée pastorale*, p. 171.

montrent des cimes étincelantes dans leur parure de neige. De temps à autre une petite pause, pour reprendre haleine et pour cueillir en même temps notre dessert parfumé. Nous voilà arrivés au terme. Tout notre répertoire de cantiques norvégiens, français et allemands a été égrené, en attendant que la cafetière, suspendue à une branche d'arbre au-dessus d'un foyer improvisé, veuille bien bouillir.

Le souper est terminé, les grâces dites. Monseigneur s'accorde une petite sieste et Mademoiselle s'éloigne pour se faire une nouvelle provision de myrtilles.

Tout à coup, j'entends un appel désespéré. D'un bond j'atteins la crête du rocher qui m'empêchait de voir ce qui s'était passé. Ma pauvre sœur est étendue dans la bruyère et pousse des cris à fendre l'âme, tandis que j'aperçois, mais sans pouvoir le distinguer, un animal, qui gagne le large avec une vélocité stupéfiante. Ma chère sœur se calme enfin et tâche de se relever ; mais pâle comme la mort, elle tremble à faire pitié.

« — Julienne, qu'est-il arrivé ? »

« — Ah ! ah ! » fait-elle sans pouvoir dire un mot.

Vite je cours chercher la cafetière et lui en administre une bonne tasse. Cette infusion tonique lui rend la parole :

« — Voici ce qui est arrivé. En cueillant des myrtilles, j'ai mis le pied sur quelque chose de vivant, qui s'est mis à grogner, à gigoter, à sauter, et moi je suis tombée de frayeur. Ah ! ah ! »

Elle avait tout simplement réveillé un lièvre qui, à l'ombre de la bruyère, faisait sa sieste tout comme moi.

On s'imagine le reste. Pauvre Julienne, pauvre lièvre !

J'ignore les résolutions prises par le lièvre à la suite de cette aventure ; il s'est enfui trop précipitamment pour me les communiquer ; mais Mademoiselle m'a fait part des siennes, me déclarant que rien au monde ne la ramènerait dans un pays hanté par de tels monstres.

Il me restait cependant quelque espoir. Notre frère, vicaire général du diocèse de Dacca, au Bengale, nous écrivit, en 1899, que son évêque l'enverrait en Europe pour les affaires de sa mission, et l'avait engagé à profiter de l'occasion pour aller se retremper en Norvège.

« — Dis donc, fit ma sœur, après avoir lu cette lettre, si nous l'emmenions à Selbo, où l'air est si bon ? Et puis, toi-même, tu voudrais certainement voir le nouveau clocher et les nouvelles cloches de notre chapelle ? »

« — C'est très bien ; mais, tu sais, il y a les montres ! »

« — Monstre toi-même, qui ne penses pas à mes petits gamins et à mes petites filles de Selbo ! Si nous n'y retournons pas bientôt, ils deviendront païens. »

Et voilà comment le « zèle apostolique » rend héroïques même les âmes les moins courageuses.

Notre cher frère arriva donc l'été passé, tout miné par les fièvres du Bengale. Quelques semaines suffisaient pour le faire revivre. Ma sœur se promettait des merveilles d'un séjour de convalescence à Selbo. Quand ils partirent, comme mon devoir m'appelait dans les régions arctiques, je fis à mon frère des adieux pour l'éternité ; le Bengale est si loin de la Norvège ! Huit jours plus tard, j'administrais la confirmation à Hammerfest, à plusieurs centaines de lieues de Selbo. Après le service, on me remit une dépêche : « Frère à la mort. Hémorrhagie affreuse. Julienne. » Grand Dieu ! et moi au bout du monde, forcé de visiter encore plusieurs stations ! Mais le devoir avant tout !

Enfin les visites pastorales sont terminées, et je reviens en toute hâte vers Selbo. Mon frère va un peu mieux, mais garde encore le lit ; ma pauvre sœur est brisée par la fatigue et les veilles. Ces chagrins, survenant après tant d'agitation, et ce voyage forcé m'occasionnèrent une terrible congestion cérébrale qui faillit m'enlever, et voilà notre petite sœur entre les lits des deux frères, qui étaient à peine en état de parler, au bord d'un lac dans la montagne, loin de tout médecin !

Chère enfant, jamais vos frères, l'un retourné maintenant en pleine santé au Bengale, l'autre moins bien rétabli, mais remis sur pied, n'oublieront ce que, pendant ces jours de douleur, vous avez fait pour eux !

Et voilà ce qui fait que Selbo n'a plus tant d'attrait pour ma sœur.





CHAPITRE SEPTIÈME.

LE NORD DE LA NORVÈGE.





VERS LES RÉGIONS ARCTIQUES.





TRONDHJEM, je dus me séparer de mon compagnon de voyage. Il prit le chemin de fer de Christiania, tandis que, pour la neuvième fois depuis que je suis en Norvège, je me dirigeais vers le Nordland et la Laponie pour y réconforter mes frères, distribuer la grâce du Saint-Esprit et étudier, avec mes chers collaborateurs, de nouveaux moyens d'étendre notre action.

J'avais à faire trois jours de navigation pour atteindre Harstad, notre première station arctique. Mais je ne m'ennuyais pas.

Les entretiens avec de nombreux touristes de toutes nationalités, qui allaient voir le pays du soleil de minuit, les causeries avec les bons Norvégiens, qui aiment à m'entendre parler de la Sainte Eglise, prenaient des heures et des heures. Puis on se plaisait à inspecter les centaines d'îles et d'îlots à travers lesquels manœuvre et serpente le bateau, à admirer les formes fantastiques des montagnes surgissant du sein des eaux, le Torghatten percé par un tunnel naturel, le Hestmand (Cavalier) à cheval sur le cercle polaire (*voir la gravure*, p. 176), et, dans toutes les directions, mille pics plus étranges les uns que les autres. Ou bien on cherchait à épier le moment où une baleine voudrait bien se trahir par son jet d'eau et nous montrer son dos gigantesque. On se divertissait à suivre dans leurs mouvements les innombrables oiseaux aquatiques qui remplissent les airs et couvrent les eaux à perte de vue. Et les pêcheurs du hareng, il fallait suivre leurs intéressantes manipulations. Puis, à tout instant, nous entrions dans un nouveau fjord.

Même pendant la nuit on a de quoi s'occuper ; car, une fois le cercle polaire passé, le soleil ne se couche plus. A minuit, il dore encore de ses rayons et la mer et les îles et les glaciers de la terre ferme, et nous force à admirer le jeu merveilleusement varié de ses teintes et nuances.





LES EXPLORATEURS SCANDINAVES.



A UN moment donné passa à côté de nous le bateau *Virgo*, qui venait de transporter au Spitzberg le fameux Andrée, d'où il allait partir en ballon pour découvrir le Pôle Nord. L'a-t-il découvert ? nous l'ignorons ; ce que nous savons, c'est qu'il n'est pas encore revenu et que son entreprise a été une témérité inutile, puisqu'après le voyage de Nansen il ne pouvait guère, vu ses moyens restreints, espérer d'enrichir la science par de nouvelles découvertes.

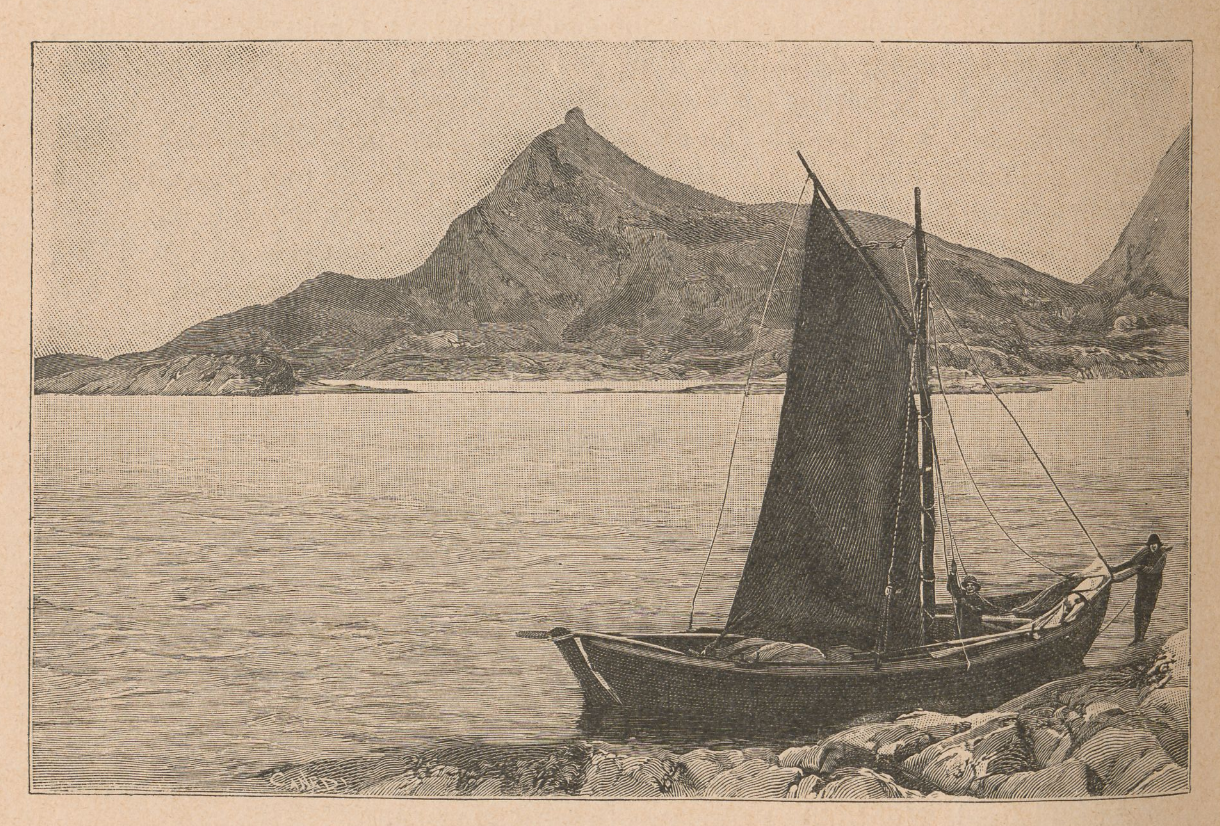
Pour Nansen, que j'avais aidé à recevoir en triomphateur à Christiania en 1896, lors de son retour des régions polaires, c'était différent. Il avait tout prévu. Il savait qu'une fois son bateau pris par les glaces au nord du détroit de Behring, un courant qui, d'après ses études, va de là vers le Grœnland en passant près du Pôle Nord, devait l'entraîner vers le Pôle et de là le mener dans les eaux ouvertes entre le Spitzberg et le Grœnland. Il savait que son bateau *Fram*, construit sous sa direction, résisterait à toute pression de la glace. Il avait emmagasiné à son bord des provisions de tout genre pour plus de cinq années, en même temps que les instruments les plus parfaits pour faciliter les expéditions scientifiques. Il avait choisi comme équipage et comme compagnons l'élite de la marine et de la science norvégiennes, des gens d'une intrépidité, d'une fidélité et d'une force physique à toute épreuve.

On sait l'issue de son expédition. Le 21 juillet 1894, Nansen et ses douze compagnons avaient dit adieu à la Norvège, en suivant la côte de Sibérie, pour aller prendre par les glaces au nord du détroit de Behring. Après avoir été bloqué jusqu'au 3 mars 1895 par ces glaces au milieu du désert polaire, où l'année se divise en un seul jour et une seule nuit de six mois, le *Fram* était arrivé sain et sauf jusqu'au 84°5' de latitude Nord. Alors l'impatience saisit Nansen.

Accompagné de son fidèle ami Johansen, il quitta le bateau pour pénétrer en traîneau dans le royaume du Pôle Nord, tandis que le *Fram*, commandé par Sverdrup, suivait toujours le courant couvert d'*icebergs*. Nansen et son compagnon arrivaient le 7 avril suivant au 84°14' ; mais, comme les glaces commençaient à les entraîner vers le Sud, ils durent abandonner l'espoir d'atteindre le Pôle, dont ils étaient cependant si près, et résolurent de revenir en arrière. Le 18 août 1895 seulement ils arrivèrent, après des privations inouïes, à l'île déserte Franz-Josefsland. Ils y passèrent l'hiver, et c'est là que l'expédition anglaise de M. Jackson les découvrit le 18 juin 1896. Le 13 août, le bateau *Windward* de M. Jackson les débarqua à Vardœ, au nord de la Laponie norvégienne.

Chose étonnante, Nansen n'avait pas encore quitté la Laponie que le *Fram* y arrivait également après un voyage des plus heureux et des résultats scientifiques inappréciables. Chose plus étonnante encore, durant tout le voyage, personne à bord n'avait été malade.

Tandis que nous racontions à nos compagnons étrangers les détails de cette expédition, un modeste passager nous écoutait en silence, en tirant de sa pipe des nuages de fumée. Lorsque mon éloquence fut épuisée, le capitaine nous dit :



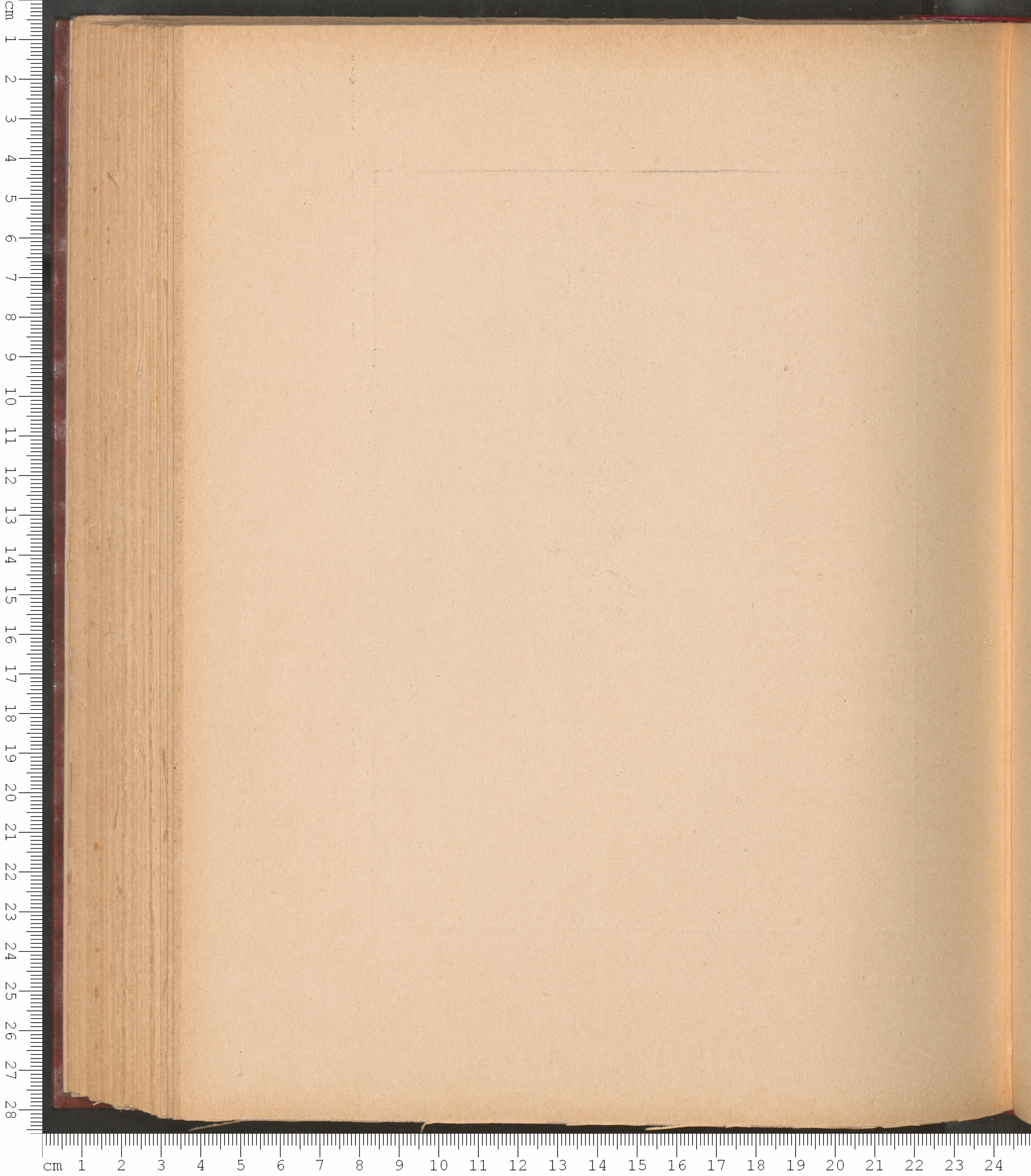
LE *Hestmand* (voir p. 174).

« — Me serait-il permis de présenter à ces Messieurs M. Sverdrup, capitaine du *Fram ?* »

L'humble bonhomme à la pipe n'était autre que l'illustre compagnon de Nansen dans sa traversée du Grœnland sur *ski* et dans son excursion vers le Pôle Nord.

Il allait à Hammerfest prendre le commandement du bateau touriste qui devait faire le service entre la Laponie et le Spitzberg, car le Spitzberg est devenu à son tour un rendez-vous très fréquenté des touristes ; il a un hôtel et même un bureau

LE BATEAU *Fram* DE L'EXPLORATEUR NANSEN (voir p. 175).



des postes. A l'heure qu'il est, Sverdrup promène son *Fram* au nord du Grœnland pour surprendre les secrets géographiques de ces parages, tandis que Nansen, après avoir donné des conférences dans le vieux et le nouveau monde, a échoué comme professeur richement décoré et rémunéré à l'Université de Christiania.



NILS.



PENDANT que nous causons, ne remarquez-vous pas ce bambin qui nous écoute, les yeux étincelants, comme si c'étaient ses exploits que nous racontons ? C'est Nils.

« — Qui cela, Nils ? »

Comment ! vous ne connaissez pas Nils ? Nils avait perdu père et mère. Or, d'après la loi sur les *dissenters*, le bureau de bienfaisance et les autorités chargées de pourvoir à l'éducation des orphelins et des enfants négligés par leurs parents, avaient le droit de placer les orphelins catholiques ou enfants pauvres abandonnés chez des protestants, qui eux-mêmes avaient le droit exorbitant de les élever dans leur propre religion.

A ma demande, cet état de choses vient d'être changé par nos législateurs, qui, en ce moment même, sont cccupés à en faire disparaître les dernières traces. Pour ne pas exposer notre petit Nils à changer de religion, nous le reçûmes à notre institut de Christiania. Là il retrouvait une mère et un père et même une grand' mère, la Supérieure provinciale, et un grand-père, votre serviteur.

La maman, c'est Sœur Marie. Depuis plus de vingt-cinq années cette Savoisienne dévouée fait aux Sœurs de Christiania des exhortations en allemand, en italien, en norvégien et en français, car elle connaît ces quatre langues. Elle est adorée par les petits pupilles de l'institut. Quand ils sont devenus grands et que Sœur Marie, à qui personne ne refuse jamais rien, leur a trouvé une place et du pain, c'est toujours elle qui reçoit leurs confidences.

Sœur Marie avait captivé le petit cœur de Nils à tel point qu'il lui confiait même les capitaux qu'il gagnait, soit en portant le charbon de Mme Sandborg, qui, en bonne Française, le rémunérait largement, soit en servant la messe aux prêtres touristes. Bien plus, lorsque M. le curé parlait des malheureux enfants de la Chine et de l'Œuvre de la Sainte-Enfance ou de quelque autre bonne œuvre, Nils faisait régulièrement à Sœur Marie un signe discret, comme qui dirait : « Puisez dans mes fonds, je vous donnerai décharge après. »

Le papa de Nils, c'était le cher M. Mœllenbeck, qui se préparait au ministère

apostolique et à qui le bon DIEU a donné un grand cœur pour les petits garçons, et Nils savait apprécier ce cœur. Servir la messe à M. Mœllenbeck, lui faire une commission, être admis à l'accompagner dans une promenade, c'était pour Nils le neuvième ciel. Dieu sait, du reste, combien de pommes ont passé de la grande poche de M. Mœllenbeck dans la petite de Nils, et combien de gros sous de celui-là ont grossi les capitaux de celui-ci.

Mais aucun bonheur n'est durable ici-bas. Tout d'un coup la rumeur se répand que Monseigneur a nommé M. Mœllenbeck curé à Hammerfest. C'était inouï ; envoyer le bien-aimé prêtre à trois pas du Pôle Nord, où il fait si froid, où la neige ne disparaît pas pendant neuf mois de l'année, où le soleil ne se lève jamais pendant l'hiver, où, au lieu des gentils garçons de Christiania, il ne trouvera que de sordides Lapons, où il n'y a pas de pommes, rien que des pierres et un peu de salade ! Pour sûr, il en mourra. Et les fillettes de pleurer, et les gamins de gémir. Jamais ils n'auraient pensé que Monseigneur fût si cruel.

Mais Nils ne pleure et ne gémit pas. Une grande résolution éclôt dans son âme. Adieu Christiania ! Adieu soleil et pommes ! Il suivra M. Mœllenbeck et mourra avec lui. Il va trouver Sœur Marie.

« — Que coûte le voyage de Hammerfest ? »

« — Au moins vingt-cinq *œre* (35 centimes). »

« — Vingt-cinq *œre !* Et combien ai-je dans ma bourse ? »

« — Dix *œre* en tout. »

Nils pâlit.

« — Ne pourriez-vous pas m'avancer le reste ? Je dois accompagner M. Mœllenbeck à Hammerfest. »

« — Impossible ! Tu serais capable de quitter Sœur Marie ?... Ingrat ! »

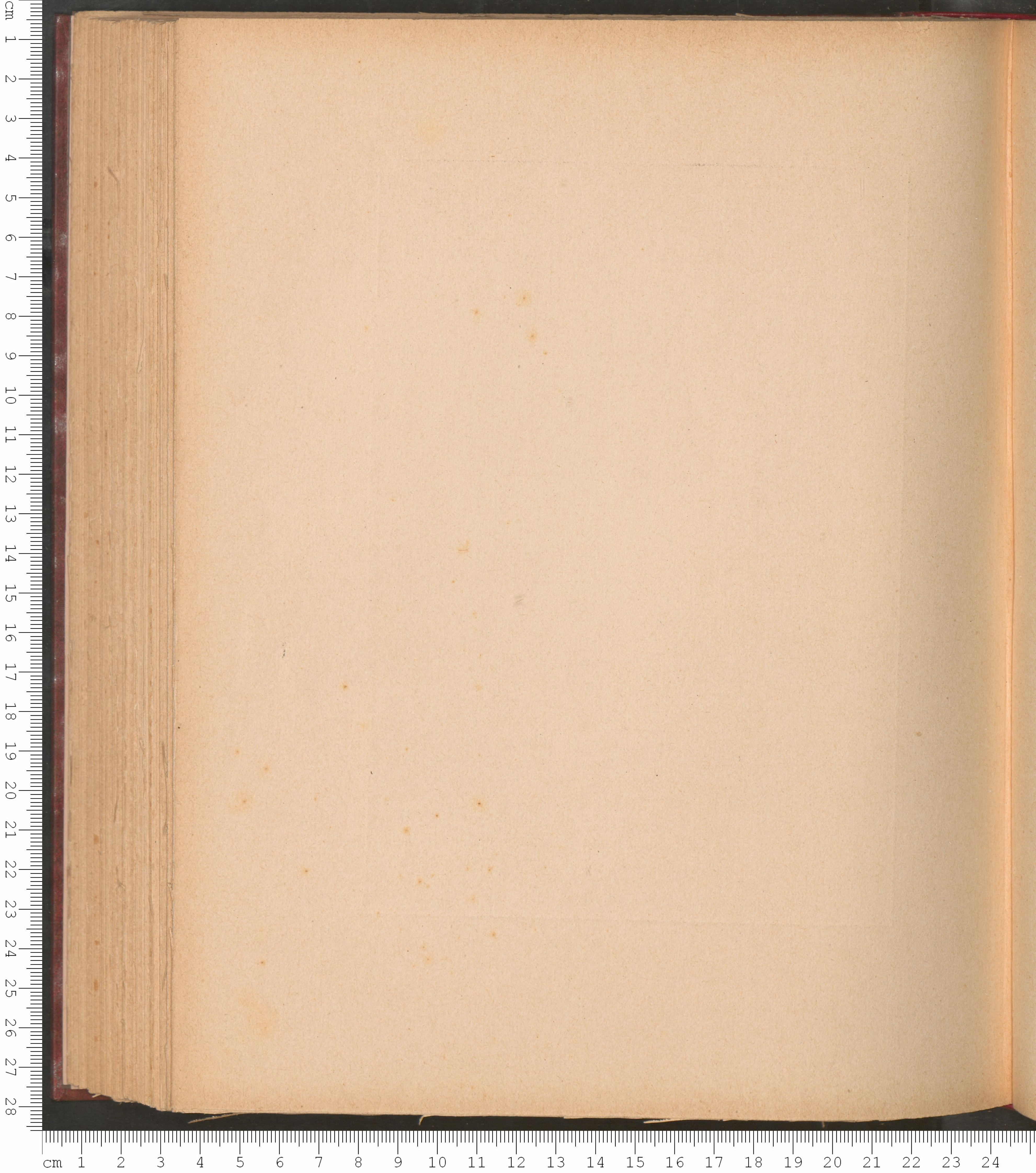
« — Sœur Marie, il vous restera les autres, tandis que M. Mollenbeck n'aura plus personne. »

« — C'est vrai. Eh bien, écoute. Tu ne peux pas le suivre maintenant ; mais tu le suivras plus tard, quand tu seras plus riche et un peu plus grand. En attendant, je t'arrangerai un beau trousseau, et toi, tu apprendras bien à l'école, pour qu'en arrivant à Hammerfest tu fasses honneur à M. Mœllenbeck. »

C'est entendu. M. Mœllenbeck est parti. Nils fait des économies, et il n'y a plus que la Sainte-Enfance qui puisse lui arracher quelque aumône. Il étudie sans repos et écrit souvent à M. Mœllenbeck. Quinze longs mois sont passés. Voilà que M. le curé de Harstad m'écrit que, dans sa nouvelle station, il n'a pas encore de servant de messe convenable, et me demande si je ne pourrais pas lui envoyer un brave orphelin pouvant servir la messe ; il se chargerait de son éducation. Harstad n'est qu'à vingt-cinq ou trente heures de bateau à vapeur de Hammerfest, un rien en Norvège.

Je choisis Nils. Il allait donc se rapprocher de Hammerfest. Il est en extase.

BATEAUX DES ILES LOFOTEN ALLANT A LA PÊCHE DE LA MORUE (voir p. 183.)



Sœur Marie lui prépare son trousseau, lui obtient un billet de vacances gratuit jusqu'à Trondhjem, où il me rejoint, et voilà que nous naviguons ensemble vers le Nord.

Lorsque les touristes me lâchent un peu, il se glisse auprès de moi et me pose mille questions. En me montrant du doigt les huttes de pêcheurs au bord de la mer, il me demande si ce sont là les bains des gens du pays. A la vue de la multitude de harengs enfermés en d'immenses rets, il me demande si c'est à cause de ce grand nombre de harengs que la mer est si salée.

Pendant que nous passons le Vestfjord entre la terre ferme et la chaîne des îles Lofoten, je lui raconte comment chaque hiver, pendant la longue obscurité et les grands froids, vingt à trente mille pêcheurs se livrent dans ces parages, au péril de leur vie, à la pêche de la morue. A Kabelvaag, je lui décris l'intéressant spectacle de la sortie des bateaux pêcheurs à la lueur de l'aurore boréale, et leur rentrée vers le soir à la même lueur. En passant au fjord Ofoten, je lui explique que bientôt on y verra déboucher le chemin de fer venant de Lulea au bord du golfe de Bothnie par Gellivara, d'où il nous amènera le riche minerai de fer dont nous inonderons l'Europe.

« — Ce chemin de fer ne passe-t-il pas près de M. Mœllenbeck ? » demande vivement Nils en m'interrompant.

« — Non, mais sois sage, et tu ne manqueras quand même pas de revoir M. Mœllenbeck. »

« — Si je me faisais prêtre, pourrais-je devenir vicaire de M. Mœllenbeck ? »

Vous le voyez, M. Mœllenbeck, c'est le thème unique de ses pensées et de ses paroles.

Il était minuit, lorsque je l'accompagnai vers sa couchette en lui promettant de le réveiller avant notre arrivée à Harstad. A 4 heures du matin, j'allai le secouer.

« — Sommes-nous à Hammerfest ? » fit-il en se frottant les yeux.

« — Non, mais nous approchons de Harstad ; lève-toi. »

A la hauteur de Harstad, je reviens voir s'il est en règle. Il s'était rendormi.

« — Allons-nous arriver chez M. Mœllenbeck ? »

« — Non, mon ami, mais hâte-toi pour descendre à Harstad. »

Nous sommes arrivés au quai ; mais Nils n'apparaît pas. Je cours le chercher ; il était habillé, mais s'était rendormi à côté de son petit bagage. Je dus le prendre dans mes bras et le porter sur le pont. En voyant le prêtre qui venait nous recevoir, il poussa un grand cri :

« — Ah ! voilà M. Mœllen.... Non, ce n'est pas lui ! »

Et, en pleurant de chaudes larmes, il nous suivit au presbytère.

Pauvre petit Nils ! Pendant les cérémonies de la visite canonique et de la

confirmation, il était trop occupé pour penser à son cher M. Mœllenbeck. Mais lorsque, la visite terminée, j'embrassai mon confrère pour reprendre la mer, Nils me dit à l'oreille :

« — Il est bon, Monsieur le curé, et je veux bien rester chez lui ; mais, n'est-ce pas ? vous direz à M. Mœllenbeck qu'il vienne bientôt voir son Nils. »

Je lui donnai cinq couronnes (7 francs) pour sa petite bourse.

« — Je les mettrai à la Banque, me dit-il ; ou plutôt je les placerai dans deux banques, afin que, si l'une fait faillite, il me reste encore de quoi faire mes études pour devenir vicaire de M. Mœllenbeck. »

Depuis, il a revu M. Mœllenbeck. O bonheur !



LE MINISTÈRE PASTORAL DANS LES RÉGIONS DU NORD.



Dans la *Tournée pastorale* (p. 159 et suivantes) j'ai donné une idée générale du Nordland et de la Laponie, de leurs mystérieuses beautés en été, pendant que le soleil continue nuit et jour son voyage autour de l'horizon, de leurs horreurs en hiver, où même à midi il n'y a que le clair de lune et les fantastiques aurores boréales pour interrompre l'obscurité, et où les tempêtes exécutent au milieu des cimes glacées et au fond des gorges ténébreuses des concerts à faire frémir. J'ai décrit les mœurs, le caractère et le genre de vie des habitants de ces parages, des Norvégiens, vrais géants du Nord, des Finnois au type et à la langue mongoles, et des petits Lapons, dont la vie se confond avec celle de leurs rennes.

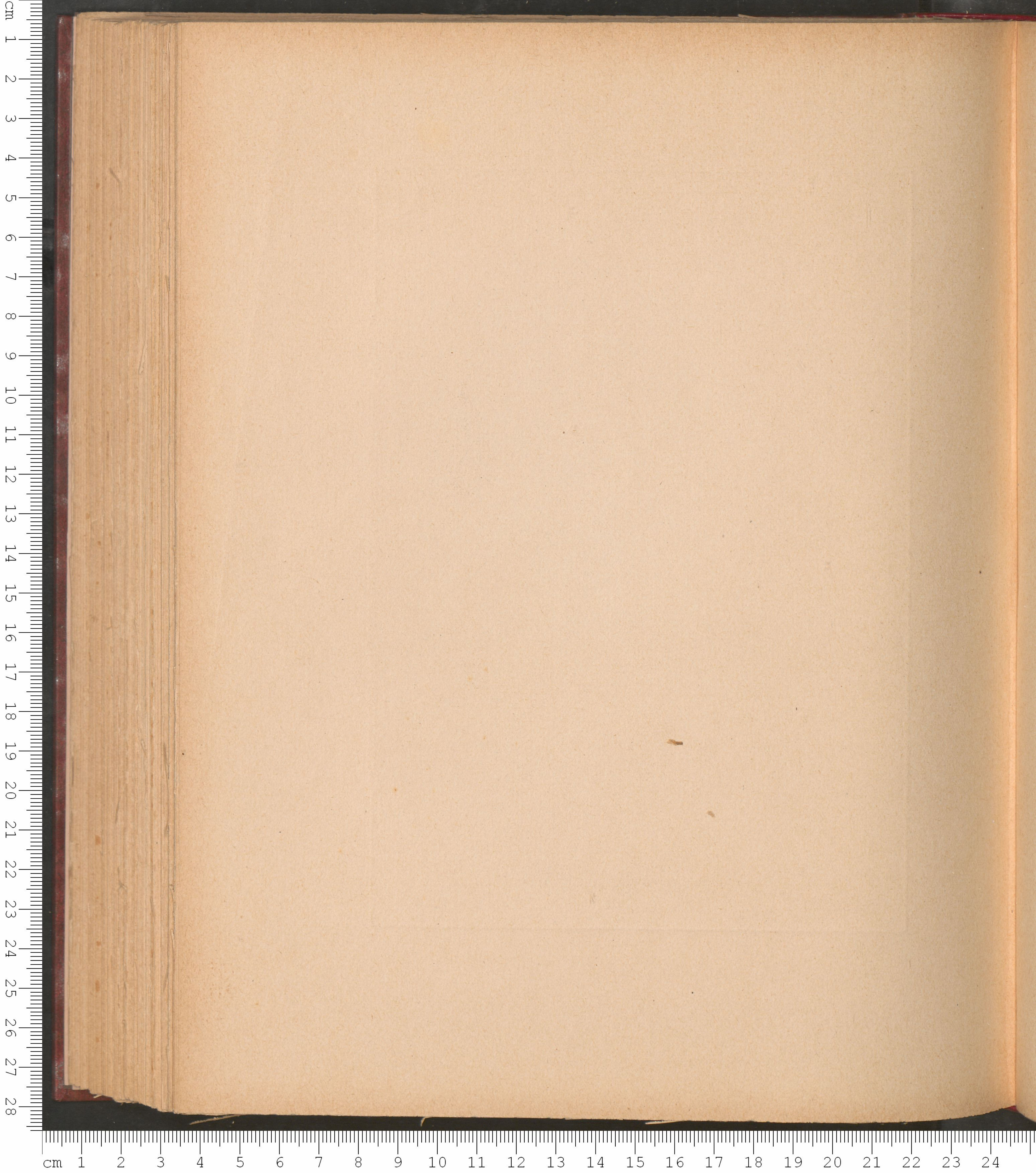
J'ai parlé de nos établissements, des souffrances, des travaux et des espérances de nos prêtres et de nos Sœurs dans cette pénible portion de la vigne du Seigneur, où l'amour de Dieu et des âmes immortelles seul est en état de maintenir leur courage et de les faire persévérer.

Le lecteur me dispensera de retracer à nouveau ce tableau aux couleurs variées, et pendant que notre bateau continue sa marche cadencée au milieu d'une infinité d'îles aux faîtes de glace et aux flancs de granit, offrant de rares lopins de terre cultivée, où maint catholique végète loin de son prêtre, il me permettra de l'inviter à accompagner un peu nos prêtres de ces régions dans leurs pérégrinations pastorales.

Dans leurs heures de loisirs, ces chers confrères ont l'habitude de mettre par écrit leurs travaux, leurs joies et leurs peines pour me permettre d'y prendre part. Je prends au hasard une des lettres de M. Offerdahl, missionnaire de Tromsœ,



BATEAUX DES ILES LOFOTEN REVENANT DE LA PÊCHE DE LA MORUE (voir p. 183).



qui administra pendant un certain temps la station de Harstad, dans la grande île de Hindœ.

« Monseigneur,

» Vous désirez certainement savoir comment je me tire d'affaire, depuis que vous avez bien voulu me confier, à côté de mon immense district de Tromsœ, l'administration de celui de Harstad. Pendant l'hiver, je n'ai que rarement pu me rendre à Harstad, où, du reste, notre catéchiste a tâché de me remplacer de son mieux. Mais maintenant, en été, j'ai pu m'y arrêter une quinzaine de jours, surtout dans le but de recevoir au sein de l'Eglise les néophytes préparés par lui et de visiter les catholiques dispersés qui ont le plus besoin de mon ministère.

» Après une traversée d'une douzaine d'heures, j'arrivai à Harstad bien tard dans la soirée. Le lendemain, qui était un dimanche, je célébrai le service divin ordinaire. L'église était remplie de monde. Comme il faisait beau, je pris le même soir le bateau pour me rendre au Grovfjord et y visiter un garçon catholique en service chez un paysan læstadien, dont le fanatisme me faisait craindre pour la persévérance de mon enfant.

» Quelle belle traversée ! A minuit le soleil était encore au-dessus de l'horizon. Chaque fois qu'une légère vague soulevait le bateau, le disque solaire semblait sortir des eaux pour nous inonder de flots dorés. Lorsque le bateau descendait, le soleil semblait plonger dans la mer pour y tempérer son ardeur. Bercé par le mouvement régulier des eaux, on se sentait tenté de s'endormir sur le pont ; mais comment dormir au milieu des splendeurs de nos paysages, où les montagnes et leurs glaciers, où les ondes pourprées de la mer, où la verdure des côtes, où les torrents de lumière, où toutes les teintes de l'arc-en-ciel dédommagent les yeux de la privation de lumière qu'ils doivent souffrir pendant l'hiver ?

» Absorbé par la contemplation des charmes de la nature, je me trouvai, vers les deux heures du matin, rendu à destination sans m'en être aperçu. Le bateau devait revenir au bout de huit heures. Aussitôt débarqué, j'appris que la ferme où mon garçon était en service se trouvait à 20 kilomètres de là, et qu'aucune route vraiment digne de ce nom n'y menait.

» Je partis quand même. Après une demi-heure de marche, je me trouvai engagé dans un affreux marais. J'essayais de sauter d'un tertre à l'autre ; mais le poids de mon autel portatif, ajouté au mien, me faisait enfoncer profondément à chaque pas. Bientôt l'eau et la fange dépassèrent mes genoux, et si j'avais continué, j'aurais eu la belle perspective de disparaître entièrement dans cette mer de bourbe. La partie était donc perdue ; si je n'étais pas de retour à l'embarcadère pour 10 heures, je me voyais cloué pour huit jours entiers. Du reste, je ne pouvais plus trouver mon garçon à jeun pour lui donner la sainte communion. Ce sera pour une autre fois. Donc en arrière !

» Revenu au bord du fjord, je pris un bain pour me défaire de la fange qui engluait mon pantalon et mes bas. Je n'eus d'autre témoin que les mouettes qui, à cette heure matinale, déjà étaient à la recherche de leur déjeûner et plongeaient à chaque instant pour happer les petits poissons.

» Une petite promenade au soleil sécha tant bien que mal mes habits mouillés, et je retournai à l'embarcadère pour me reposer en attendant le bateau. Dans une petite hutte, on voulut bien me céder un lit, — en même temps que la garnison qui en avait pris possession longtemps auparavant. Faut-il ajouter que je ne tardai pas à décamper, malheureusement trop tard ? Vous devinez le reste.

» Enfin le bateau arriva et me reprit à bord pour me remettre, dix heures plus tard, à terre à Sandtorv, où une pauvre veuve m'attendait depuis longtemps. Se reposer pendant le voyage, impossible. A chaque instant j'étais accosté par quelque brave protestant, qui me questionnait sur la religion catholique ou voulait me prouver que sa religion était la bonne.

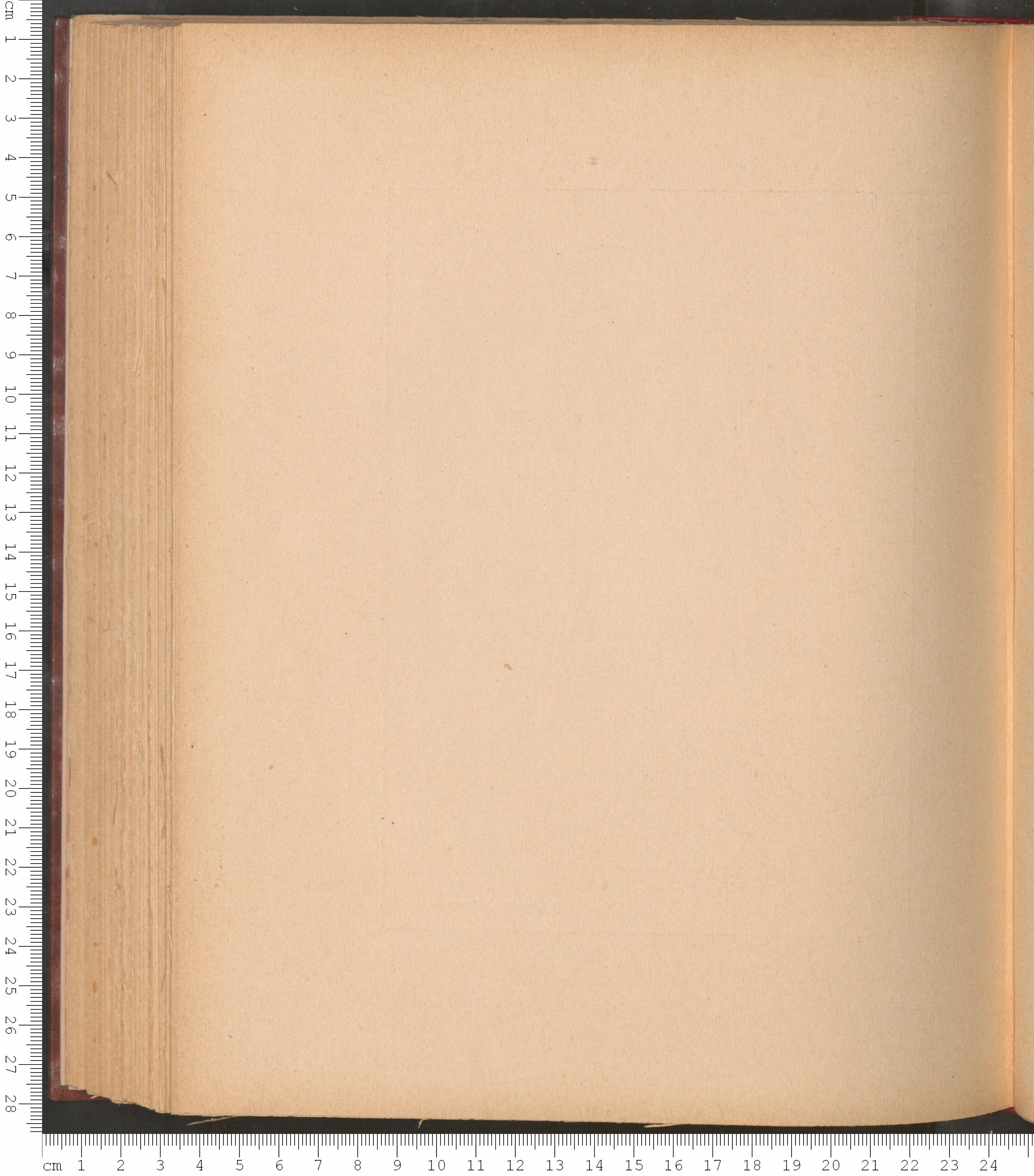
» Vous savez par expérience combien ces entretiens exigent d'attention et de présence d'esprit. Ces gens connaissent au bout des doigts une masse de textes de l'Ecriture Sainte, et ils ont une étonnante routine à les appliquer tant bien que mal ; car, comme rarement il se trouve deux protestants qui soient du même avis en fait de religion, et que cependant la religion prime tout chez eux, ils ne font continuellement que discuter entre eux et s'entre-tirailler à coups de textes bibliques. Ne reconnaissant ni l'autorité de la tradition, ni le magistère de leur Église, ils en sont réduits à la Bible, et ce que la Bible ne dit pas, ils la forcent de le dire.

» De Sandtorv j'avais encore 8 kilomètres à faire pour trouver ma bonne veuve. Heureusement je rencontrai une autre de mes brebis dispersées, un déserteur hongrois qui, depuis 1866, gagne sa vie en Norvège, en hiver en vendant des souricières, en été en pêchant des saumons et des truites. Ce fut un bonheur pour lui de prendre mon autel portatif sur son dos et de me piloter jusqu'à la hutte de la veuve, où nous arrivâmes bien tard dans la nuit.

» Si j'avais espéré pouvoir y dormir un peu, je m'étais trompé. Outre ma paroissienne, la hutte logeait encore une autre veuve avec quatre enfants, de sorte que lits et plancher, tout était occupé. J'aurais bien pu dormir à la belle étoile, chauffé par le soleil de minuit ; mais vous savez que les moustiques, qui, en été, infestent tout le Nord, me l'auraient fait payer cher. Notre parti est bientôt pris ; nous irons pêcher dans un petit lac de montagne à proximité, et, comme la pauvre veuve n'a pas même un morceau de pain à nous offrir, nous aurons peut-être la chance de nous procurer, à elle et à nous, un repas. En effet, quelques heures après, nous revînmes avec une demi-douzaine de saumons.

» L'année passée, j'avais célébré la sainte Messe dans cette même hutte. Comme il pleuvait beaucoup, et que le toit était troué, j'avais de la peine à trouver pour

TROUPEAU DE RENNES A TROMSŒ (voir p. 191).



mon autel portatif une place abritée. Cette fois-ci les gouttes tombaient de mon front, car, dans cette chambre de quelques mètres carrés, embrasée jour et nuit par le soleil, il faisait une température absolument tropicale. Mais puisque mon Seigneur et mon DIEU ne dédaignait pas de descendre dans ce temple primitif, son serviteur n'avait pas le droit de s'en plaindre. La pauvre veuve ne se sentait pas de bonheur.

» La Messe terminée, il s'agissait de regagner Harstad. Comme, ce jour-là, aucun bateau n'abordait à Sandtorv, mon brave Hongrois emprunta une barque et me mena jusqu'à Græsholmen, d'où il me restait encore à faire à pied 25 kilomètres, mon autel sur le dos, par une chaleur étouffante.

» A mon arrivée j'étais tellement épuisé, que le catéchiste dut m'aider à me déshabiller. J'avais été sur pied pendant soixante longues heures, certes une longue journée. Mais j'avais pu donner le pain des anges à une âme chrétienne, et cela me faisait oublier toutes les fatigues.

» Quelques jours après, je repartis pour visiter d'autres brebis, cachées dans l'archipel des Lofoten *(voir les grav. p. 181 et 185)* ou au fond du Lofotenfjord. Le divin Pasteur féconda mes travaux. DIEU soit loué ! »



UNE LONGUE NUIT.



VOULEZ-VOUS, comme pendant de cette longue journée, une longue nuit, décrite par le même missionnaire, M. Offerdahl ?

Lisez cette autre lettre.

« Nos travaux, nos soucis et nos joies sont les vôtres. Je sais que vous trouvez plaisir à lire le récit de ce que nous faisons ici au bout du monde.

» La pêche ne discontinue pas de toute l'année, c'est d'elle que tout le monde vit. Elle fait de notre population de véritables nomades. De même que nos Lapons sont forcés de suivre leurs rennes, les pêcheurs doivent suivre le poisson, qui est très capricieux dans le choix de son habitat. La conséquence en est que bon nombre de nos gens n'ont même pas de domicile fixe, et lorsqu'il s'agit de découvrir le logis d'une personne, cela amène souvent des résultats fort curieux.

» Ainsi, il y a quelques années, le bureau de bienfaisance de Hammerfest a envoyé dans l'île Dyrœ, située à une centaine de kilomètres au sud de Tromsœ, un catholique indigent, âgé de plus de 60 ans, parce qu'il était né dans cette île ; il l'avait quittée tout jeune garçon ; mais il n'était jamais resté dans aucune commune les deux années nécessaires pour y acquérir un domicile de secours.

» Ce brave homme étant tombé malade vers la fin du mois de novembre, il me

fallait aller le voir. Parti de Tromsœ à bord d'un bateau à vapeur, j'arrivai dans la soirée à l'embarcadère de Langhavn après une traversée de douze heures. Il faisait très froid, et tout était couvert de glace et de neige. De l'embarcadère à ma destination, je n'avais que quelques kilomètres de chemin à faire ; mais, n'ayant jamais été dans l'île Dyrœ et ne trouvant sur place personne pour m'y accompagner, je résolus de passer la nuit à la station.

» C'était plus facile à décider qu'à exécuter. L'unique mansarde disponible était bondée de gens des deux sexes attendant un autre bateau, qui pouvait arriver à chaque moment ou seulement après une douzaine d'heures. Une chandelle de suif, plantée en une bouteille vide, éclairait suffisamment la scène pour m'apprendre que ma place n'était pas là.

» Je devais donc tâcher de découvrir le soir même la hutte de mon vieux catholique. Mon autel portatif sur le dos, je partis. Il ne faisait pas nuit noire, car la lueur des étoiles et le reflet des aurores boréales éclaircissaient un peu les ténèbres.

» Ayant marché un laps de temps que je jugeai suffisant pour la distance à parcourir, je rencontrai une hutte. Je frappai à la fenêtre. Après un quart d'heure d'attente, une vieille femme, à peine éveillée, sortit la tête :

« — Qui est là ? »

« — Pardon, bonne femme ; pourriez-vous me dire où habite André Kvam ? »

« — Tu cherches André Kvam ? Alors tu as dépassé ton but. »

« — De quel côté dois-je donc aller ? »

« — Tu dois retourner sur tes pas. »

» Je rebrousse chemin. Voici une autre hutte. Mêmes questions, mêmes réponses. Mais, cette fois, les informations sont plus précises.

« — Tu n'as qu'à gravir cette colline, là, devant toi, et tu trouveras le logis que tu cherches. »

» Bon ! en route de nouveau. Je ne marchais pas, je me traînais. Enfin voilà la maison. La porte est ouverte. A quoi bon la fermer ? S'il y a des voleurs dans ces parages, ils dédaignent de voler quelqu'un quand il dort. Ce serait une lâcheté, une infamie. J'entre d'un pied ferme. Obscurité complète. Au moyen d'une allumette, je découvre une chandelle et je pénètre sans façon dans une chambre où il y a du monde.

« — Est-ce ici qu'habite André Kvam ? »

« — Oui ; gravis l'échelle, il est là-haut. »

» Je monte, j'arrive au grenier ; je pousse une porte, derrière laquelle un ronflement sérieux me révèle la présence d'André.

« — Loué soit Jésus ! André, me voilà ! »

» Mon homme se retourne dans le lit. Grand Dieu ! mais cela ne peut pas être

mon vieil André Kvam ! c'est un tout jeune homme, gros et rose. Je lui demande son nom :

« — André Kvamme. »

« — Mais moi, je cherche André Kvam. »

« — Alors, prêtre, tu t'es trompé de chemin ! »

Et, avec la plus grande amabilité, il me décrit le chemin que je dois prendre pour découvrir mon vieux Kvam.

» Donc, en route encore. Je n'ai pas compté combien de fois j'ai fait la culbute pendant cette promenade nocturne ; les chutes se succédaient à chaque vingtaine de pas. Enfin, vers les cinq heures du matin, j'arrivai à une hutte, où je trouvai le vrai André, lui aussi au grenier.

» Pauvre André ! il ne manquait en tout cas pas d'air, car les vents avaient accès à sa chambre par mille fissures. Et son lit ? Quatre planches de vieilles caisses clouées ensemble, quelques vieux sacs, et une couverture qui devait dater de l'époque lointaine où André lui-même était jeune.

» Il faisait pitié. Il manquait de tout chez les gens, aussi pauvres que lui, à qui le bureau de bienfaisance payait quelques couronnes par mois pour sa pension. Un hareng, un peu de bouillie d'orge et des pommes de terre cuites à l'eau composaient son dîner.

» Après avoir entendu sa confession, je l'aidai à descendre dans la chambre d'en bas, où je célébrai, tant bien que mal, la sainte Messe et lui donnai la sainte communion. Qu'il était heureux et que ses yeux, à moitié éteints, brillaient de joie lorsque son divin Sauveur entra dans son cœur ! Toutes ses peines étaient oubliées.

» Je restai encore quelques heures avec lui. Quand, rappelé par mes devoirs envers mes autres brebis, et après lui avoir donné le peu d'argent qui me restait, je pris congé de lui, il me dit :

» — Mon Père, je ne vous reverrai plus. Le bon Dieu, qui maintenant habite » dans mon âme, m'appellera bientôt à lui, et j'en suis heureux. »

» En effet, huit jours plus tard, je reçus de Dyrœ une lettre qui m'apprit sa mort.

» Je vins pour les obsèques.

» Cette fois je n'eus que des consolations. Toute la population de l'île s'était rendue à la maison mortuaire, où je célébrai la sainte Messe *præsente cadavere.* J'adressai la parole à la nombreuse assistance. Dans l'après-midi, avant l'enterrement, je prêchai une seconde fois, et au cimetière une troisième fois. Mes paroles touchèrent profondément ces pauvres gens, et, lorsque je leur fis mes adieux, de nombreuses voix me dirent :

» — Prêtre, reviens bientôt pour nous prêcher la parole de Dieu. »
» Jusqu'ici il m'a été malheureusement impossible d'y retourner. »

Depuis, M. Offerdahl, qui est Norvégien, a changé ses fonctions de curé de Tromsœ contre celles de directeur de notre école supérieure de garçons de Christiania. C'est son successeur qui me reçut à Tromsœ et me présenta la paroisse.

DANGER POLITIQUE.

La visite canonique terminée à Tromsœ, je repris le bateau pour pénétrer au pays des Lapons et des rennes, qui, au sens précis du mot, est, vous le savez, le bout du monde habité. Nulle part, en effet, on ne trouve à une latitude correspondant à celle du Finmarken des lieux habités ou habitables, et si notre Laponie fait exception, elle le doit uniquement au Gulfstream, qui préserve ses ports et ses fjords, lors même que les eaux de Christiania, de Stockholm et de Saint-Pétersbourg sont prises par les glaces.

Si c'est là un privilège, c'est, d'un autre côté, un danger.

La Russie manque partout de ports praticables en hiver, et c'est un fait connu qu'elle convoite quelques-uns des fjords de la Laponie, surtout le Varangerfjord, qui touche au territoire russe, pour y loger ses vaisseaux de guerre en hiver. En attendant, elle établit un port militaire à proximité de la côte des Murmans, et le relie par des lignes de chemin de fer avec la Finlande et Saint-Pétersbourg, en même temps qu'elle prépare à sa manière le terrain sur le territoire norvégien. On sait que la Russie aime à se servir des moines orthodoxes comme pionniers politiques. Or, nous venons de recevoir une église russe à Boris-Gleb (*voir la grav.* p. 196) tout près de la frontière russe, et des moines du couvent orthodoxe de Petschenga la desservent.

Les Norvégiens et les Suédois, ces frères ennemis, unis dans la personne de leur roi commun et par leurs anciens traités, mais divisés par le caractère différent des populations et surtout par les aspirations des partis politiques, feraient bien de s'entendre et de ne pas favoriser par leurs luttes intestines, qui les affaiblissent, le jeu du voisin. En ce qui nous regarde, il va sans dire que nous avons assez d'embarras avec nos sectes protestantes, pour n'aspirer nullement à voir se mêler à eux les schismatiques.





UN COMPAGNON DE VOYAGE FRANÇAIS.



A QUELQUES heures au Nord de Tromsœ, notre bateau aborda à l'île de Skaarœ, où se trouve une fonderie d'huile de baleine. Les ouvriers étaient précisément occupés à dépecer un de ces immenses cétacés, un *Finhval*, qui pouvait bien mesurer 75 pieds de longueur et qui répandait une odeur à vous faire évanouir. (*Voir la grav.* p. 197).

« — Grand Dieu, quel parfum ! » s'écria un monsieur en français. Personne ne lui répondit, parce qu'en dehors du capitaine, personne ne le comprenait.

« — Cela ressemble aux « Odeurs » décrites par Louis Veuillot, » lui dis-je.

« — Vous parlez français, Monsieur ? répondit-il radieux, et vous connaissez même notre grand Louis Veuillot ? Que la baleine soit bénie pour me l'avoir révélé ! »

En trois mots notre connaissance était faite ; on est si vite amis en pays étranger ! Du reste, j'avais trouvé un Français vraiment français, c'est-à-dire foncièrement catholique, et cela nous rapprochait. Lui me parlait de la France, moi je lui parlais longuement de la Norvège.

Il ne pouvait se rassasier d'admirer les énormes glaciers que nous rencontrions à chaque instant.

« — Si nous en avions un en France pour frapper notre champagne ! » me dit-il.

« — Cela ne ferait pas l'affaire de nos Norvégiens. Savez-vous qu'en une seule année le commerce de la glace avec l'Angleterre et le continent rapporte à la Norvège plus de 10 millions de francs, et que, si nous n'avions pas notre exportation, mon ami M. Fisson, de Reims, ne pourrait guère expédier en Norvège, depuis Christiana jusqu'au Cap Nord, tant de Heidsick Monopole ? »

Mon nouvel ami ne pouvait pas comprendre que, dans ce pays protestant, l'Eglise catholique fût plus libre qu'en aucun pays catholique de l'Europe.

« — Vous n'avez donc jamais été persécuté, Monseigneur ? »

« — Si, deux fois j'ai été condamné à quinze jours de prison pour avoir défendu dans la presse les droits de mon Eglise, et une infinité d'autres fois j'ai dû comparaître devant les tribunaux pour le même crime. Il est vrai qu'ayant été élu membre de la Chambre des députés par les catholiques, révoltés de la manière dont le gouvernement traitait le catholicisme et ses serviteurs, ce dernier m'a fait grâce de 27 jours ; mais, les trois autres jours, je les ai bel et bien faits entre les quatre murs de la prison. Mais, depuis, tout cela a changé, il s'est produit une sérieuse réaction, et on vit en paix. »

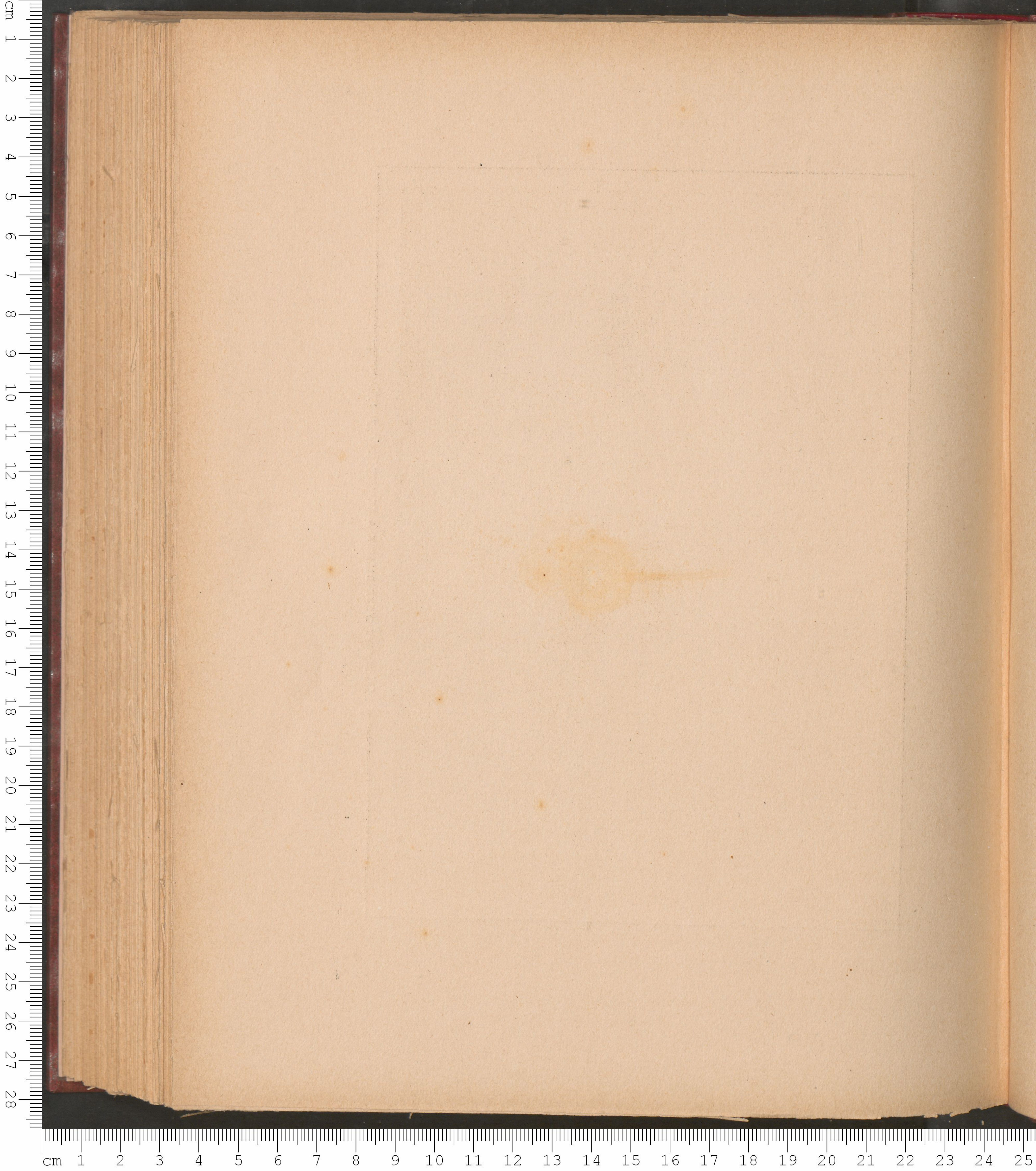
« — Et moi qui croyais que depuis bien longtemps le régime de la liberté avait commencé en Norvège ! »



L'ÉGLISE RUSSE DE BORIS-GLEB EN LAPONIE (voir p. 194).

« — En Norvège, oui. Aussi ce n'est pas en Norvège, mais dans ma patrie catholique que j'ai été devant les tribunaux et en prison pour ma religion. Ici nous avons toutes les franchises désirables : liberté absolue du culte, liberté com-

DÉPÈCEMENT D'UNE BALEINE A SKAARŒ (voir p. 195).



plète d'enseignement, exonération même d'impôt sous bien des rapports, liberté de bénir les mariages sans l'intervention de l'Etat, liberté d'acquérir et d'aliéner au nom de l'Eglise sans entraves aucunes, liberté... »

« — Arrêtez-vous, Monseigneur ; vous allez me tenter de venir m'établir en Norvège ! »

« — Non, restez en France. On y a bien besoin d'hommes comme vous pour y reconquérir la liberté de l'Eglise. Vous avez à y exercer un véritable apostolat, qui nous profite indirectement. Que deviendraient les missions, si la religion venait à succomber en France ? »

« — Vous avez raison. Mais si un Français voulait s'établir en Norvège, y serait-il bien reçu ? »

« — Demandez-le à ceux qui y sont déjà. Oui, on aime les Français en Norvège. Il est vrai qu'il y eut dernièrement un certain mouvement peu sympathique, lorsqu'on entendit raconter que votre gouvernement « persécutait » les missionnaires protestants à Madagascar. Or, les Luthériens norvégiens dépensent annuellement plus de 350.000 francs pour leurs missions de Madagascar. Nous avons publié bon nombre d'articles et de brochures pour prouver que ces assertions étaient de pures calomnies, et ce sont surtout les *Missions catholiques* qui nous en ont fourni les preuves. Maintenant on est pleinement édifié sous ce rapport.

» Oui, on aime la France, et on étudie beaucoup le français ici. Presqu'en toutes nos stations, surtout à Christiania, nos prêtres et nos religieuse sont à donner de nombreuses leçons de cette langue ; c'est à peine si nos Sœurs peuvent suffire à toutes les demandes. Cela ne veut cependant pas dire que nos prêtres et nos Sœurs veulent favoriser votre nation en particulier. Nous sommes catholiques avant tout, puis enfants, soit nés, soit adoptifs, de la Norvège. Mais c'est un fait heureux pour la France que, depuis un certain temps, sa langue est très en faveur en Norvège. DIEU veuille que les publications françaises lues par nos Norvégiens leur soient toujours un sujet d'édification ! »

Si ce touriste français avait pu assister au service funèbre pontifical que nous avons fait dans la cathédrale de Christiania pour M. Félix Faure, en même temps qu'on célébrait ses obsèques à Notre-Dame, il aurait vu combien je disais vrai. S. M. le roi Oscar s'y était fait représenter, et tout ce que Christiania possède de distingué, membres du gouvernement, bureau du Storting, corps consulaire, représentants de la science, de l'art, du commerce et de l'industrie, se pressait dans l'église Saint-Olaf, suivait avec le plus profond recueillement les cérémonies et écoutait avec une religieuse attention mon oraison funèbre. Le sympathique consul général de France, M. Mimaut, qui, quoique protestant, avait répondu avec le plus grand empressement au désir de son gouvernement de voir célébrer

ici un service religieux pour le défunt Président, me dit ensuite qu'il n'aurait jamais cru que la France avait tant d'amis en Norvège.

Ainsi, vous le voyez, un Français peut être sûr d'être bien accueilli.



AUTRES ÉTRANGERS EN NORVÈGE.



Il y a encore d'autres étrangers en Norvège, surtout des Allemands. Cela se comprend ; les langues, sinon les caractères, ont beaucoup de ressemblance. C'est surtout dans le commerce et dans l'industrie que les Allemands trouvent de l'occupation, et comme ils sont très actifs et économes, ils font fortune. L'ouvrier allemand est en honneur ici ; s'il gagne beaucoup, notre industrie lui doit également beaucoup.

Il y a aussi des Autrichiens, surtout dans les verreries et fabriques de produits céramiques. Quant aux Italiens, en dehors de quelques artistes qui font des travaux de stuc, ce sont surtout des porteurs d'orgues de Barbarie qui honorent la Norvège de leur présence. Mais ces derniers, eux aussi, ont une âme immortelle, et bon nombre d'entre eux qui, en pays catholique, avaient entièrement négligé leur religion, se souviennent de leur Mère et reviennent à elle dans ce pays protestant.



GENS DE CIRQUE ET DE THÉATRE.



Je ne puis songer sans étonnement au grand nombre de pauvres âmes étrangères à ce pays qui y ont trouvé ou retrouvé la foi. Ainsi nous avons eu la consolation à de recevoir Christiania plusieurs Israélites faisant partie du personnel de cirques exotiques. Et comme si Christiania était devenue leur ville natale, ils continuent à nous écrire et à nous entretenir de leurs familles, de leurs joies et de leurs peines. Plusieurs d'entre eux sont devenus de véritables apôtres parmi leurs collègues, et, lorsque leur troupe revient à Christiania, ils nous amènent ceux qui sont catholiques, et nous signalent ceux qui ne remplissent pas leurs devoirs. Plusieurs fois déjà nous avons eu, au temps pascal, des communions générales de forains et d'artistes de théâtre, des premières communions et des confirmations solennelles de leurs enfants.

Les pauvres bohêmes, eux aussi, nous considèrent comme leurs amis, parce qu'ils savent que, loin de les mettre à la porte, nous nous occupons sérieusement de leurs âmes.

Un jour, une troupe entière voulait se confesser à l'église de Saint-Olaf. Nous nous rendons tous, mes prêtres et moi, au confessionnal. Mais impossible de leur donner l'absolution ; ils ignoraient les dogmes essentiels de la foi. Nous dûmes les renvoyer. Une heure après, la troupe tout entière nous relançait chez nous.

« — Monseigneur, me dit leur chef, nous voudrions recevoir le bon Dieu. Nous sommes catholiques ; mais, en pays catholique, on nous regarde comme des mécréants. Cependant, nous aussi, nous avons des âmes et nous voudrions arriver au ciel. Vous, vous êtes des missionnaires, vous ne nous chasserez pas. »

« — Mais certainement non. Seulement, il faudrait avant tout que nous vous instruisions. »

« — Merci, merci ! Dieu vous en bénira ! »

Il fut convenu immédiatement qu'ils viendraient chaque jour. Nous les divisions entre nous par âge et par sexe, et, pendant trois semaines, ces braves gens vinrent chaque jour apprendre à sauver leurs âmes. Et quand ils nous quittaient, ils allaient ensemble à l'église pour prier le bon Dieu de leur montrer le chemin du ciel.

Les trois semaines passées, il y eut des confessions à entendre, des enfants à baptiser, des mariages à bénir ou à revalider. Pour la communion générale, nos Sœurs avaient revêtu de robes blanches et roses les petites communiantes admises pour la première fois à la table sainte. Enfin, j'administrai solennellement la confirmation à tous ceux qui avaient l'âge. Qu'ils étaient heureux, et que nous étions heureux nous-mêmes !

Depuis, Saint-Olaf paraît être devenu la paroisse de tous les bohêmes ; les premiers néophytes auront sans doute raconté à tous leurs confrères qu'à Christiania on les accueillait charitablement.

Dès leur arrivée à la capitale, ils viennent à l'évêché :

« — Donnez-nous votre vaisselle à réparer ; cela ne vous coûtera rien, car vous nous aimez. »

Et puis notre mission recommence, et nous nous félicitons de la confiance que ces gens nous accordent.

Que de fois, en adressant la parole aux élèves d'un séminaire, je leur ai dit : « Quand vous serez dans le ministère, n'oubliez pas que les comédiens, les gens de cirque et les bohêmes ont comme nous une âme immortelle créée pour le ciel. Ne les chassez pas. Nous allons découvrir les lépreux pour les consoler, et nous refuserions notre secours à ces frères catholiques, qui vivent au milieu de nous ? Si parfois ils ne valent rien, nous devons les remettre dans le bon chemin. Du reste, j'ai découvert parmi eux des âmes si belles, si pures, si parfaites, que j'ai dû baisser les yeux en les comparant à la mienne. »



MISSIONNAIRES ET LAPONS.



Plut à Dieu que nos pauvres Lapons fussent aussi accessibles à notre action que les bohêmes !

Du christianisme, les Lapons n'ont pour la plupart que le baptême et les préjugés protestants contre le catholicisme. Il y a encore chez eux une infinité de pratiques païennes. Leurs superstitions dépassent tout ce que l'on peut imaginer de plus absurde. Ainsi celui qui, au printemps, entend le premier chanter un oiseau, s'attend à être couvert de boutons et d'eczémas. Celui qui dérange une pie, se ressentira de sa vengeance. Lorsqu'un hibou se perche sur le toit d'une hutte, lorsqu'on voit une flamme bleue au-dessus d'une tente, c'est un présage de mort. Lors d'un mariage, celui du jeune couple qui entre le premier à l'église ou met le premier sa cuillère dans la « bouillie de la noce », mourra également le premier. Avant de boire de l'eau d'une source ou d'une rivière, il faut faire une prière pour conjurer le mauvais esprit de la source ou de la rivière.

Il n'y a pas que les Lapons qui soient superstitieux. Les vrais Norvégiens ne leur cèdent en rien sur ce point. Aussi lorsque ces braves protestants, en parlant de notre foi et de nos cérémonies, nous accusent de superstition, il nous est facile de leur répondre, en leur mettant sous les yeux les pratiques ridicules et les idées saugrenues qu'à chaque instant on rencontre chez eux, même dans les classes supérieures.

Il n'y a pas longtemps, dans un discours public, le prince Bernadotte lui-même ne craignit pas de fixer la date de la fin du monde en s'autorisant de certaines voix mystérieuses, entendues, disait-on, en Laponie. L'heure fatale sonna ; des villages entiers attendaient « l'arrivée du Seigneur » ; femmes et hommes avaient mis des vêtements blancs et tenaient en main leur lampe à pétrole pour recevoir le divin Epoux et l'accompagner au ciel. Naturellement il n'arriva pas, et la déception fut bien grande.

Ce que nous pouvons faire pour nos Lapons est bien peu de chose. Dans toute la Laponie proprement dite nous n'avons que trois prêtres. Vous devinez jusqu'où peut s'étendre leur action. Ils font leur possible pour instruire ceux qui viennent à la station. Mais il faudrait pouvoir les suivre dans leurs pérégrinations perpétuelles, devenir nomade avec eux, et c'est ce que nos missionnaires, qui ont à desservir des stations fixes, ne peuvent pas encore faire, au moins pas autant qu'ils le voudraient.

Du reste, il faut avoir la foi forte et la peau peu tendre pour vivre, même quelques jours seulement, sous un toit lapon. D'abord la propreté est une vertu inconnue des Lapons, et toutes les fois qu'on revient d'une visite chez eux, il faut se mettre immédiatement à faire la chasse à certain gibier peu intéressant.

Mais l'étranger est traité avec une hospitalité exquise. Aussi longtemps qu'il est dans une hutte ou sous une tente, la cafetière ne quitte pas le foyer au milieu de la hutte. En son honneur, toute la famille met du sucre dans le café. Madame prend d'abord le gros morceau de sucre commun, en mord sa part et le passe au prêtre, qui suit son exemple. S'il fait des compliments, madame reprend le sucre, en mord un second morceau et le jette dans la tasse du prêtre :

« — Tu ne dois pas te gêner, prêtre ; fais tout comme chez toi. »

La grosse question, c'est de le loger. Les Lapons comprennent qu'il ne peut pas coucher pêle-mêle avec eux et les chiens. Dans l'île de Magerœ, dont le Cap Nord fait partie, il y a plusieurs catholiques. Quand notre curé de Hammerfest va voir ses paroissiens, on construit une chambre exprès pour lui. On renverse une barque, il rampe sous ce toit improvisé, se couvre de son plaid, met son voile de moustiques sur sa figure et dort comme un bienheureux.



A ALTEN.



Cependant le bateau nous a amenés au Lyngenfjord, vrai palais de glace aux colonnes de granit ; il nous a fait voir l'incomparable panorama qui entoure la petite île habitée de Skjærvœ, nous a fait danser sur les flots de la Mer Glaciale, et maintenant il s'arrête à Oexfjord dans le Stjernsund, dont l'âpre caractère nous fait frissonner.

Tandis que mon ami français doit continuer jusqu'à Hammerfest pour de là aller inscrire son nom au registre du Cap Nord, je prends un bateau pour pénétrer, par mille détours, jusqu'à Alten.

Vous dire avec quelle joie notre missionnaire d'Alten, le grand exilé de la Laponie, m'a embrassé, je ne veux pas l'essayer. Passer les longs hivers sans lumière ni chaleur, au fond d'un fjord où jamais touriste n'arrive, au milieu de pêcheurs norvégiens et finnois et de tristes pâtres lapons, plus pauvres les uns que les autres ; avoir à lutter seul avec une infinité de sectes fanatiques autant que stupides ; ne voir qu'à de rares reprises un confrère et tous les deux ans seulement son chef : c'est triste, c'est dur pour la nature !

Mais vous, mes frères dans l'apostolat, qui vivez, soit relégués au cœur de l'Afrique au milieu des nègres, soit enfermés avec les anthropophages dans les les de l'Océanie, soit mêlés aux parias et coolies de l'Asie, vous savez qu'il y a

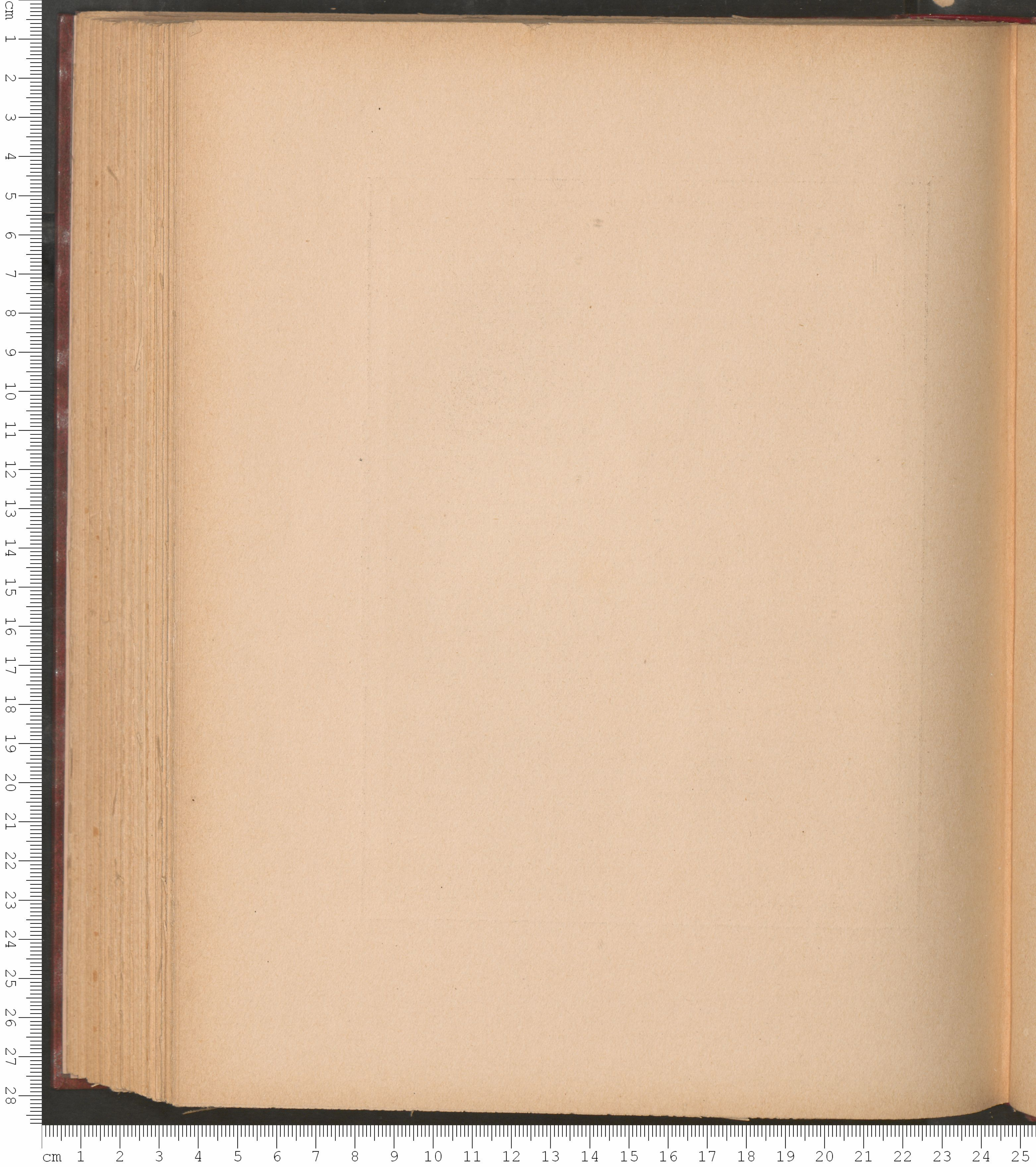
quelque chose de plus fort que la nature. C'est la grâce, que le Seigneur ne



JEUNES LAPONS AVEC LEURS RAQUETTES (voir p. 202).

ménage pas à ses ouvriers, surtout aux plus isolés, aux plus abandonnés, aux plus à plaindre humainement parlant.

LAPONS DEVANT LEUR HUTTE (voir p. 203).





AFFAIRES MILITAIRES.



Une grosse affaire me retint à Alten, la visite canonique terminée. Jusque-là les habitants de la Laponie avaient été exempts du service militaire. Une nouvelle loi venait d'abroger ce privilège, à la grande frayeur des petits Lapons, qui s'attendaient à une guerre immédiate et prévoyaient avec désolation qu'ils seraient même forcés de se laver !

Or, dans tout l'ouest de la Laponie, il ne se trouve pas de terrain convenable pour les exercices militaires en dehors d'Alten, et, à Alten même, la mission catholique est propriétaire du seul terrain auquel on peut raisonnablement penser. C'est une petite plaine sablonneuse, qui s'étend depuis l'église et le presbytère jusqu'au bord de la mer et ne nous rapporte absolument rien. C'est cette plaine que l'Etat voulait louer provisoirement et plus tard acheter.

Le commandant du bataillon du Finmarken était chargé de traiter avec moi.

Naturellement, il tâcha de me prouver que cette plaine ne valait rien et que l'Etat ferait mieux de faire exercer ses soldats un peu plus à l'intérieur du pays, où il possédait de vastes terrains...

« — Où vos soldats seront mangés par les moustiques, » fis-je remarquer.

« — Je n'aurais jamais cru qu'un évêque catholique fût si méchant. Allons, combien demandez-vous de location annuelle ? »

« — Quatre cents couronnes, outre le droit d'utiliser pour nos gens les déchets de cuisine et autres substances pouvant servir d'engrais. »

« — Mais, vous plaisantez ! 400 couronnes pour un terrain qui ne rapporte rien du tout ? »

« — Monsieur le colonel, vous oubliez que ce terrain sert de promenade à notre prêtre et de champ de récréation à nos enfants. »

Bref, le marché fut conclu, 400 couronnes par an, plus les accessoires, et, depuis, les recrues s'y exercent pendant deux mois de l'année et fréquentent assidûment nos offices, tandis que Monsieur le curé a trouvé d'excellents amis parmi les officiers.

Seulement, un peu plus tard, les journaux annonçaient que l'Etat, trouvant admirable notre propriété et trop élevées les sommes que je demandais, voulait nous exproprier et même prendre notre église, notre presbytère, notre école. Je ne manquai pas de répondre dans les journaux que, si l'Etat ne nous payait pas ce que j'avais demandé, nous ne pourrions pas reconstruire ce qu'il nous fallait, et que, par conséquent, une telle expropriation équivaudrait à une expulsion *manu*

militari. J'ajoutai que je ne pouvais pas croire notre gouvernement si libéral capable d'un tel acte de violence, et que les chefs militaires du Finmarken ne se sentiraient certainement pas flattés par la perspective de cueillir avec leur jeune armée leurs premiers lauriers en marchant contre nous, catholiques.

Depuis, on ne parle plus d'expropriation ; et quand ma prochaine visite pastorale me ramènera à Alten, nous arriverons probablement à un traité de paix acceptable pour les deux parties [1].



AU BOUT DU MONDE ARCTIQUE.



ABORD du petit bateau à vapeur *Nor*, je me dirigeai vers Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde.

En hiver, ce trajet est dangereux, à cause de l'obscurité, des brouillards et des courants qui s'entre-croisent.

Notre prêtre de Hammerfest peut en parler savamment. Un jour qu'il revenait d'Alten, le bon *Nor*, surpris par un épais brouillard, donna de l'avant sur un rocher. Secousse formidable, cris désespérés des passagers, dominés par les vociférations du restaurateur : « Ma porcelaine ! ma porcelaine ! » En effet, porcelaine et verres avaient volé en éclats. Le bateau n'avait pas d'avaries, mais il restait cloué au rocher ; et il était impossible d'aller à terre, parce que la côte granitique montait à pic. Du reste, qu'aurait-on fait, une fois débarqué dans ce désert de pierres, de glace et de neige ?

Pour comble de malheur, les provisions étaient près d'être épuisées. Dans son embarras, le capitaine expédia à Hammerfest sa seule embarcation restée intacte pour y chercher du secours. Comme il n'y avait pas de bateau à vapeur dans le port de Hammerfest, deux longs jours passèrent avant que le *Nor* pût être arraché à son rocher, deux jours de jeûne, de froid et d'obscurité.

Nous autres, nous sommes habitués à de pareilles aventures. Un jour que je faisais ma visite canonique à Alten, j'attendis à la belle étoile et par une pluie battante l'arrivée du *Nor* depuis minuit jusqu'à 2 heures de l'après-midi le lendemain. Alors arriva, non pas le *Nor*, mais la nouvelle que le *Nor* avait sa machine dérangée, et qu'un autre bateau irait nous chercher à Bosecop, à 6 kilomètres de là. Nous courons à Bosecop. Là, en effet, un bateau nous recueillit ; seulement il ne nous mena pas vers le Nord, à Hammerfest, mais vers le Sud, à Tromsœ, où un autre bateau devait nous ramener à Hammerfest. Une terrible tempête nous

1. En 1900 l'Etat a acheté le terrain loué et en 1901 les bâtiments.

accompagna vers le Sud et vers le Nord. Arrivé à Tromsœ à bord du nouveau bateau, j'eus le malheur de glisser sur le pont et de tomber de toute ma longueur. Tout mouillé, je dus attendre trois longues heures avant de pouvoir changer de vêtements. J'arrivai enfin à minuit à Hammerfest, brûlant de fièvre. N'importe, il me faut immédiatement remplir mon ministère ; à midi je dois repartir, car le bateau n'attend pas.

J'inaugurai donc à la lueur du soleil de minuit la visite canonique chez nos bonnes Sœurs de l'hôpital. Elles voulaient absolument m'envoyer au lit. Impossible. A 6 heures je commence la revision des comptes de la station ; à 8 heures, messe pontificale, confirmation, deux sermons ; à 10 heures, inspection de l'école ; à 11 heures, visite des autorités, et à midi exact j'étais au bateau, qui va me reconduire au milieu de la tempête.

Nos chères Sœurs pleuraient, et le prêtre, comprenant qu'il ne pouvait pas me retenir, pour ne pas déranger les visites canoniques de toute une série d'autres stations, me suivit jusqu'à Tromsœ, ne voulant pas me laisser seul en cet état.

Brave confrère ! il arriva malade à Tromsœ, grâce à l'ouragan qui nous ballotta tout le temps, tandis que moi, rajeuni par le seul mal de mer que j'eusse jamais eu en Norvège, j'étais entièrement rétabli.

Mais je cause et je cause, sans penser que, depuis longtemps, j'abuse de la patience du lecteur.

Cette fois, le *Nor* nous remit au port de Hammerfest à l'heure réglementaire, ce qui veut dire beaucoup en Norvège.

Tous nos catholiques, M. Mœllenbeck et nos chères Sœurs à leur tête, étaient au débarcadère ; leurs maisons étaient pavoisées, les cloches sonnaient à toute volée et attiraient la moitié de la ville pour voir l'évêque des catholiques. Le prêtre tenait une de mes mains, les enfants se disputaient l'autre ; les mamans avaient beau leur faire des semonces sur leur indiscrétion et les papas leur administrer des calottes, peine perdue : n'avaient-ils pas le droit, eux, enfants catholiques, de baiser l'anneau de *leur* évêque ?

Nous arrivons à l'église, située près du port. Elle est ornée de guirlandes vertes ; Dieu sait où la filiale piété des fidèles a pu trouver la verdure dont elles sont composées ; en ces tristes parages, il n'y a ni arbre, ni buisson ; à peine quelques brins d'herbe réussissent à pousser.

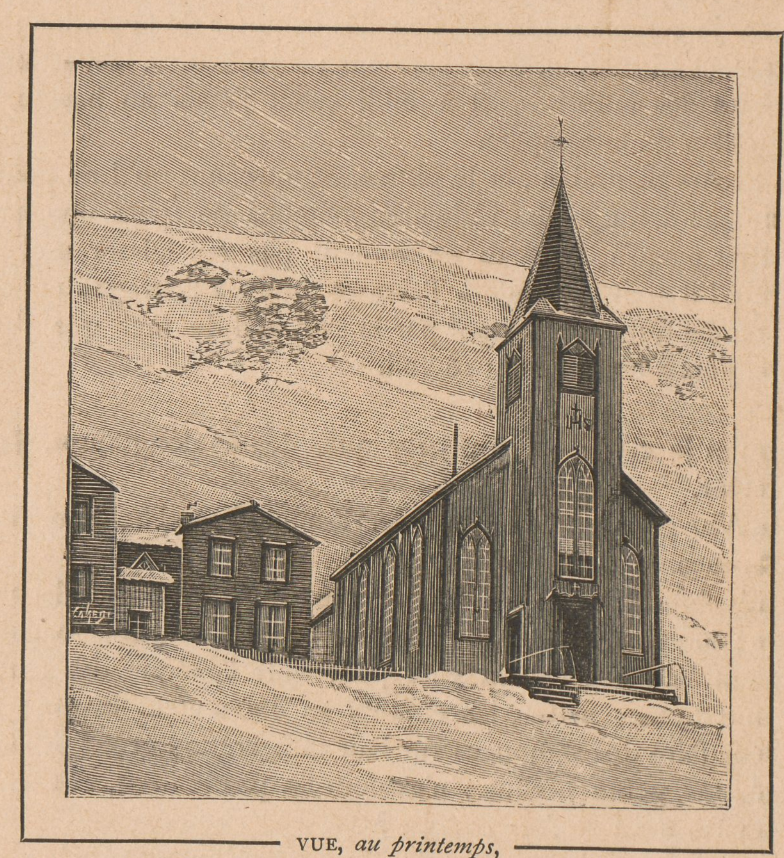
Les paroles me manquent pour vous décrire cette grande journée. Tous les paroissiens sont là ; quelques-uns venus de loin, à pied ou en barque. Tous veulent recevoir le pain des anges des mains de leur premier pasteur. Beaucoup d'entre eux, qui depuis ma dernière visite ont eu le bonheur de trouver la foi catholique, sont admis à la confirmation.

Nos bonnes Sœurs, enfants du Sud exilées dans ces régions désolées, où les

retiennent leur esprit de foi et leur charité, confient à leur Père leurs soucis, leurs combats, leurs victoires, et implorent ses conseils, ses encouragements, sa bénédiction.

Toute la paroisse a été familièrement réunie autour de son évêque, et chacun m'a raconté combien Monsieur le curé était bon pour eux, combien il aimait leurs enfants, et combien les Sœurs se dévouaient pour eux.

Ils me racontent, ce que je savais déjà, qu'une noble dame avait envoyé une

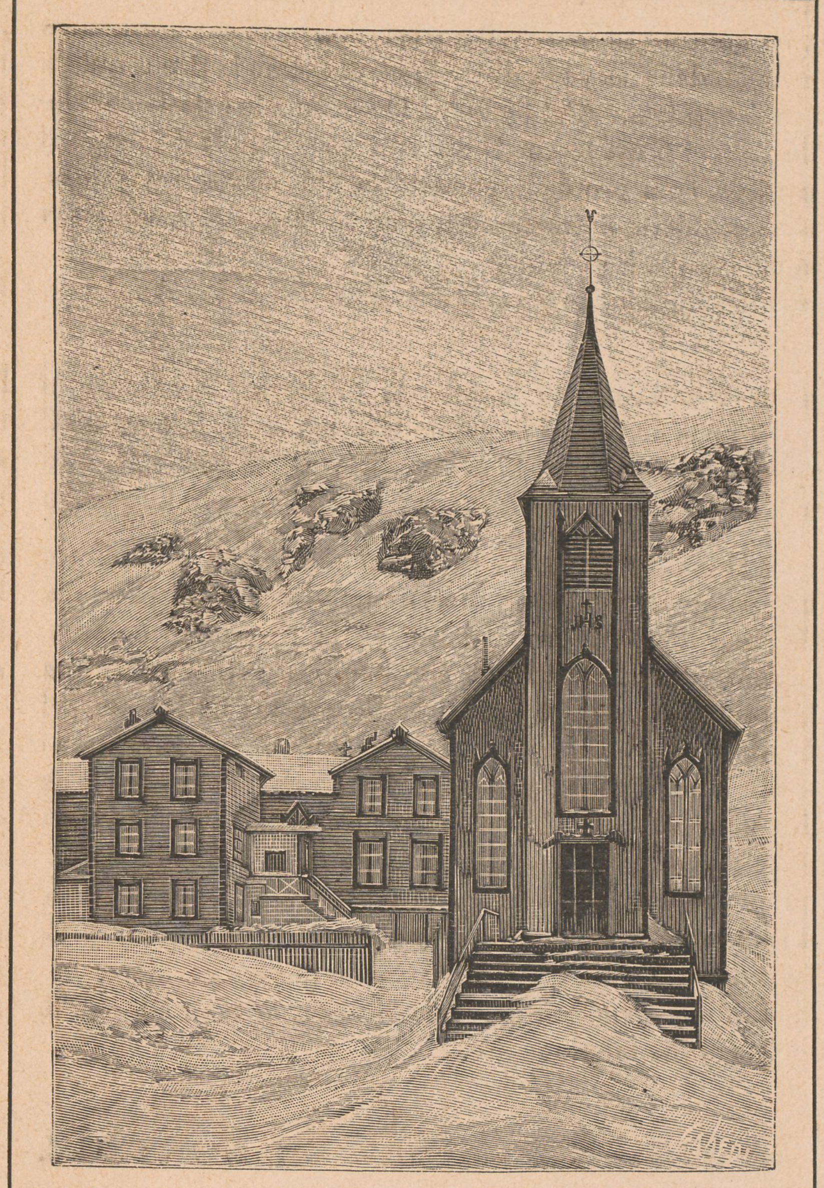


VUE, *au printemps*,
DE L'ÉGLISE ET DU PRESBYTÈRE DE HAMMERFEST.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PRISE LE 15 AVRIL 1899.)

lampe de sanctuaire en argent pour luire devant le tabernacle le plus septentrional du monde, et qu'une autre chrétienne, poussée par la même pensée, avait fait une fondation à perpétuité pour fournir l'huile à cette lampe. Cette dame me permettra de trahir son nom, car elle est en même temps la providence des pauvres du Nord, des frères de Notre-Seigneur ; elle s'appelle Mlle Seul.

Il y a à Bruxelles, à Lyon et à Munich des âmes qui se font ses dignes émules. Ah ! s'il m'était donné de faire assister les dames des Œuvres apostoliques à une

visite canonique en ces régions glacées !... Elles verront un jour du haut du Ciel leurs protégés du Nord.



VUE, *en hiver*, DE L'ÉGLISE ET DU PRESBYTÈRE DE HAMMERFEST.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PRISE A MIDI AU MOIS DE JANVIER 1899, LE SOLEIL ÉTANT ENCORE AU-DESSOUS DE L'HORIZON.)

La visite canonique terminée, a lieu un banquet.

Je remarque vite que la vieille Abelone, malgré son expérience professionnelle

n'a pas composé le menu. Ce n'est pas elle qui aurait su donner au gigot de renne ce fini, ni qui aurait découpé d'après toutes les règles de l'art ces poules de neige. Sans aucun doute, les Sœurs y sont pour quelque chose...

Mais, est-ce possible ? Monseigneur ne voit donc rien ? Il se sert sans mot dire ; ce qu'il tient, au bout de sa fourchette, n'est donc pas extraordinaire ?... Je lis un profond étonnement dans les yeux d'Abelone, et même la Sœur qui l'assiste n'arrive pas à cacher sa déception... Ah ! j'y suis ! De la salade ! de la salade déjà au commencement de juillet ! C'est inouï. Il est vrai que, depuis de longues semaines, les Sœurs l'ont plantée, l'ont protégée pendant la nuit contre les gelées ; il est encore vrai que toute la cueillette a été épuisée pour la fête, mais, vous savez, on n'a pas chaque année un évêque à sa table.

Chaleureuses félicitations. *All right !* comme disent les Anglais : les figures se déridente.

Dernièrement nous avons eu la joie de saluer à Christiania M. le curé de Hammerfest, qui nous arrivait à la même heure que M. le curé de Christianssand, la station la plus méridionale de la Norvège. Quelles étreintes fraternelles après tant d'années de séparation et d'isolement à des milliers de kilomètres de distance !

M. le curé de Hammerfest me fit cadeau d'une rareté, une photographie de son église et de son presbytère prise au mois de janvier, *à midi*, pendant la longue nuit de l'hiver, à la lueur des aurores boréales. Je la transmets comme souvenir aux lecteurs qui m'ont accompagné dans ces longues Promenades (*voir la gravure*, p. 211). J'y ajoute une autre photographie des mêmes bâtiments, prise lors de son départ de Hammerfest, le 15 avril dernier (*voir la gravure*, p. 210). La neige avait alors encore une hauteur de plus de deux mètres et dépassait le garde-fou de la cour. Une avalanche tombée des rochers qu'on voit derrière l'église venait de tuer un brave catholique, et on était précisément occupé à scier les masses de neige gelée qui pendaient au-dessus du presbytère, pour que la maison ne fût pas écrasée. C'est le cœur gros que le cher confrère avait quitté pour quelques semaines ses brebis ensevelies dans la neige. Il venait de perdre sa mère, et son père, un vénérable vieillard, cloué sur son lit de souffrance, m'avait supplié de lui faire voir une dernière fois son fils missionnaire.



LA VIE DE FAMILLE EN NORVÈGE.



J'ALLAIS dire adieu au cher lecteur au bout du monde habité, où il a bien voulu m'accompagner. Mais pourquoi ne profiterions-nous pas du retour vers les régions du Sud pour causer, assis sur le pont du bateau, non plus des îles, des sunds, des fjords, des terres et des montagnes que nous passons en revue,

mais de la vie de famille dans les milliers de huttes et de fermes que nous saluons en passant ?

Vous serez heureux d'apprendre comment on vit, on aime, on souffre, on travaille et on meurt dans ces solitudes. Je dis « solitudes », car, en dehors de nos villes, peu nombreuses, le pays manque absolument d'agglomérations tant soit peu importantes.



FIANÇAILLES NORVÉGIENNES.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

Le fermier, entouré de ses *husmænd*, vit souvent à plusieurs lieues de distance de son plus proche voisin, au fond d'une vallée ou d'une île isolée, qui lui fournit juste assez pour nourrir sa famille.

Le pêcheur cherche pour sa hutte, au bord de la mer ou d'un lac, au fond d'un fjord ou encore dans un îlot perdu, un de ces rares lopins de terre qui permettra à sa femme et à ses enfants de cultiver quelques pommes de terre et de nourrir une vache ou quelques chèvres, pendant que lui, le père, luttera avec les vagues pour leur arracher, au prix de mille dangers, le précieux poisson.

En dehors des foires et des grandes pêches on ne se rencontre que rarement. Les habitants vont bien de temps à autre à l'église, car ils sont chrétiens et ils aiment le bon Dieu ; mais c'est tout un voyage par terre ou par mer, par monts et par vaux, surtout au milieu des tempêtes et des ténèbres de l'hiver. Pour les fêtes, il n'y a guère que Noël qui rassemble parents, amis et voisins.



MARIAGE NORVÉGIEN.

(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

C'est dans l'une de ces rares rencontres que le jeune homme a découvert la jeune fille que Dieu lui a destinée pour remplir sa solitude d'amour, de lumière et de vie. Il s'informe si elle est bonne chrétienne, si elle sait filer, tisser, coudre, cuire le pain, exécuter les mille et un travaux que l'isolement ne lui permet pas de confier à d'autres mains. Enfin, il lui ouvre son cœur (*voir la gravure*, p. 213). Il est bien reçu.

Alors commence une époque de travail et de soucis. Lui se préoccupe d'avoir

une maison, une barque, tous les ustensiles dont il aura besoin pour nourrir une famille. Elle, veut avoir un trousseau bien garni, et ordinairement il est créé de ses mains. Cela prend du temps et, pour cette raison, les fiancés doivent souvent attendre des années avant de célébrer la noce. Cela n'est pas bon, surtout en Norvège, où les fiancés ont toute liberté de se voir et même de faire seuls de longs voyages.



LE BONHEUR DES JEUNES ÉPOUX.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

Enfin le grand jour des noces est arrivé. On se rend en grand train à l'église, soit en barque, soit en voiture. Il y a une infinité de formalités à remplir et le protocole de l'Elysée n'est guère plus compliqué que les us et coutumes de nos noces. Tout y est stipulé minutieusement. On a prévu qui peut et doit y assister, quels cadeaux doivent être faits, quels vivres tel ou tel parent ou voisin doit fournir ; quant au cérémonial, il n'y a que le directeur des noces qui en possède le secret. (*Voir la grav.*, p. 214.)

Les fêtes durent longtemps. On y mange énormément, et les boissons n'y manquent pas non plus, tant et si bien que, à la fin des fêtes, les jeunes époux sont souvent bien en peine pour régler les notes des fournisseurs.

Mais qu'importe ? Ils sont heureux ; ils s'aiment ; ils sont jeunes et forts. Etant habitués à la vie solitaire, ils se suffisent, et, du reste, les luttes perpétuelles contre



LES ANGOISSES DES JEUNES ÉPOUX.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

les rigueurs du climat, avec la stérilité de la terre et les dangers de la mer, ne leur donnent pas le temps de s'abandonner à des méditations mélancoliques.

Ils ne seront pas longtemps seuls. Bientôt un prince mignon égaie de ses cris et de son rire l'ermitage conjugal. Toutes les fois qu'il revient de la pêche et rentre au logis, le jeune père fait danser devant les yeux de son petit Thorvald sa grande pipe, pendant que la mère lui raconte tous les exploits du marmot pendant la journée. (*Voir la gravure*, p. 215).

Un jour cependant, papa rentre plus tôt que d'habitude. C'était plus fort que lui ; il a le pressentiment qu'il est arrivé quelque chose à la maison. Il ne s'est pas trompé ; Thorvald a la fièvre. La maman lui a administré les bienfaisants remèdes que sa mère à elle lui a confiés dans le temps pour un cas pareil, car le médecin est si loin. Rien n'y fait. Heureusement, il y a un autre docteur : c'est le



LA MÈRE INSTRUIT SES ENFANTS.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

Père qui est aux cieux. C'est à lui qu'ils s'adressent, pleins de confiance (*voir la gravure*, p. 216). Leur foi est exaucée et Thorvald revit.

Peu à peu la famille s'agrandit. Thorvald n'est plus seul à recevoir les caresses paternelles et maternelles. Il lui arrive des frères et des sœurs en tel nombre que la maisonnette ne peut presque plus loger tous les petits lits. En Norvège les familles sont très nombreuses, et, malgré une émigration énorme, principalement vers le Minnesota et le Wisconsin américains, la population de la Norvège augmente

rapidement. Gros surcroît de travail et de soucis naturellement pour les parents.

Ce qui présente la plus grande difficulté, c'est l'éducation des enfants. Il y a bien de bonnes écoles publiques, mais les distances sont énormes et les chemins difficiles. Le père ou un domestique doit conduire les enfants à l'école, soit en

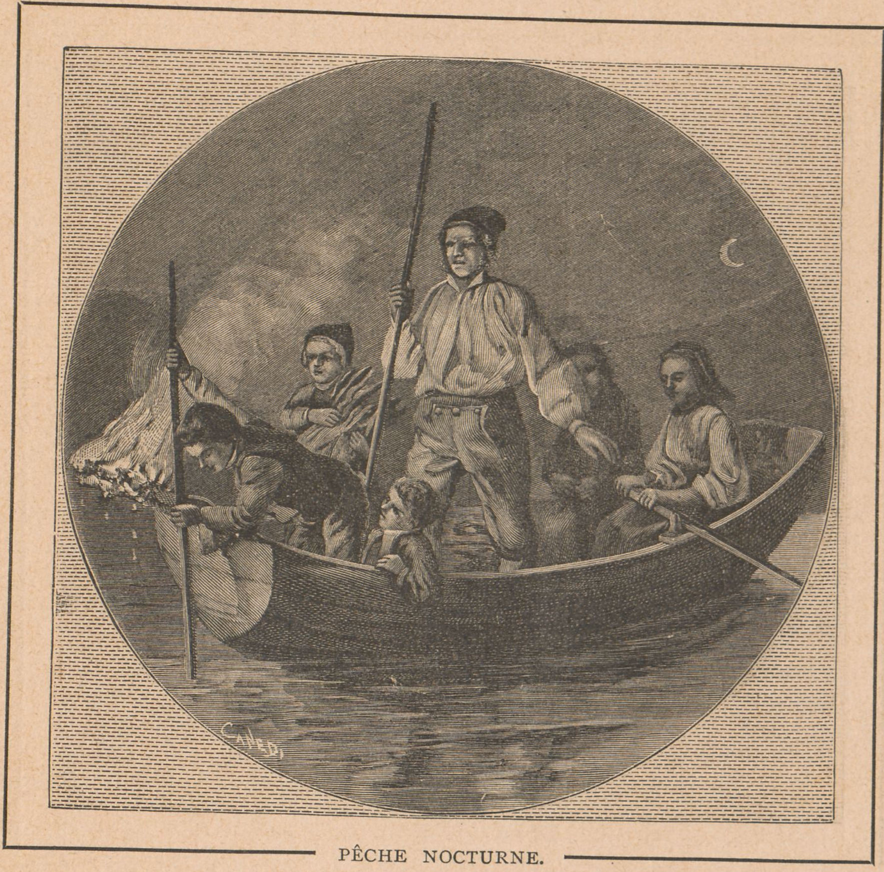


LE PÈRE INSTRUIT SON FILS.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

voiture, soit en barque, et souvent, lorsque l'école est par trop éloignée, les enfants doivent être mis en pension chez des amis habitant dans son voisinage. L'instituteur ou l'institutrice ne séjourne dans chaque localité que dix à douze semaines par an et va ensuite remplir ses fonctions ailleurs. Pendant le reste du temps, c'est le père et la mère qui continuent l'instruction des enfants, et ils le font avec un dévouement infatigable. Tandis que la maman fait la classe proprement dite (*voir la gravure*, p. 217) et apprend aux filles les innombrables travaux manuels que la

vie isolée leur impose, le papa initie les garçons aux secrets de la pêche, de l'agriculture et de la chasse (*voir la gravure*, p. 218). J'ai toujours été étonné de constater ce qu'à l'âge de 18 ans la jeune fille et le jeune homme norvégiens possèdent de connaissances théoriques et pratiques.

A mesure que les enfants grandissent, les parents trouvent en eux des auxiliaires



PÊCHE NOCTURNE.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

pour leur travail. Le père n'est plus seul à ramer sa barque nuit et jour pour pourvoir la table de poisson et pêcher la morue qu'il faut vendre pour payer au marchand les vêtements et les produits coloniaux *(voir la gravure ci-dessus)*. Pendant que les filles aident la mère à soigner les vaches et à sécher le foin, les garçons agrandissent, sous la direction du père, la maison et ses dépendances, pour loger la moisson produite par les nouveaux champs défrichés et cultivés par eux. Ils construisent encore, à côté de la grande maison, une plus petite, où le

père et la mère se retireront, lorsque le fils aîné sera marié, lorsque les filles auront suivi l'élu de leur cœur, lorsque les autres garçons se seront embarqués, soit pour chercher fortune en des pays lointains, soit pour affronter comme marins les périls des océans. Le Norvégien aime passionnément son pays et il verserait la dernière goutte de son sang pour le défendre contre ses ennemis ; mais il aime aussi à tenter la fortune et à la poursuivre jusqu'au bout du monde.



LE CADET QUITTE LE FOYER PATERNEL.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

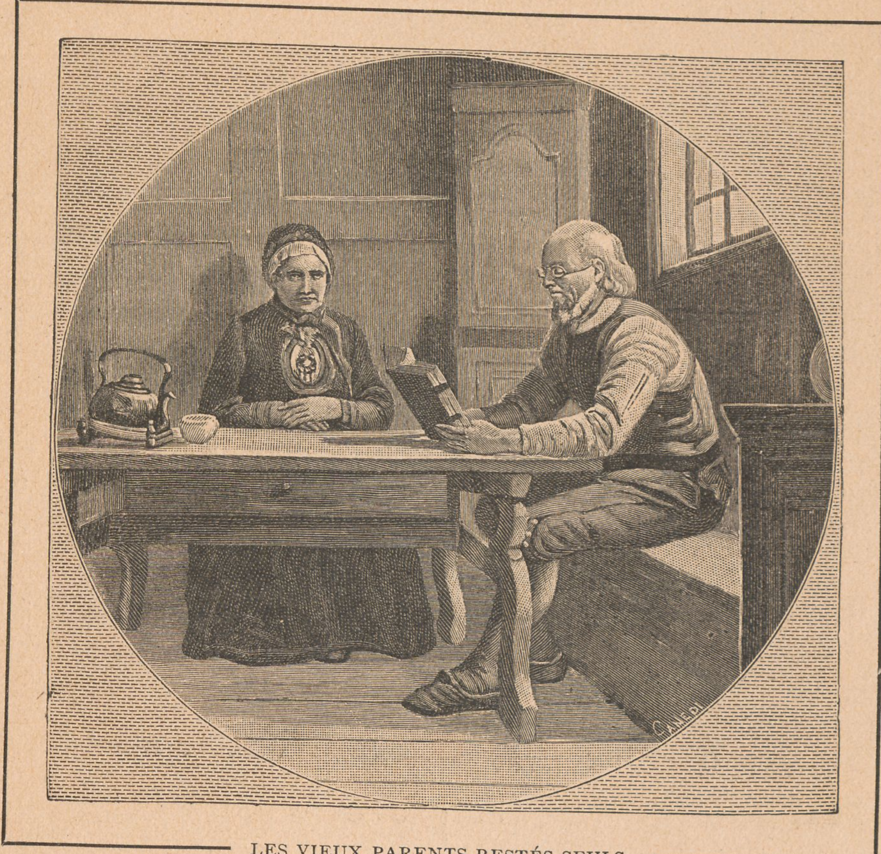
Etabli au loin, il n'oublie pas son père et sa mère ; il leur envoie une large part de ce qu'il aura conquis.

Enfin le cadet est parti *(voir la gravure ci-dessus)*. Le vieux père lui a recommandé une dernière fois de ne jamais oublier son DIEU et sa famille. La mère n'a pas pu parler, car les larmes lui ont coupé la voix. Maintenant la tâche des parents est finie. Ils abandonnent la ferme à l'aîné de leurs enfants et se retirent dans leur paisible retraite, où ils finiront leurs jours en vivant de leurs souvenirs

et en se préparant par la prière au suprême passage. (*Voir la gravure ci-dessous.*)

J'ai prononcé deux mots qui me consolent, *prière* et *souvenir.*

Chers lecteurs, après le long voyage que nous avons fait ensemble, je vais enfin vous quitter. Eh bien! je vous demande une double faveur. Accordez-moi une place dans vos *prières ;* priez pour moi et pour les brebis dont le Seigneur



LES VIEUX PARENTS RESTÉS SEULS.
(D'APRÈS UNE PEINTURE DE TIEDEMAND.)

m'a constitué le père et le pasteur. Accordez-moi aussi un *souvenir*, lorsque votre cœur apostolique vous inspirera d'aller au secours des missionnaires qui travaillent et luttent pour la plus grande gloire de DIEU et le salut des âmes immortelles.

Adieu, chers lecteurs, et que le Seigneur vous comble de ses meilleures bénédictions!



TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre Premier. — A CHRISTIANIA ET ENVIRONS.

Chapitre Deuxième. — DE CHRISTIANIA AU HARDANGERFJORD.

Chapitre Troisième. — DU HARDANGERFJORD A STAVANGER.

Chapitre Quatrième. — ENTRE CHRISTIANIA ET BERGEN.

Chapitre Cinquième. — ENTRE BERGEN ET AALESUND.

Chapitre Sixième. — DE CHRISTIANIA A TRONDHJEM, VIA ROMSDALEN.

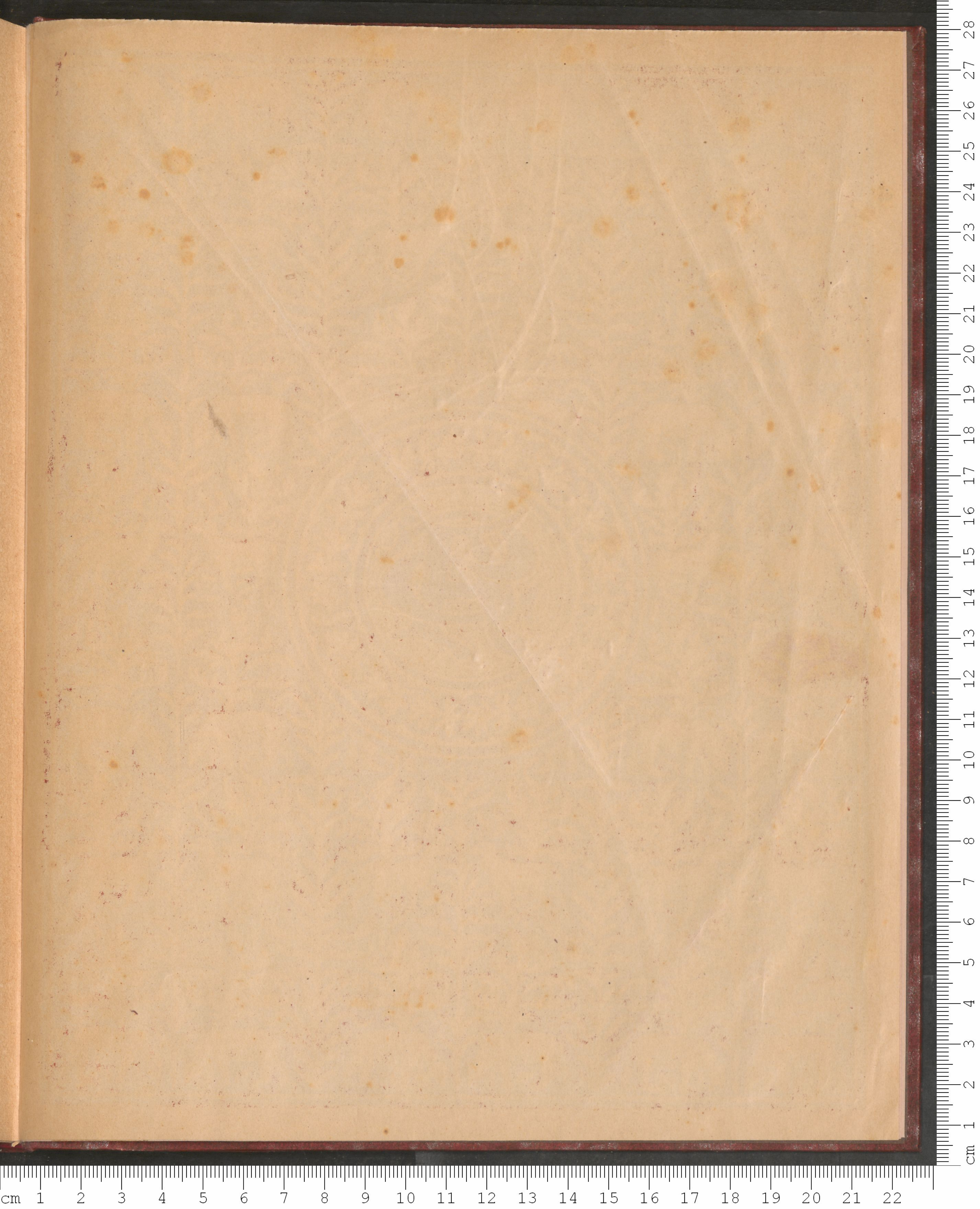
Chapitre Septième. — LE NORD DE LA NORVÈGE.

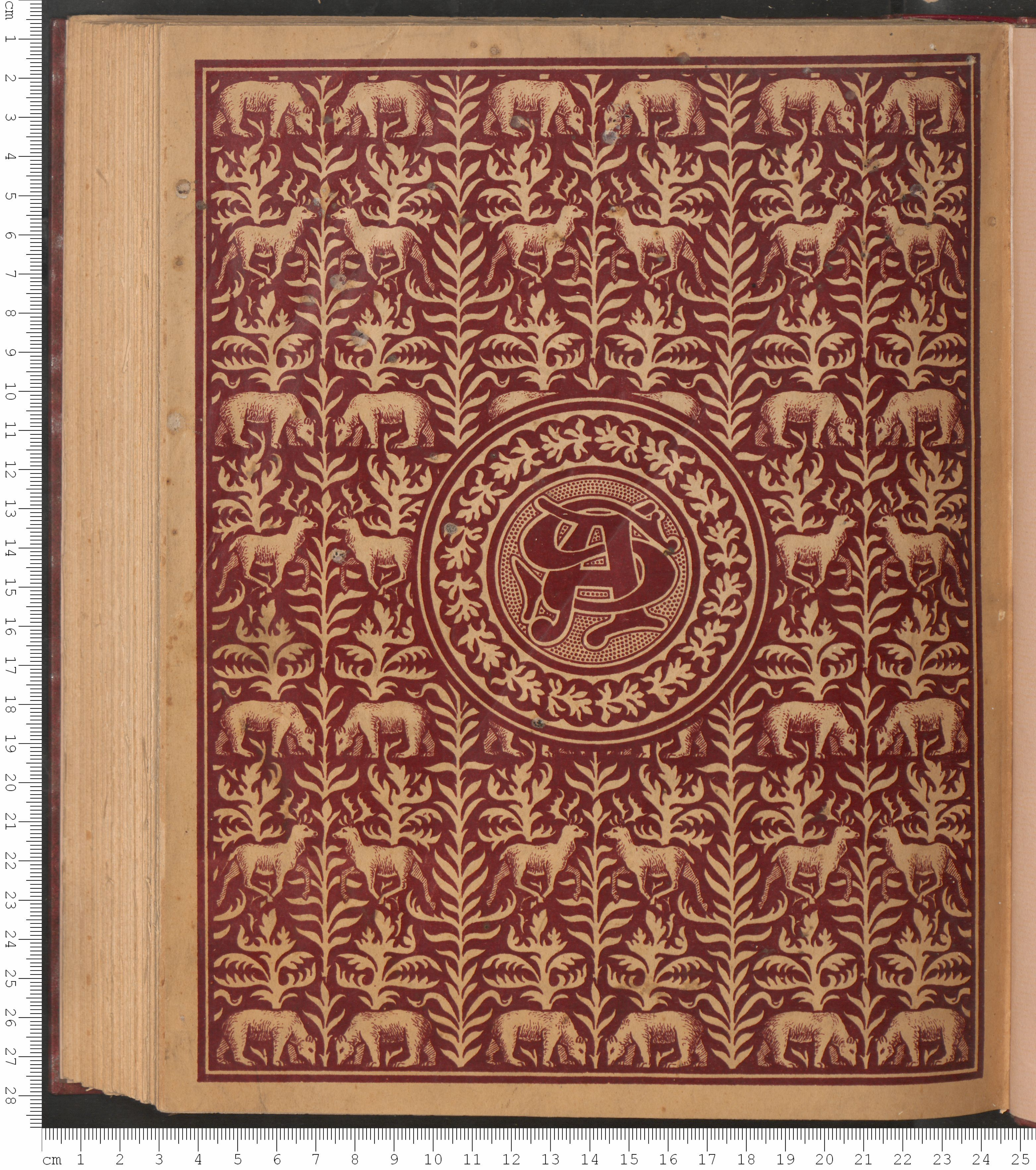


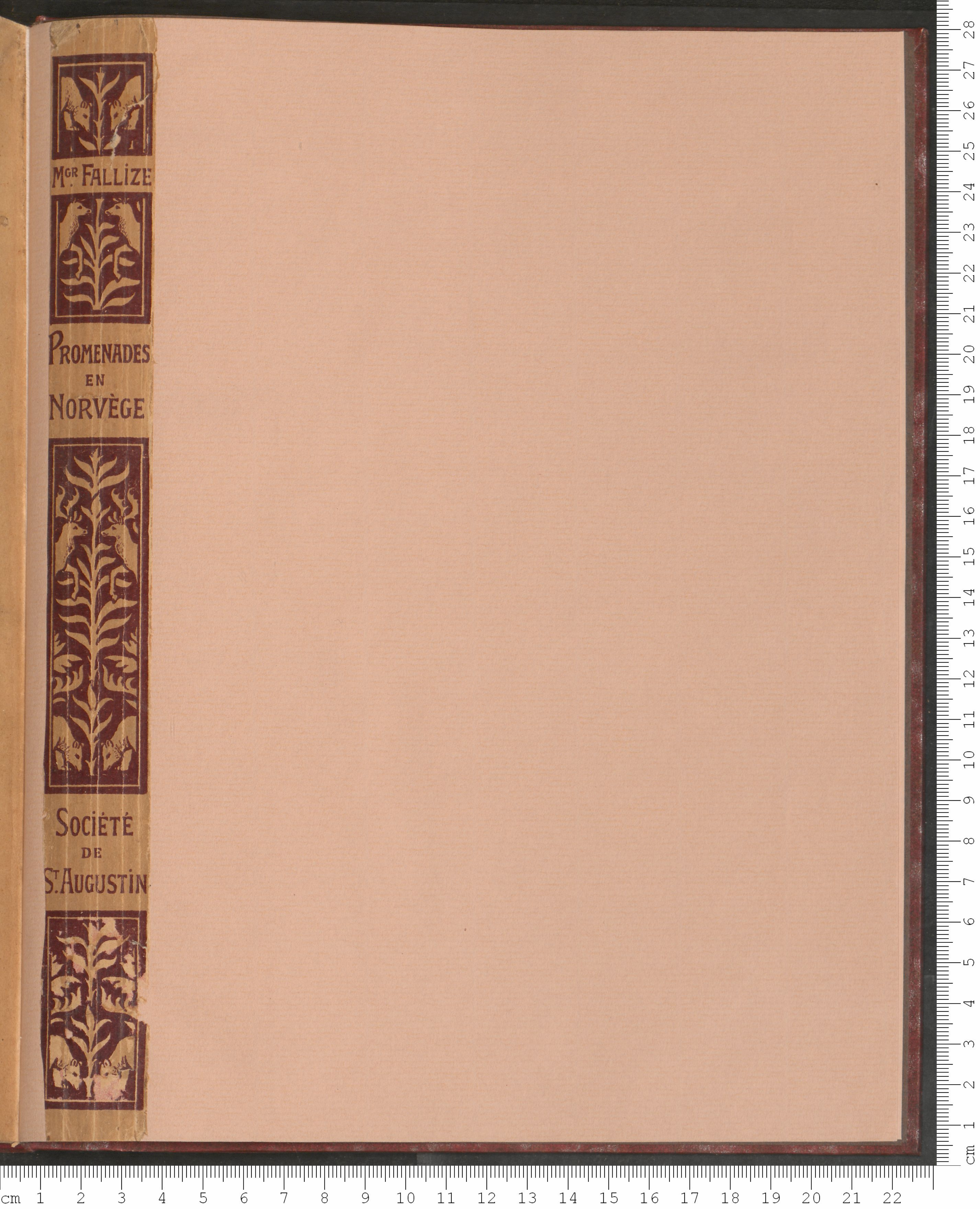
TABLE DES GRAVURES.










Mgr. FALLIZE
PROMENADES
EN
NORVÈGE
SOCIÉTÉ
DE
St. AUGUSTIN

